Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

25X1

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Couleurs sur les Murs de Paris

L'ETAGERE de la voyante extra-lucide plie sous le poids des boules de cristal. Elles gravissent la gamme des goûts : les petites sont pour les croyants, les grandes pour les incrédules. La voyante n'a pas le temps de lire, pas même la nuit. Elle ne lit que dans les cœurs et les boules de verre.

La marchande de nouvelles, dont le kiosque du boulevard regorge de journaux bariolés, soupire et me confie : « Ma littérature est vendable, elle n'est pas lisible. » Son long nez blafard retourne concurrencer les deux aiguilles effilées : elle est myope et tricote.

Le libraire, esseulé dans son « temple-avec-tiroir-caisse », hume le client. Sans doute le vent souffle-t-il à rebours ? Le tête-à-tête se prolonge, qui dresse les livres contre le libraire. Le dialogue s'engage :

— Tu feras faillite, libraire ! s'écrie un « Victor Hugo » (Œuvres complètes en 32 tomes).

— Ah, ah, ah ! se gausse un étincelant « La Bruyère », doré sur tranche.

— Va donc boire, bonhomme, console un « Edgar Poe » (édition expurgée).

— Mes amis, mes amis, pleurniche le malheureux, ne m'accablez pas ou je mets la clé sous la porte.

Puis, dans un magnifique et vertueux sursaut :

— Vous n'êtes que mes ennemis, mes bourreaux. Bonsoir, je vais me coucher.

Car tout le monde dort, et personne ne lit. C'est ainsi qu'on définit la crise de l'édition.

On ne lit qu'après avoir délié les cordons de sa bourse.

Tandis que les yeux implorent une pâture imprimée. Qui existe.

***

La ville a tout de l'album illustré. Les arrondissements font les chapitres, l'émail sur lequel luisent les noms des rues marque le coin des pages.

Le ciel est la préface, les murs d'affiches légendent les gravures.

Il n'est ici question ni de métaphore, ni de parabole. Elles mèneraient au cul-de-sac.

Il s'agit simplement de démontrer que le Parisien lit en dépit de ses grincements de dents. Et qu'il y aliène son indépendance. Inconsciemment.

Sous le signe du rasoir et du scandale

Je connais un homme bien à plaindre. Je l'avais rencontré il y a deux ans, faisant des grâces à la terrasse d'un quelconque « Dupont ».

— Cher ami, si, cher ami, venez trinquer avec le plus heureux des hommes. Tout ce que je vois se métamorphose en arc-en-ciel. Vos joues resplendissent des couleurs du spectre...

— Je bois si peu.

— Un appartement me tombe du ciel. Un charmant deux-pièces. Un cinquième étage qui a vue sur la place Clichy. Ah ! les toits de Paris, les gouttières, les chats qui miaulent. Rien que des arcs-en-ciel.

Je trinquai donc.

Il y a deux mois, je tombai sur l'ombre du même homme. Nous nous trouvâmes au pied d'un réverbère à la lumière vacillante.

— Que diable vous arrive-t-il ? O fantôme du bonheur !

— Pitié, mon cher. N'en parlez plus. Je signifie congé à mon propriétaire. Vous souvenez-vous des temps printaniers où nous buvions ? Ces temps sont trépassés. Les premiers jours, je ronronnai comme un chat sur un coussin. Et plongeai chaque matin entre les vagues ardoisées qui s'étendaient au pied de ma fenêtre. En m'appliquant à la gymnastique quotidienne. Jusqu'au matin où, tirant mes volets, l'horreur me pétrifia. Les toits avaient disparu. Remplacés par un immense panneau d'hérésie publicitaire, qui vantait les mérites de la lame de rasoir Ile-de-France. Je jurai de ne jamais l'utiliser. Puis chaque matin je me pétrifiai. La nuit, le cauchemar me cherchait à tâtons. Un immense marin, nommé Poilenbiais, me pinçait l'oreille en hurlant : tu y viendras ! J'y suis venu. Aujourd'hui, je maigris et me rase avec la lame de Poilenbiais. Mais patience, je quitte mon appartement. Poilenbiais ne me suivra pas sous les ponts. Il fait trop froid.

Je l'abandonnai tristement, à l'heure où le réverbère s'éteignit.

***

Il fut un temps où traversant en voiture le carrefour Richelieu-Drouot, l'accident semblait inévitable. Une somptueuse œuvre d'art jouait les aspirateurs, entraînant la voiture dans le tourbillon de ses dentelles. Sur le point d'écraser une jolie femme, vous bloquiez vos freins. Le feu rouge venait de vous tirer d'affaire.

Un profond soupir au creux de l'estomac, vous regardiez à loisir. « Je porte une gaine Scandale », disait-elle. Gracile et transparente, la dame de l'affiche tendait ses flancs aux mains envieuses. Ses flancs revêtus d'une gaine ou d'une guêpière très commerciale.

Vous la reluquiez, la soupesiez, l'admiriez. Il n'y manquait que l'incendiaire œillade. Vite remplacée par de furieux coups de klaxons. Vos suivants demandent le passage.

L'affiche - reine

Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es.

Lis ce qu'ils affichent, tu verras ce qu'ils font. Ou ce qu'ils sont.

Le procédé ouvre toutes les portes.

Car les murs sont pris d'assaut par des tonnes de papier sur lequel ruissellent les couleurs de toutes les encres.

La Bourse aux offres, qui fléchit et serpente selon le volume des affaires et les jérémiades des commerçants.

Qui veut danser ? Cours d'ensemble et particuliers. Tango en trois leçons. Samba en quatre. Lisez attentivement.

Fervent des courses ? Le programme hivernal s'étale sous les sabots des purs sang. Mettez vos lunettes.

Politicien en herbe ? Choisissez objectivement. La doctrine plastronne en noir sur jaune.

Cinéma ? Théâtre ? Pastilles de menthe ? Conserves ? Bouillon Kub ? Châssis Vitrex ?

Tout s'exprime sur les murs. L'affiche est reine. L'homme est détrôné.

Puisqu'il achète si mal.

Jacques FRIEDLAND.

POUR UN PORTRAIT DE PRAGUE

La Galerie Nationale (1)

Deux grands étages du palais de l'archevêché, auprès du Hradcany, abritent le « Louvre » de Prague. Au second, les tableaux des écoles italiennes, françaises, flamandes, hollandaises. Au premier, les primitifs tchèques.

Les collections de la Galerie Nationale n'ont pas l'ampleur de celles du Louvre ou de la National Gallery, ni même du Metropolitan Museum de New-York. Mais il y a là des chefs-d'œuvre pour peupler plus d'une longue après-midi. Ils sont présentés avec infiniment de goût, dans de petites salles claires, sur des murs point trop éclatants, dans une lumière, qui, pour ne pas venir du plafond, n'en est pas moins excellente. Deux Bassano superbes, beaucoup de florentins curieux, quelques primitifs viennois exquis, deux Titien, un curieux Canaletto londonien — et puis une admirable toile de l'école de Poussin, un austère paysage architecturé avec une audace quasi cubiste — et l'on arrive bientôt à la salle des Breughels, une grande Fenaison (elle fait partie de la série des saisons dont les pendants sont à Vienne), une Nativité hivernale, limpide et sèche comme un matin de grand décembre, des Patineurs. Les Breughels de Prague sont de tout premier ordre, ils rendent envieux le Parisien, dont les musées en possèdent si peu. Et j'allais oublier deux Rembrandt, très opulents et chauds (peut-être un peu trop vernis).

Mais j'avais une grande curiosité de découvrir la peinture tchèque ancienne, dont j'ignorais à peu près tout. Mon attente n'a pas été déçue. Par-dessus les époques d'arts importés, le style renaissant ou le style baroque, qui étouffent (souvent magnifiquement) la voix du peuple tchèque, on retrouve ici une tradition de la peinture nationale qui émeut. Non que ces maîtres presque tous anonymes aient ignoré le monde plastique qui les entourait. Et la bohème au carrefour de tant de routes nous fait voir dans ces peintures la rencontre des maîtres d'icones russes (il en est ici d'admirables), telle cette Résurrection du Christ de Novgorod ou l'Ascension de Moscou, qui sont des pièces dignes de l'ensemble du musée du Vatican, ou de ceux — que j'ai tellement envie de connaître — des musées de Moscou et de Novgorod — des peintres italiens et des flamands — c'est-à-dire la rencontre du grand style décoratif, du sens de l'espace et du réalisme minutieux. Chez Parler et dans les portraits du maître des Belles Madones, on reconnaît avec émotion des visages de femmes et d'hommes qui peuplent aujourd'hui les rues de Prague : vierges aux traits déjà un peu lourds, vite empâtées à la trentaine par les maternités et la nourriture de farineux (knedlikis et pommes de terre), gaillards frustres et pleins de sang, et je me plais à retrouver un grand major de l'aviation tchèque, héros de la chasse alliée pendant la guerre, et avec qui je bavardais hier, dans le donateur d'une pieta du XIVe siècle, son très vieux frère...

Un des chefs-d'œuvre de la Galerie, c'est sans doute les panneaux du maître de Vysebrod, la merveilleuse Vie du Christ, datée des environs de 1347, et qui témoigne d'une maîtrise accomplie. Sur le traditionnel fond doré des Byzantins, des Siennois et de nos enlumineurs, le maître de Vysebrod dresse des figures d'une invention de coloris et d'une tendresse merveilleuses, autour desquelles l'air circule avec une majesté chaude, sans raideur ni empois. La Vierge de l'Annonciation, l'extraordinaire Nativité, où l'amour maternel s'exprime avec une intensité **rare, sont dignes, comme une bouleversante Résurrection et une Ascension** d'un mouvement prodigieux, des plus grands maîtres de la fin du trecento italien. Le Christ au jardin des Oliviers équilibre avec une feinte naïveté très habile la figure centrale du Christ rouge, bleu et noir-gris, les trois apôtres endormis et trois arbres grêles portant chacun un oiseau plus grand qu'il ne conviendrait, mais dont le plumage rappelle, au sommet du tableau, les coloris dominants avec un bonheur de mise en place qui enchante.

C. R.

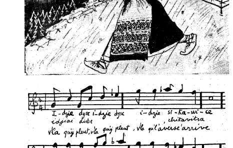
(1) Voir nos numéros 114 et 115.

O pâtre ! qu'entends-tu dans la montagne...

...polonaise ?

NOUS avons présenté, la semaine dernière, à nos lecteurs une chanson slovaque dont les rythmes restituaient la poésie d'un village de bois. Voici aujourd'hui une chanson polonaise aux notes hautes rendues avec une voix de tête qui ne sont pas sans rappeler celles des tyroliennes. Elle est chantée par ces bergers isolés des hautes Tatras qui passent l'été sur les sommets en tête à tête avec leurs troupeaux, et n'ont pour tout abri, qu'une humble cabane en planches. On l'entend se répercuter de mont à mont, mêlée aux cris aigus modulés sur deux ou trois notes que les pâtres lancent aux étoiles durant la nuit.

La traduction s'est efforcée de transcrire en français le patois polonais.



II

Pluie, faut pas tomber, pas tomber [j' t'y défends ben !

Contourne bois et monts, contourne [bois et monts

Contourne bois et monts et rentourn(e) [toi aux cieux !

III

Pluie, faut pas tomber, pas tomber, [j'a pas prévu !

J'a qu'un ch'tit caraco, j'a qu'un ch'tit [caraco

J'a qu'un ch'tit caraco, caché sous mon [gilet.

Gérant : H. THIMONIER
Fondateur : J.-M. BOUQUIN

Société Nationale des Entreprises de Presse
Imprimerie REAUMUR
100, rue Réaumur, Paris-2e
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués
N. M. P. P.

LE MONDE A L'ENVERS

I. MEXICO. — La fabrication et la mise en vente des lotions capillaires va être sérieusement réglementée au Mexique. Tout fabricant, pour avoir le droit d'exercer son lucratif métier, devra présenter devant la section du ministère de la Santé spécialement désignée pour cela, six chauves — ou plutôt six ex-chauves — dont la guérison aura été officiellement constatée par huissier... MM. les fabricants ne sont pas très contents. Les chauves sourient (sans jeu de mots).

II. LONDRES. — Puisque nous sommes au royaume du poil, signalons la démarche de quatre ministres thibétains venus à Londres, cette semaine, proposer des barbes pour pères Noëls, seule industrie d'exportation du pays des Lamas. Les petits Anglais auront ainsi des bon(ze) hommes Noëls en quelque sorte.

III. GAYLORD (Michigan). — Trois écoliers de treize ans viennent d'être confiés à une maison de redressement : ils avaient tué un bûcheron qui refusait d'abattre un arbre dont la chute aurait vraisemblablement endommagé la ligne électrique alimentant l'école.

IV. BELFAST. — Le titre (purement honorifique) de « roi des douaniers » a été attribué à Frisk, un chien de l'octroi de Belfast. Il n'a pas son pareil, en effet, pour dépister les colis de volailles envoyés par les Irlandais, pour Christmas, sous de fausses appellations. Adjudant Frisk contre les poulets, cela pourrait être le titre d'un roman cent pour cent policier (1).

V. BOSTON. — Le juge Connally a mis au point une méthode irrésistible lui permettant de venir à bout des jeunes voyous ; il les condamne pour vingt-quatre heures au régime des bébés, leur faisant attacher des bavoirs, jouer dans des parcs en bois, et les obligeant à boire au biberon. Il paraît qu'il n'y a pas un seul récidiviste !... De la nécessité de se retremper aux sources.

VI. LONG BEACH (Californie). — Appelée en hâte l'autre soir, la police trouva Mrs Bill le visage peint en jaune par son mari, et poussant des cris d'orfraie. Renseignements pris, l'affaire s'était ainsi produite : M. Bill avait passé la journée à peindre dans un blanc impeccable sa cuisine; l'après-midi, lassé de son long travail, il était allé au cinéma, et de là dans un dancing, et n'était rentré qu'à trois heures du matin. Un étrange spectacle (pour un peintre) l'attendait. Sur les murs de la cuisine, en grandes lettres jaunes, il lut : « Bill, il est deux heures et tu n'es pas encore là. » Fou de rage, il réveilla sa compagne et s'arma d'un vengeur pinceau... Mrs Bill, aux dernières nouvelles, a obtenu le divorce.

VII. LONDRES. — Le pilote anglais Vittles a pris l'habitude de tricoter pour tromper la monotonie de ses heures de vol. Il est déjà une personnalité éminente de ce genre de sport, et sa collection de pull-overs est, paraît-il, unique au monde.

VIII. PITTSBURG. — Le divorce dont on a le plus parlé cette semaine est celui de M. Charles Beck, pasteur de l'Eglise de Dieu en Christ. Mrs Beck avait pris la déplorable habitude de l'assommer à coups de noix de coco. « Je finissais par me croire dans la brousse... », a déclaré le pasteur. Pas très galant pour Mrs Beck...

IX. BOMBAY. — L'abattage des vaches est désormais officiellement interdit. Un article de la nouvelle Constitution l'annonce et promulgue les peines prévues contre les contrevenants. Le meurtre d'une vache sera puni de la même manière que le meurtre d'un homme. 150 millions de vaches, tout heureuses de leur titre d'animaux sacrés, auraient décidé d'un remerciement collectif au Congrès.

X. LONDRES. — « On demande une femme laide et bien faite, ayant une personnalité agréable », pouvait-on lire dans un journal londonien. L'annonce émanait du modéliste Paul de Lange, qui pense — à juste titre — qu'il vendra plus de robes s'il les montre à ses clientes sur des mannequins qui ne soient pas des Vénus. (Mais que doivent penser les clientes de ce miroir charitable qu'on leur tend ?)

XI. SAN FRANCISCO. — Cecil Wright n'a pas perdu les dix ans qu'il vient de passer en prison. Il a emmagasiné de telles connaissances juridiques que sa réputation est parvenue aux oreilles des plus hautes autorités. Le procureur du tribunal, s'étant rendu spécialement à la prison, en ressortit tout prêt à signer la levée d'écrou et reconnaissant que « Wright était une véritable sommité en matière de droit civil ». Juste retour des choses, il sera sans doute bientôt nommé au tribunal.

XII. RAVENNE. — Mme Aurélie Cernuschi vient d'avoir l'étrange malchance d'être prise pour un poisson rouge; elle n'en réchappa malheureusement point, sinon quelles aventures n'aurait-elle pas eu à nous raconter ? Elle a été trouvée noyée dans un bocal contenant cinq de ces gentilles bêtes, une pierre au cou. (Le bocal avait cinquante centimètres de profondeur.)

XIII. LA GUARDIA. — Les services de l'aérodrome sont sur les dents. Un rat est sorti d'un ballot à l'atterrissage d'un avion venu d'Europe et n'a pu être rattrapé. On songe à appeler sous les drapeaux les chats des pompiers.

XIV. TROY (Ohio). — M. Don Lee Reid aura fait beaucoup parler de lui. En 1928, il était Mlle Gloria Ann Reid et comptait dix-huit printemps; mais, le 16 janvier de cette année-là, il changea brusquement de sexe. Dès lors — afin d'oublier — il s'adonna à la boisson. Le 4 avril 1947, il poignardait son père (sans doute pour lui avoir donné un sexe changeant ?) et, au bénéfice de circonstances atténuantes, n'était condamné qu'à deux ans de prison. Une réduction de peine survint; il y a quatre jours, il était remis en liberté. Son premier soin fut de faire emplette d'un fusil de chasse. Et, deux jours après, il se suicidait... Un rêve brisé de jeune fille...

Philéas FOGG.

(1) *Poulet*, en argot, est synonyme de *policier*; je le souligne à l'intention de mes lecteurs tchèques.

Le film de la semaine

On se préoccupe de la paix même à Berlin. Voici une manifestation des démocrates allemands. (International News Photos.)

Les graines sont-elles bon marché ? Depuis cinquante ans, cette paysanne polonaise nourrit les colombes sur la place du marché de Cracovie.

Un célèbre vétérinaire hongrois, le professeur Eugen Kormendy, actuellement en Angleterre, a eu l'idée originale d'employer les détecteurs utilisés pendant la guerre pour repérer les mines. Il opère aussi des guérisons merveilleuses en décelant la présence des corps étrangers absorbés par le bétail. Le professeur Kormendy examine un animal malade. (Intercontinentale.)

Un grand bal annuel a réuni les Auvergnats de Paris. Ces jeunes, nés dans la capitale, n'ont jamais vu de vielle. Aussi, cet instrument suscite-t-il leur curiosité. (Keystone.)

Avec le mois de décembre, les vitrines des grands magasins sont devenues de vraies illustrations de contes de fées, à la grande joie des petits et même des grands. (Agip.)

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Émile BURÉ - Jean GUIGNEBERT - Joseph STAROBIN - Elian J-FINBERT - Émile SICARD - Claude ROY

parallèle 50

NUMÉRO 116 ★ Vendredi 10 Décembre 1948 ★ PRIX 15 FR

REDACTION - ADMINISTRATION : 18, rue Bonaparte — PARIS (VIe) Téléphone : ODE. 20-20 ; 01-28 ; 30-03

PAGE 3 : Emile SICARD La réforme constitutionnelle en Tchécoslovaquie

PAGE 6 : La Hongrie en reconstruction par André NEMETH

Etes-vous L'HOMME-QUI-LIT ?...

... CLAUDE ROY VOUS REPOND EN PAGE 5

LA FRANCE DOIT S'EFFORCER DE PREVENIR UN CONFLIT ENTRE L'EST ET L'OUEST

par **Emile BURÉ**

J'ai soixante-treize ans. J'ai souffert de la première guerre franco-allemande qui me priva d'un père peu d'années après ma naissance. J'ai été le témoin douloureux de deux guerres mondiales qui manquèrent de détruire à jamais ma patrie. Toutes ces guerres eurent pour cause l'irrésistible volonté de domination de l'Allemagne pangermaniste qui, quel que soit son gouvernement, subsistera, on peut en être convaincu. Le général Haufhofer ne disait-il pas encore, en 1941, au journaliste américain Calton Smith : « Croyez-moi, jeune homme, nous ne pensons pas en années, nous autres, nous pensons en siècles. Si nous perdons cette guerre, notre seule pensée, notre pensée de tous les jours et de toutes les nuits, dès l'armistice signé, sera de préparer la phochaine. » Et ce dilemme n'est pas seulement l'apanage des chefs militaires et civils allemands, il est celui du peuple allemand tout entier, comme en témoigne cette anecdote rapportée par M. Robert d'Harcourt dans son récent livre, « Les Allemands d'aujourd'hui » : Une femme allemande est dans un tramway, assise à côté de son enfant, un petit de sept à huit ans. Près du pont, il y a un factionnaire britannique avec son fusil. « Pourquoi l'homme a-t-il un fusil ? » demande le petit garçon à sa mère. Et celle-ci lui répond tranquillement tout haut, dans le tramway : « C'est parce qu'il a peur de toi. Quand tu seras grand, tu prendras son fusil, c'est toi qui le tueras. »

◇

Il est d'évidence que si l'Angleterre avait compris qu'en présence du péril germanique ses intérêts vitaux étaient solidaires de ceux de la France, les guerres de 1914 et de 1939 n'auraient pas eu lieu. M. Churchill en fait l'aveu dans ses mémoires. Et cependant, aujourd'hui, ce même M. Churchill retombe dans l'erreur qu'il commit en 1920, lorsqu'il prit position avec Lloyd George contre Clemenceau. Il conseille à notre pays l'oubli, l'adjure de faire une fois de plus confiance à l'Allemagne et s'attire cette réponse d'un des rares Allemands qui mérite d'être écouté par les alliés, le pasteur Fœrster, actuellement aux Etats-Unis. « M. Churchill veut-il donc à toutes forces croire au miracle. Comment un homme dans lequel s'incarne la tradition morale qui a fait la force de son peuple et de sa caste peut-il demander à l'Europe de se fier à un peuple chez lequel n'a pas commencé la purification intérieure et qui ne pense même pas à laver ses mains du sang qui y colle encore ? » Le pasteur Fœrster a été emprisonné par Guillaume II, par la République de Weimar, il a fui en Amérique avant l'arrivée au pouvoir de Hitler, qui n'eût pas hésité à le supprimer ; il connaît, lui, l'Allemagne et c'est lui qu'il faut écouter.

◇

Malheureusement, Anglais et Américains ne l'écoutent pas, en dépit des enseignements de l'Histoire qui justifient sa protestation. C'est que leur gouvernement pratique une politique mercantile qui sacrifie le permanent à l'immédiat. L'homme d'Etat travaille en vue de l'éternité, le marchand en vue du prochain terme et les gouvernants de l'Angleterre et de l'Amérique sont avant tout des marchands. Leurs pays respectifs ont hier payé cher leur aveugle cupidité, ils risquent de la payer plus cher encore demain. La guerre qu'ils préparent aujourd'hui, si elle éclate jamais, consacrera cette fois la ruine de la civilisation, tout simplement.

◇

Mais, en Allemagne, les Anglais et les Américains font aujourd'hui figure « d'affairistes » ou de « primaires », d'affairistes parce qu'ils ne songent qu'à lier étroitement les intérêts des « Big businessmen » américains et ceux des magnats de l'industrie allemande ; de primaires, parce qu'ils méconnaissent totalement l'anatomie morale du peuple allemand, pour qui générosité signifie faiblesse, pour qui faiblesse mérite mépris et coups de fusil.

◇

Il y a en Amérique des hommes peu nombreux, mais influents, qui partagent mon pessimisme. Parmi ceux-là il convient d'abord de citer l'ancien secrétaire d'Etat Sumner Welles, qui, récemment, écrivait dans le « New York Herald Tribune » :

« Les conditions pour créer en Allemagne une véritable démocratie sont encore bien plus défavorables aujourd'hui qu'après la première guerre. Depuis que Hitler a étendu son autorité sur le Reich, la jeunesse allemande a été corrompue au point que son cas est désespéré. Il faudrait être bien optimiste, malgré toute la sympathie que pourrait inspirer l'Allemagne, pour croire que la jeune génération sera jamais capable de comprendre ce que c'est qu'une démocratie. L'éducation nazie a seule façonné cette jeunesse dans les années où se forme un homme. On leur a appris à ne croire qu'à l'idéal du peuple allemand, race de maîtres, et au droit de ce peuple à dominer le monde. Ils ont considéré avec enthousiasme les efforts de leurs chefs pour réduire la population actuelle et future des pays occupés. Ils sont imbus d'un mépris total et d'une haine brutale pour les autres races. Ces millions d'Allemands seront en plein épanouissement pendant les vingt années à venir ; ils représenteront une force dominante en Allemagne et cette force sera faite de fanatisme et de désir de revanche. »

◇

En remettant l'administration de la Ruhr aux Allemands, les Américains et les Anglais ne savent pas ce qu'ils font. Ce n'est pas une raison pour leur pardonner. Ils craignent la concurrence française, ils obligent la France à envoyer son minerai de fer aux Allemands de la Ruhr, alors qu'au titre des réparations notre pays devait recevoir le charbon de la Ruhr pour l'utilisation de son minerai de fer. C'est un crime, non seulement contre la France, non seulement contre l'Europe, mais contre l'humanité tout entière. Hitler était parvenu, et ce ne fut pas son moindre succès, à cimenter dans un même espoir de revanche le magnat de la Ruhr, avide de domination, et l'ex-chômeur de Berlin affamé de compensation, les gouvernements de Londres et de Washington appellent un second Hitler pour l'accomplissement de la tâche que le premier a été contraint d'abandonner. La guerre de Hitler continue comme a eu le courage de l'écrire Yves Farge. La France, qui a tout à perdre et rien à gagner à un conflit entre l'Ouest et l'Est, doit donc s'efforcer de le prévenir.

BERLIN OU DES FANTOMES VONT ET VIENNENT

par **JOSEPH STAROBIN**

Les brouillards sur l'Allemagne étaient lourds et bas en ces premiers jours de décembre. La nature elle-même semblait refléter la situation politique et sociale. Notre avion, un de ces magnifiques quadrimoteurs que les pilotes ont surnommés les « Big Easies », était resté au sol depuis deux jours. Quand le temps s'éclaircissait sur Francfort, il empirait sur Berlin ; lorsque les brumes cédaient un peu sur Tempelhof, elles s'appesantissaient sur Francfort. C'était plutôt ironique : ce voyage qui avait été organisé pour montrer aux correspondants de presse des Nations Unies les merveilles du pont aérien se trouvait à la merci des caprices du temps... Cela, au moins, ne pouvait être mis sur le dos des Soviets.

Cependant, le « pont aérien » ne doit pas être ignoré ; ce serait une coupable légèreté. Au contraire, l'Europe devrait l'étudier de près. Non parce qu'il transporte actuellement du charbon, du ravitaillement et des cigarettes dans les secteurs occidentaux de la ville ; bien sûr, son succès pourra être démontré au moyen de statistiques, s'il continue pour un temps suffisant à contrebalancer les effets des brumes de novembre et de décembre (et ceci bien qu'il faille tenir compte que les secteurs ouest de Berlin n'ont d'électricité que pour quelques heures chaque jour et que le charbon est si difficile à obtenir que la forêt de Grunewald est en train d'être peu à peu rasée). Et l'industrie ? Elle a virtuellement cessé d'exister ; le général Clay a admis lui-même la présence de 80.000 chômeurs dans les secteurs occidentaux.

Non, ce n'est pas sous cet angle-là que le pont aérien doit être étudié. Il en est d'autres, et de plus importants. Car le pont aérien est le dernier et le plus tragique exemple de la façon dont la puissance technique du peuple américain contraste avec son ignorance politique presque totale. Pour moi, Américain, c'était la chose même à étudier.

J'écoutais les généraux nous décrire les opérations. Des cartes, des graphiques impressionnants, une coordination magnifique, une merveille d'habileté mécanique. Un gros quadrimoteur s'élève de Francfort (ou de Fassburg, dans le secteur britannique) toutes les trois minutes. Les choses sont soigneusement réglementées. Chaque avion vole à mille pieds au-dessus du précédent, et cela pendant une heure cinquante. Puis, évitant le secteur soviétique, il débarque sa cargaison de charbon et de nourriture, et revient à son point de départ. Et s'il ne peut prendre terre à Tempelhof, il ramène son chargement. De même que s'il n'a pu atterrir à Francfort ou à Wiesbaden, il vole vers Marseille, Paris ou Amsterdam.

***

Mais, parlez un peu aux pilotes. Chacun est le type même du jeune homme plein de capacité, de décence, de beaux sentiments démocratiques, mais totalement nihiliste en ce qui concerne les arrière-plans de ce pont aérien, sa propre présence ici — ou encore les raisons qui empêchent le trafic normal de reprendre. « Il y a trois semaines, me disait l'un d'eux, nous étions dans Honolulu plein de soleil. Regardez... » Et soulevant les manches de sa chemise, il me montra des marques de coups de soleil. « Quand est-ce que cela finira ? », interrogeait un autre. « Demandez aux généraux, dis-je. Ils ont d'abord dit que l'affaire durerait trente jours, puis quatre-vingt-dix, maintenant ils parlent de cent quatre-vingts jours... »

Beaucoup de ces hommes ont leurs familles dans un des quatre coins du monde. Ils payent — ceux d'entre eux qui ont amené leurs femmes — pour leur consacrer des conditions décentes de logement, et cela tout en continuant à payer pour leur villa ou leur appartement là-bas, dans leur pays qu'ils avaient quitté. Et ceux, direz-vous, qui ne sont pas mariés ? Pour eux, il y a les « frauleins ». Avec une cartouche ou une cartouche et demie de cigarettes par semaine, avec quarante-huit barres de chocolat, on peut acheter n'importe quoi en Allemagne occidentale.

Les armées sont partout les armées, j'imagine. Mais il y a quelque chose d'effrayant — il y a quelque chose de terriblement anarchique dans l'atmosphère de cette Allemagne-là. Il y règne partout un air de décomposition. « Tout va ». Quand ce côté un peu philistin de l'Américain moyen entre en contact avec une société pareillement ruinée et aussi malade, le résultat ne tarde pas : c'est un relâchement complet de la morale chez les Américains aussi bien que chez les Allemands.

Il est également des résultats plus profonds. J'ai entendu de braves garçons de chez moi reprendre à leur compte les dernières horreurs antijuives, anticommunistes que leur avait apprises la nuit d'avant leurs « chéries ». J'ai vu un capitaine — solitaire, accablé sous une trop forte dose de whisky — admettre qu'il ne savait vraiment pas pourquoi il avait d'abord combattu les Allemands.

Le vainqueur est aisément vaincu. Il conquiert avec ses cigarettes et son chocolat, tandis que les banquiers et les généraux (qu'il respecte, naturellement, bien que connaissant fort peu de choses à leur propos) conquièrent la Ruhr avec leurs dollars. Entre temps, la haine et le mépris de l'Allemand pour l'Américain montent sans cesse. Cela est visible déjà dans les rues, par exemple lorsqu'une jeep n'arrive pas à se mettre en marche du premier coup. Cela est visible dans les yeux des frauleins. Et les Allemands antinazis, les réfugiés qu'Hitler avait bannis, les victimes de sa terreur, nous regardent et murmurent, comme un professeur me l'a textuellement dit : « Nous sommes une nation derrière des barreaux — emprisonnée derrière des barres de chocolat. »

***

Et à propos des Allemands eux-mêmes ? Quelques-uns, comme ce garçon qui nous servit de chauffeur de l'aéroport à la ville, disent franchement qu'ils ne comprennent pas pourquoi leur ville doit être divisée. « Nous sommes un même peuple, après tout, disent-ils, ceux qui sont en secteur soviétique aussi bien que les habitants des secteurs occidentaux. » Un autre de nos chauffeurs avait un sentiment différent : « Il y aura la guerre, disait-il, il est impossible que les choses s'arrangent avec les Russes. » Un troisième se plaignait de ce que les choses étaient « sehr schlecht ». Je lui demandai : « Et qu'est-ce qu'il faudrait faire ? » Il ne le savait pas. « Peut-être faut-il un homme fort », insistai-je. « Non, répondit-il, l'Allemagne a suf-

(Suite page 6.)

Vous trouverez dans ce numéro :

Page 2 La planification dans les démocraties populaires, par William Grossin.

Page 4 Les nouveaux prodiges de la télévision, par Jean Thévenot.

Page 5 La Musique : Avant-Première, par Henriette Roget.

Page 6 Les nouveaux diplomates hongrois ignorent la cote d'amour.

Page 7 Portrait du jeune homme tranquille, par Henri Thimonier.

Le veto sert l'intérêt de la communauté internationale

par **Jean GUIGNEBERT**

LA Commission politique de l'Assemblée des Nations Unies vient d'adopter par 33 voix contre 6 et 4 abstentions un projet de résolution tendant à limiter l'exercice du droit de veto au sein du Conseil de Sécurité.

Quel est le texte qui sert de point de départ à toute la discussion ? L'article 27 de la Charte qui dit en son paragraphe second : « *Les décisions du Conseil de Sécurité sur des questions de procédure sont prises par un vote affirmatif de sept membres* » et, en son paragraphe troisième : « *Les décisions du Conseil de Sécurité sur toutes autres questions sont prises par un vote affirmatif de sept de ses membres dans lequel sont comprises les voix de tous les membres permanents...* » Rappelons que ces membres permanents sont la Chine, la France, l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne et les U.S.A. Donc, si une décision, autre que de procédure, fait l'objet d'un vote contraire de la part du délégué d'une de ces cinq puissances, elle est considérée comme nulle et non avenue. C'est le veto.

Est-il besoin de rappeler que, dès les premiers pas de l'O.N.U., une violente campagne a été menée contre cette disposition de la Charte ? L'U.R.S.S. ayant, à plusieurs reprises, recouru au droit que lui donnait cet article 27 de s'opposer à des décisions qu'elle n'approuvait pas, on n'a pas manqué d'en tirer parti pour l'accuser de paralyser toute l'action de l'O.N.U. et de porter, en conséquence, la responsabilité de tous ses piétinements.

Il n'est pas douteux que dans l'esprit des auteurs de la Charte, le recours au veto ne devait qu'être exceptionnel. Il n'intervenait dans les textes que comme une sorte de soupape de sûreté dont on pensait bien que des décisions unanimes la rendraient pratiquement superflue. On considérait que son existence même agirait comme un stimulant en vue de la recherche de cette unanimité. C'était l'époque euphorique où l'on travaillait encore dans l'atmosphère rooseveltienne, et où l'on concevait encore des espoirs qui, — hélas ! — n'étaient que des illusions. Bientôt en effet, le capitalisme international ayant achevé sa concentration autour du capitalisme américain revenu aux affaires grâce à l'élimination méthodique des collaborateurs du président Roosevelt, l'O.N.U allait devenir l'instrument de la politique du département d'Etat.

Cette politique, nous avons vu, de mois en mois, se préciser ses inspirations et ses objectifs. Le resserrement de l'Union panaméricaine, la volonté de ne pas interrompre la fabrication

(Suite page 6.)

Des quatre riches qui devinrent pauvres et du philosophe

DANS la ville de Smyrne, vivaient quatre notables fort riches et honorés, unis par les liens d'une amitié qui remontait aux jours où ils apprenaient, sous la férule d'un cheik illustre, à psalmodier les sourates du Coran. Mais ils perdirent leurs biens comme ils les avaient acquis, car c'était à quoi ils étaient prédestinés. Qui oserait les en blâmer ? Il n'y a pas plus pauvre que le riche qui se croit à l'abri de la pauvreté. Certes, la pauvreté est une fierté, mais j'ai mangé de la coloquinte du désert et j'ai bu le suc de l'aloès et leur saveur était moins amère que la pauvreté. Car celui qui est sans fortune fasse que mon chien ne lui ressemble pas !

Aussi décidèrent-ils de se rendre auprès d'un philosophe dont la réputation s'étendait au loin, afin de prendre avis de lui et de regagner ce qu'ils avaient perdu. Celui qui instruit les ignorants est comme un vivant parmi les morts ; celui qui recherche l'instruction est plus aimé d'Allah que ses anges. Mais je vous le demande, ô doctes écouteurs de ces contes, ô mes amis, va-t-on quérir le secret de la fortune de la bouche d'un philosophe, sinon l'aise de l'âme, la dilatation délectable de l'esprit ? Autant vouloir boire à un oued tari.

Bref, ils exposèrent à l'homme avisé et savant toutes les circonstances qui leur avaient fait perdre leur or et leur argent et le prièrent de leur indiquer la voie qui leur permettrait de redevenir ce qu'ils étaient autrefois : des hommes opulents. Le philosophe fut bien tenté de leur dire en les renvoyant chez eux : « Si la fortune vous manque, ne vous manquez pas à vous-mêmes. C'est un devoir d'Allah de ne rien élever en ce monde sans l'abaisser ensuite ! Que l'argent ne vous gagne pas, mais que ce soit vous qui le gagniez. L'argent épuise l'homme et l'homme épuise l'argent ! »

Mais il les prit en pitié et leur donna à chacun une balle de couleur différente, en leur disant de la placer chacun en équilibre sur sa tête et de marcher droit devant eux. « Ces balles sont « enchantées », poursuivit-il. Lorsqu'elles tomberont de votre tête, n'hésitez pas à creuser à l'endroit où elles se seront arrêtées. Vous y trouverez, caché, ce que le destin accordera à chacun de vous, selon ses volontés. Allez ! le mouvement est une bénédiction, le monde est avec ceux qui sont debout. »

Les quatre amis, se conformant à ces recommandations, quittèrent la demeure du philosophe et se mirent en marche, chacun sa balle sur le haut du front, soucieux de ne pas l'ébranler et qu'elle ne tombât qu'au moment qui lui était prescrit par les décrets de la destinée enroulée dans sa rondeur.

Quand ils eurent fait quelques lieues, une balle — elle était couleur d'arc-en-ciel — roula à terre. Elle fit deux bonds et s'arrêta. Celui qui l'avait portée sur la tête se mit aussitôt à creuser le sol et découvrit une mine de cuivre.

Il dit aussitôt à ses trois amis :

— Je préfère le cuivre, le possédant maintenant, à l'or en expectative. Acceptez mon offre : n'allez pas plus loin, nous aurons bientôt une fortune suffisante. A chaque récolte, Allah envoie celui qui l'achète au boisseau.

Ses trois amis l'en remercièrent, mais poursuivirent leur route.

Un peu plus loin, la seconde balle — elle était couleur de feu — roula à terre. Elle fit trois bonds et s'arrêta. Et, à l'endroit qu'elle lui désignait, le deuxième ami découvrit une mine d'argent.

Transporté d'aise, il s'écria :

— Ne tentez plus votre chance ; cet argent est vôtre aussi bien que le mien. Restons ensemble. Il n'appartient qu'à Dieu d'être seul. L'espace d'un trou d'aiguille suffit à trois amis et le bonheur est dans le creux de la main.

Mais les deux hommes qui restaient n'étaient pas encore satisfaits de la fortune qui leur était échue ; ils remercièrent leur ami et poursuivirent leur route.

Lorsqu'ils furent à quelque distance, une troisième balle fut poussée par une chiquenaude du destin — elle était couleur de lune — et roula à terre. Elle fit quatre bonds et s'arrêta. Et une mine d'or s'offrit à la vue des deux amis. Celui qui en devenait le possesseur dit alors au dernier qui restait :

— Aucun métal ne peut être préférable à celui-ci. Restons ici tous les deux, nous serons riches et vivrons dans la paix. Un homme qui n'a pas d'ami

(Suite page 7)

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

LA VIE ECONOMIQUE

Caractéristiques actuelles de la planification dans les Démocraties Populaires

par William GROSSIN

BIEN que les différents pays de démocratie populaire aient élaboré et mis en œuvre des plans économiques adaptés aux possibilités et aux besoins particuliers de chacune des nouvelles républiques, il est notable que tous ces plans, qui ont respectivement leur originalité, présentent des caractéristiques communes.

1. Une prise en charge par le peuple de l'économie nationale

Les nationalisations effectuées au lendemain de la libération — avec plus ou moins de rapidité, plus ou moins d'étendue selon les pays — ont supprimé dans des secteurs importants de la vie économique la possibilité pour le capital privé de réaliser des profits, ce qui constitue le facteur déterminant de toute production en régime capitaliste.

Ces secteurs des économies nationales se sont trouvés — et pour la première fois — directement au service du peuple. Leur activité étant déterminée par un impératif nouveau : satisfaire les besoins et les aspirations des peuples.

En ce qui concerne les éléments demeurés capitalistes, dans la petite industrie, le commerce ou l'agriculture, les pouvoirs publics, représentatifs des volontés populaires, ne pouvaient autoriser « la libre entreprise », ce qui aurait signifié un retour progressif à un capitalisme puissant. Ils se devaient d'orienter les activités du secteur privé, compte tenu des nécessités vitales du pays, des besoins à satisfaire dans l'immédiat, des perspectives d'avenir. Cependant, la planification pouvait difficilement, dans [illegible] privé un programme précis de production. Elle a souvent déterminé des objectifs à atteindre, le plan devant assurer au secteur privé les approvisionnements nécessaires en provenance bien souvent d'industries de base nationalisées.

Pour ces industries nationalisées, la planification a été poussée parfois jusqu'au programme de fabrication. Certaines nationalisations ont pu intervenir au cours de l'exécution d'un plan — c'est le cas pour la Hongrie notamment — cela n'a eu pour effet que de préciser le plan en cours et d'accélérer sa réalisation, de permettre aux ouvriers de prendre plus directement en charge le contrôle et l'exécution des programmes de fabrication dans les usines nationalisées.

La prise de conscience de responsabilité par la masse des ouvriers dans la construction d'une économie d'un type nouveau est, en effet, à la fois une conséquence de la planification dans les démocraties populaires et une condition de la réussite du plan.

LE PLAN TRIENNAL POLONAIS
s'achèvera en décembre 1949. Il doit être suivi d'un plan de six ans.
LE PLAN BIENNAL TCHECOSLOVAQUE
s'achèvera en décembre 1948. Il sera suivi d'un plan quinquennal.
LE PLAN BIENNAL BULGARE
s'achèvera en décembre 1948. Il sera suivi d'un plan quinquennal.
LE PLAN TRIENNAL HONGROIS
sera réalisé en deux ans cinq mois. Commencé en août 1947, il s'achèvera en décembre 1949. Il sera suivi d'un plan quinquennal et d'un plan spécial d'électrification, de dix ans.
EN ROUMANIE
une commission de planification a été mise en place sitôt les nationalisations qui ont été réalisées en juin 1948.

« La planification, est-il dit dans le texte du plan biennal tchécoslovaque, signifie, avant tout, l'activité voulue de millions de gens et leur participation active à l'accomplissement des tâches données par le plan. »

Le ministre de l'Industrie et du Commerce de la Pologne, HILARY MINC, à une importante réunion des cadres économiques du parti ouvrier polonais tenue le 18 septembre 1948, soulignait la nécessité « d'intégrer toujours plus hardiment les masses dans l'édification de l'économie et le contrôle par la base ».

A une prise de conscience accrue des responsabilités politiques de la classe ouvrière correspondent une participation effective des travailleurs à la direction des affaires économiques, une prise en charge par le peuple de l'économie nationale.

II. Des plans de reconstruction

Plan triennal en Pologne, plan biennal en Tchécoslovaquie, en Bulgarie, plan triennal réduit à deux ans et cinq mois en Hongrie, tous ces plans économiques en cours de réalisation sont considérés comme des plans à « court terme », des plans de reconstruction et de démarrage. Le plan polonais porte le nom de « plan de reconstruction économique ».

Il s'est agi d'abord de réparer les ravages causés par la guerre, de retrouver et de dépasser le niveau de production d'avant guerre. Il est significatif que les années d'avant guerre soient choisies comme référence dans les plans.

Ainsi, la loi du 25 octobre 1946 sur le plan économique biennal tchécoslovaque fixait comme tâches fondamentales :

a) dans l'industrie, dépasser à la fin de l'année 1948 le niveau total de production de l'année 1937 de 10 % ;

b) dans l'agriculture, atteindre à la fin de l'année 1948 le niveau de production d'avant guerre.

On a même qualifié ces plans — et notamment dans une étude sur le plan triennal polonais — de plans de consommation, voulant dire par là que l'essentiel de l'activité économique tracée par la planification : c'était de redonner la nourriture, le logement, le vêtement aux peuples que les privations de la guerre avaient contraints au dénuement.

Malgré les années de sécheresse de 1946 et 1947, les difficultés de démarrage, les objectifs fixés de ce point de vue ont été atteints. Incontestablement, les plans ont apporté aux peuples une vie meilleure, un niveau de vie qui atteint — et déjà dépasse, dans certains pays — le niveau de vie d'avant guerre. Les peuples bénéficient dans l'immédiat des efforts de production : cela se traduit par une augmentation constante du pouvoir d'achat.

Mais ce serait une erreur de limiter ces plans à la satisfaction des besoins immédiats, à la seule tendance au développement maximum des forces productives existantes.

III. Des plans d'industrialisation

Le but de ces plans, c'est également de poser les bases de la transformation d'économies essentiellement agraires — la Tchécoslovaquie exceptée — en économies industrielles, d'entreprendre déjà cette transformation par l'équipement, par les investissements en biens de production.

Ainsi, pour le plan polonais, qualifié précisément de « plan de consommation » dans une étude française en date du 9 juin 1948, les indices suivants sont fixés pour fin 1949, terme du plan (base 1938 : 100) :

Production agricole : 110.

Production de biens de consommation : 125.

Production de biens de production : 250.

Par là, la planification marque, non seulement le souci d'une production accrue dans l'immédiat, mais pose les bases du développement ultérieur de l'économie quantitativement et qualitativement : la marche à l'industrialisation étant dans les pays de démocratie populaire en même temps une marche vers le socialisme.

Ainsi, également, la planification aide à la liquidation des formes et des rapports de production capitaliste.

IV. Un inventaire des forces productives

Ces plans de démarrage dans les démocraties populaires sont assez modestes, assez sages, pas trop ambitieux. Il était nécessaire d'ordonner les efforts, de les rationaliser, d'en retirer le meilleur fruit. Les plans de trois ans ou de deux ans peuvent être considérés comme des pré-plans, nécessaires à l'élaboration et à la mise en œuvre de plans plus poussés, de plus grande envergure.

Les plans à court terme réalisent ce qu'on pourrait appeler un inventaire des forces productives : tant en ce qui concerne les matières premières que les capacités de production des entreprises ou la qualification des travailleurs. Ils soulèvent les problèmes de main-d'œuvre ou de relations commerciales.

Ils ont révélé où se trouvaient les « goulots d'étranglement ». On appelle ainsi une insuffisance de production d'un matériau donné qui entrave toute une série de fabrications. C'est là une indication précieuse pour la planification qui doit élargir ces goulots, permettre l'essor de la production dans toutes les branches de l'activité nationale.

Ces plans permettent la mise en place de plans plus complets, plus étudiés. Ce sont les plans de cinq ans ou de six ans qui succéderont aux plans biennaux ou triennaux et dont certains démarreront dès le mois de janvier 1949 (Tchécoslovaquie et Bulgarie).

Les objectifs fixés par les plans sont très généralement dépassés. Ils n'ont pas voulu préjuger de l'enthousiasme populaire qui, cependant, s'est manifesté avec les équipes de volontaires et le travail de choc qui forcent l'admiration.

Plans d'avenir et relations commerciales

Au cours des plans biennaux ou triennaux se sont tissées des séries d'accords commerciaux. Ces accords sont extrêmement importants pour la mise en place des nouveaux plans, car sur eux se fondent de très grandes activités :

a) soit qu'il s'agisse d'un écoulement des fabrications nationales vers l'étranger,

b) soit qu'il s'agisse de matières premières d'approvisionnement en provenance de l'étranger.

Les plans sont liés, par conséquent, pour une part parfois très importante de l'économie nationale à la garantie que les accords commerciaux seront scrupuleusement observés.

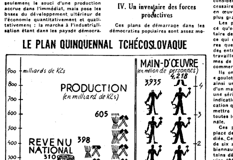
Les accords commerciaux donnent à chacun des pays la possibilité de développer les branches de production dans lesquelles il excelle tout particulièrement, de réaliser ainsi une coopération fructueuse. L'un des plus importants de ces accords, c'est certainement celui qui lie la Pologne et la Tchécoslovaquie.

Notons que cet accord dépasse le cadre d'un accord simplement commercial et qu'il prévoit précisément une collaboration dans le domaine de la planification. C'est un accord de coopération économique poussé.

Selon des experts polonais et tchécoslovaques, cet accord doit permettre aux deux pays de suppléer pour un tiers aux productions allemandes d'avant guerre. Et ce sont tous les pays de démocratie populaire qui sont appelés également à bénéficier des efforts entrepris dans les industries tchécoslovaques et polonaises pour réaliser à un rythme accru leur propre équipement.

C'est dans la collaboration fraternelle des pays de démocratie populaire et dans l'ardeur nationale à réaliser les objectifs des plans que l'on voit les gages les plus sûrs de l'industrialisation et de l'édification socialiste de l'économie.

LE PLAN QUINQUENNAL TCHÉCOSLOVAQUE



Le Plan Quinquennal en Tchécoslovaquie, qui suivra le Plan Biennal de reconstruction. De 1948 à 1953, la main-d'œuvre augmentera de 283.000 travailleurs, la production passera de 398 milliards de couronnes à 605 milliards, le revenu national de 210 à 310 milliards.

REVUE de la PRESSE ECONOMIQUE

L'avenir de l'E.C.A.

DANS un éditorial consacré à l'avenir de l'E.C.A., le « Sunday Times » reflète le mécontentement manifesté par les Etats-Unis au sujet du retard apporté par les dix-neuf nations européennes dans l'élaboration du « maître-plan européen ». Analysant les difficultés rencontrées par cet organisme, l'organe londonien va jusqu'à manifester des craintes au sujet du vote des crédits destinés au fonctionnement du plan Marshall pour l'année prochaine :

Il est à craindre que le Congrès américain n'ajourne le vote des crédits destinés au fonctionnement du plan Marshall pour l'année prochaine.

Une des sources principales des difficultés serait la répugnance manifestée par les nations du continent à accepter les règles d'austérité britannique jusqu'en 1952.

On doute même dans certains milieux américains que le programme de 1949-1950 soit prêt pour la mi-décembre. On rencontrerait des difficultés majeures à obtenir des engagements définitifs de la part de la Belgique, qui bénéficie d'un large crédit et occupe une position-clé dans l'économie de l'Europe occidentale.

Par ailleurs, et à l'occasion du voyage de sir Stafford Cripps à Paris, le « Financial Times » constate les difficultés d'harmonisation des plans quadriennaux des pays d'Europe occidentale et relève que l'économie anglaise et celle de l'Europe occidentale ne sont plus complémentaires comme avant :

L'objectif principal de l'E.R.P. — à savoir la réalisation de l'équilibre extérieur de chaque pays bénéficiant de l'aide Marshall avant la fin de l'année 1952 — ne sera jamais atteint si un certain nombre de pays s'obstinent encore à fabriquer des produits dont ils n'ont pas besoin eux-mêmes et dont les autres ne veulent guère. En fin de compte, nous desservirions les intérêts de la France si nous l'encouragions à fabriquer de tels produits.

La position de l'Europe occidentale dans le monde économique a considérablement évolué et ce changement doit se traduire par une nouvelle orientation des économies individuelles en Europe occidentale. C'est une constatation sévère et pénible à laquelle nous faisons face avec plus de résolution que nos partenaires. Malheureusement, nos efforts et nos sacrifices nous valent plus de blâmes que de louanges.

Conclusion amère, certes, mais qui n'élude en tous cas pas la cause fondamentale du déséquilibre des échanges des pays de l'Europe occidentale qui réside — qui le conteste sérieusement ? — dans la rupture des échanges traditionnels entre l'Est et l'ouest de l'Europe et la dépendance sans cesse croissante de l'Europe occidentale à l'égard des approvisionnements d'outre-mer. C'est donc dans la reprise de ces échanges et non point dans une politique de malthusianisme économique pudiquement intitulée « politique d'austérité » que réside la solution d'un problème qui se pose tous les jours avec plus d'acuité et qu'il faudra bien résoudre un jour quand la politique cessera d'intervenir dans l'économique.

Le développement des relations commerciales de la Tchécoslovaquie avec l'Occident

Affirmant la volonté de la Tchécoslovaquie de développer ses relations commerciales avec les pays occidentaux, M. Harek Fink, attaché commercial tchèque à New-York, a cité comme exemple le traité que son pays vient de conclure avec l'Allemagne occidentale couvrant des échanges de marchandises, pour une valeur de 43 millions de dollars.

M. Harek Fink a déclaré en outre que l'exposition des produits tchèques qui se tiendra à New-York au début de janvier prochain est une autre preuve de cette **détermination qui tend à maintenir des relations économiques étroites entre la Tchécoslovaquie et le reste du monde.**

Cette exposition, a précisé M. Fink, **organisée par le musée « Science et Industrie », permettra au public et aux commerçants américains d'apprécier les résultats des efforts économiques entrepris par la Tchécoslovaquie. Nous espérons que de nombreuses commandes suivront cette manifestation.**

Faisant allusion aux difficultés commerciales qui existent entre la Tchécoslovaquie et les Etats-Unis, M. Fink les a imputées à la réticence du gouvernement américain d'accorder des licences d'exportation pour les produits destinés à Prague.

Au cours de l'année 1948, les échanges commerciaux entre les deux pays se sont élevés à 50 millions de dollars.

L'économie populaire de la Pologne

C'EST sous ce titre que M. Guy Montcorgé publie, dans les « Echos de la Finance », une série de quatre articles consacrés aux divers aspects de l'économie polonaise, dont nous tirons les extraits suivants :

L'économie polonaise est planifiée. Ce terme de planification prête souvent à confusion. Il faut le préciser.

Planifier ne signifie pas prévoir, mais façonner la réalité. C'est un acte de volonté immédiat. Ainsi, le plan Monnet ne constitue qu'un ensemble de vœux à la réalisation desquels doit tendre une économie dont la plupart des domaines sont encore libres. Le plan triennal polonais constitue, par contre, une planification, car il est un système condensé de directives, construit sur une conception économique unifiée et étroitement dirigée par l'Office de contrôle du plan. La planification, en outre, ne se conçoit pas sans la « mobilisation » de l'effort des masses travailleuses ; elle présente donc un côté psychologique, que nous signalons pour mémoire.

La réforme agraire : le régime féodal de l'ancienne Pologne a été détruit. Tous les domaines privés de plus de 50 hectares — ou 45 hectares pour les territoires de l'Ouest — ont été expropriés, exception faite des biens fonciers appartenant à l'Eglise catholique. Les terres expropriées ont été distribuées aux paysans. Les anciens propriétaires ont pu opter pour 50 hectares de terre ou une rente viagère dont le bénéfice s'étend à leurs enfants.

La nationalisation englobe les grandes et moyennes industries. Tous établissements employant plus de cinquante ouvriers ont été nationalisés. La propriété industrielle, les banques, les moyens de transport sont propriété de l'Etat, ou bien sont exploités par des coopératives.

Le mouvement coopératif, en effet, a reçu une impulsion considérable. Coopératives de vente, d'achat, de production, se développent en tous domaines. C'est sur le développement de ce mouvement dans les milieux ruraux que compte le gouvernement pour éviter l'écueil que peut constituer l'opposition d'une paysannerie enrichie et éduquée pour la réalisation de son programme économique lointain...

Ces réformes de structure ne constituent en effet qu'un palier : le but poursuivi est l'édification du socialisme auquel tendra le plan d'industrialisation de six ans qui se poursuivra de 1950 à 1955.

A. M.

L'ECONOMIE POLONAISE AU COURS DU IIIe TRIMESTRE 1948

CONFORMEMENT aux tâches posées par les organes de planification, l'économie polonaise entre de plus en plus dans une période de reconstruction qui doit conduire le pays vers un système d'économie socialiste. La première étape, au cours de laquelle il s'agissait de remettre en marche les industries arrêtées au lendemain de la libération, touche à sa fin et les autorités se préoccupent de créer de nouvelles bases de développement ultérieur. On peut dire également que la pénurie des marchandises, si sensible au départ de la reconstruction, s'est aplanie dans une large mesure. La demande actuelle de l'acheteur devient plus variée et porte sur des marchandises de qualité supérieure. Au fur et à mesure des progrès réalisés, on s'attend à résoudre les problèmes qui étaient négligés auparavant, tel le problème du prix de revient ou celui de la qualité des marchandises.

AGRICULTURE

L'économie polonaise a bénéficié tout entière de la bonne récolte de cette année, récolte qui peut être estimée provisoirement à 1,6 million de tonnes de froment, 6,4 millions de tonnes de seigle, 0,9 million de tonnes d'orge et 2,4 millions de tonnes d'avoine. Dans leur ensemble, ces chiffres sont d'environ 40 % supérieurs à ceux de la campagne de l'année dernière. La récolte des pommes de terre, tout en étant moins brillante par rapport à celle des céréales, s'est élevée à 27 millions de tonnes. La bonne récolte a contribué grandement au développement de l'élevage. Le facteur qui n'est pas le moins important est celui de la modification du taux de blutage qui permet de réserver certaines quantités de son au fourrage. On constate même, à la suite de l'augmentation des réserves de fourrage, une raréfaction sur le marché de la viande de porc, le paysan préférant engraisser les porcins pour ne les vendre que vers la fin de l'année. Les semailles d'automne se sont déroulées d'une façon satisfaisante. L'approvisionnement des exploitations agricoles en engrais artificiels s'est amélioré considérablement. Bien qu'on manque encore de chiffres définitifs, on suppose que le plan d'ensemble de cette saison sera entièrement réalisé.

L'amélioration de la conjoncture dans les campagnes se traduit notamment par l'accroissement des entrées de l'impôt foncier au cours des derniers mois. En effet, l'impôt en question a produit, en octobre dernier, 7.837.000.000 de zlotys, soit 99,5 % des prévisions. Depuis le début de l'année, il est entré dans les caisses de l'Etat, au titre de cet impôt, 15.134.000.000 de zlotys, soit 88 % des prévisions. On sait qu'une partie de l'impôt foncier est versée par les contribuables en céréales; les entrepôts d'Etat ont pu emmagasiner près de 300.000 tonnes de céréales en provenance de cette source. En ajoutant la valeur de ces céréales aux entrées en espèces, on obtient une somme totale d'environ 23 milliards de zlotys.

Le marché des produits alimentaires, après quelques fluctuations en septembre et octobre derniers, lorsqu'une propagande hostile au gouvernement a cherché à semer la panique, donne en ce moment des signes de stabilisation certaine.

Calculée par tête d'habitant, la récolte a dépassé le niveau d'avant guerre, avec un rendement par hectare de 12 quintaux pour le froment et de 12,6 quintaux pour le seigle.

Les résultats de cet état de choses se sont traduits par la suppression du rationnement. Mais il a été nécessaire d'introduire un système de compensation pour les catégories qui ont été lésées par suite de l'obligation dans laquelle ils se trouvent d'acheter le pain au marché libre à un prix plus élevé.

La modification du taux de blutage, conséquence des disponibilités accrues en céréales, a fait disparaître une autre marque des difficultés d'après guerre. L'équilibre entre l'offre et la demande, que l'on constate sur le marché des céréales, a permis d'éliminer la spéculation qui sévissait encore en 1947. Le nouvel organisme pour l'achat du blé par l'intermédiaire des coopératives s'est montré efficace. Son principe est de maintenir un prix unique à l'achat chez le producteur : 2.000 à 2.100 zlotys le quintal de seigle et 3.200 à 3.300 zlotys le quintal de froment. On est loin des prix spéculatifs demandés par les revendeurs il y a encore un an, prix qui s'élevaient en mai, à 6 000 zlotys le quintal de froment et 4.300 zlotys pour le seigle. Les marges bénéficiaires très élevées étaient alors encaissées par les intermédiaires. Les prix uniques sont calculés de façon à ne pas léser les intérêts des producteurs qui, dans les années de bonne récolte d'avant guerre, étaient obligés de vendre leur production au-dessous du prix de revient.

On a signalé, récemment, certaines tentatives de la part des intermédiaires d'acheter le blé chez le paysan à des prix inférieurs aux prix fixés; elles ont été enrayées par suite de l'intervention des autorités compétentes, grâce à l'action des organismes officiels d'achat qui s'étend maintenant à toutes les exploitations agricoles.

TABLEAU COMPARATIF

		1947 3e trim.	1948 3e trim.
Energie électrique	millions de kwh	865,1	964,3
Charbon	millions de tonnes	15,4	18,1
Coke	milliers de tonnes	1.062,1	1.179,5
Produits laminés	— —	275,5	349,4
Machines-outils	unités	647	812
Wagons à charbon	—	2.784	3.306
Ciment	milliers de tonnes	153,9	554,1
Acide sulfurique	— —	39,2	55,8
Sulfate d'ammonium	— —	10,2	11,6
Engrais azotés	— —	31,2	40,7
Salpêtre	— —	21,9	34,3
Superphosphates	— —	56,7	76,0
Filés de coton	— —	15,0	19,7
Tissus de coton	millions de mètres	67,8	86,0
Filés de laine	milliers de tonnes	6,1	8,3
Tissus de laine	millions de mètres	8,0	10,3
Tissus de lin	millions de mètres	6,9	7,6
Papier	milliers de tonnes	56,3	63,8

INDUSTRIE

Les progrès les plus remarquables sont toutefois enregistrés dans l'industrie. Les branches qui ont dépassé le plan sont nombreuses : huiles de graissage, coke, briquettes, lignite, acier, produits laminés, zinc, produits azotés, salpêtre, colorants, wagons à charbon, ciment, porcelaine, tissus de lin et de soie, cellulose, papier, cuir, chaussures, etc.

Le 3e trimestre accuse également une amélioration quant au montant des investissements, qui dépasse l'animation saisonnière des années précédentes.

Parallèlement à l'accroissement constaté dans la production et dans les investissements, il s'est produit un renforcement du trafic ferroviaire qui est passé de 2 milliards de tonnes-km. en juin à 2,7 milliards de tonnes-km. en septembre. De même dans les ports, le trafic des marchandises a augmenté, passant de 1.459.000 tonnes en juin à 1.571.000 tonnes en septembre.

FINANCES

La circulation accrue des marchandises, les crédits d'investissement supplémentaires ont provoqué une augmentation de l'émission des billets de banque, qui est restée toutefois au-dessous des possibilités offertes par le rythme de la situation économique.

Le budget a gardé son caractère excédentaire du côté des recettes. L'excédent d'août s'est élevé à 12,5 milliards de zlotys, tandis que la somme globale pour les huit premiers mois de l'année a été de 228 milliards de zlotys du côté des recettes et de 153 milliards de zlotys du côté des dépenses, accusant ainsi un excédent de 75 milliards de zlotys. Le niveau élevé des recettes est dû en premier lieu à l'amélioration de l'entrée des impôts et des bénéfices versés par les monopoles; au cours des trois premiers trimestres, les entrées provenant des impôts se sont élevées à 129 milliards de zlotys et celles des monopoles à 51 milliards de zlotys.

Au cours de la période envisagée, la stabilisation des prix a été effective. A Varsovie, les prix du marché libre ont baissé de 1,7 % de juillet à septembre et ont connu une hausse de 1,7 % au cours du mois de septembre. Pour l'ensemble des produits alimentaires, la hausse dans les trois mois envisagés a été à peine de 1 %. Les dépenses d'une famille ont connu une diminution de 1 % depuis le début de l'année jusqu'à fin août.

N. K.

EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Une importante réforme fiscale

LE Conseil des ministres tchécoslovaque, réuni le 30 novembre, sous la présidence de M. Antonin Zapotocky, président du Conseil, a approuvé plusieurs projets de lois, notamment le projet de loi sur l'imposition générale.

Présenté par le ministre des Finances, M. Dolansky, le projet de loi sur l'imposition générale constitue une des mesures prises en vue de réformer le système d'imposition actuel.

Dans son exposé, le ministre a souligné que la nouvelle imposition générale ne constitue pas un impôt frappant la consommation car elle n'a pas pour but d'assurer à l'Etat des revenus par la taxation d'articles de consommation courante. Ce nouvel impôt aura une plus grande portée parce qu'il représente un facteur primordial dans l'économie planifiée et qu'il sera à la base même du nouveau système d'imposition en Tchécoslovaquie.

L'impôt réglera la consommation aussi bien que la production, c'est-à-dire qu'il influera sur l'écoulement de certains produits en même temps qu'il se traduira par la diminution des frais de production. L'impôt général sera un des moyens de l'épargne collective et combattra ainsi avec succès le danger de l'inflation.

Le nouvel impôt remplacera les impôts sur le revenu, les impôts indirects, les taxes de luxe, de transports, ainsi que de nombreuses taxes existantes. Ce nouvel impôt simplifiera donc le système d'imposition actuel. Il ne sera prélevé qu'une fois, de sorte que la double ou la triple imposition sera éliminée. En outre, cette nouvelle loi réglera d'une manière unique la prescription des impôts. En ce qui concerne le commerce, l'impôt sera normalisé, ce qui rationalisera et simplifiera la perception des impôts. L'imposition sera calculée à l'aide de tables qui seront publiées par le ministère des Finances.

Le Conseil des ministres a également adopté le projet de loi concernant l'impôt sur l'intérêt de l'épargne. D'après cette loi l'intérêt de l'épargne ne sera pas frappé par l'impôt sur le revenu. Elle fera l'objet d'un impôt spécial qui est fixé à 10 % sans égard à l'importance de l'épargne. L'établissement bancaire où sont déposées les épargnes retranchera directement ces 10 %, ce qui garantit l'anonymat aux épargnants. On s'attend à ce que cette mesure ait une influence favorable sur l'augmentation des épargnes.

LA TRIBUNE DES NATIONS
Le grand hebdomadaire de politique internationale
SEUL OSE REVELER LES DESSOUS DE LA POLITIQUE INTERNATIONALE
Dans ce numéro :
Les dernières heures d'une session.
Début d'un bilan.
Des interviews sensationnelles.
La suite de notre enquête sur l'Allemagne.
Et nos lettres du monde entier, ainsi que
LE JOURNAL DE L'O.N.U.
Pour défendre la paix, adhérez aux Cercles de Politique Internationale.
Demandez numéros specimens gratuits et renseignements sur les C.P.I. 150, Champs-Elysées, Paris
Tél. : BALzac 16-86

D'un pays à l'autre

Avenant aux accords commerciaux entre la Tchécoslovaquie et le Benelux

L'Assemblée nationale a approuvé le 2 décembre l'avenant signé à La Haye le 24 juin 1948 et modifiant l'accord commercial intervenu entre la Tchécoslovaquie et les Pays-Bas du 23 janvier 1923. Le nouvel accord modifie, à la suite de la réforme monétaire tchécoslovaque de novembre 1946, les tarifs douaniers concernant le fromage et les fleurs.

D'autre part, l'Assemblée nationale a approuvé l'avenant signé à Bruxelles le 3 juillet dernier et modifiant l'accord commercial du 28 décembre 1925 entre la Tchécoslovaquie d'une part, la Belgique et le Luxembourg d'autre part. Cet avenant apporte certaines modifications à quelques tarifs douaniers.

La prochaine ouverture de la Foire internationale du printemps de Prague

La radio tchécoslovaque annonce que la Foire internationale du printemps de Prague ouvrira ses portes du 13 au 20 mars 1949. Parmi les pays qui ont déjà annoncé leur participation à cette manifestation de la vie économique tchécoslovaque, se trouvent la France, l'Union soviétique, la Belgique, l'Italie et l'Autriche.

Une des caractéristiques principales de cette Foire sera la part accordée aux « innovations », lesquelles comprendront toutes les inventions et améliorations apportées à la production industrielle tchécoslovaque.

La production de houille et lignite en Tchécoslovaquie

L'extraction de la houille en Tchécoslovaquie a atteint en novembre 1.620.323 tonnes et celle de lignite 2.092.331 tonnes, soit un total de 3.712.654 tonnes contre 3.441.123 tonnes en octobre. Les prévisions du plan biennal ont été ainsi réalisées à 108 % en novembre.

Convention sur le transit polono-tchécoslovaque

Une convention a été signée le 12 [illegible] au ministère des Communications, à Varsovie, entre la Pologne et la Tchécoslovaquie au sujet du transit privilégié des marchandises en provenance et à destination de la Tchécoslovaquie via Glucholazy. Cette convention, à la suite de laquelle la liaison Prague-bassin d'Ostrava sera écourtée de 100 km., a été signée pour la Pologne par M. Rapacki, ministre des Communications et pour la Tchécoslovaquie par l'ambassadeur Pisek.

En outre, il a été décidé d'ouvrir un nouveau passage ferroviaire Zawidow-Cernousy qui raccourcira de 162 km. la distance qui sépare la Tchécoslovaquie des ports polonais.

Le commerce extérieur de la Pologne

Les importations polonaises au cours du premier semestre de 1948 ont totalisé 259,7 millions de dollars, contre 108,4 millions pendant le semestre correspondant de 1947 et les exportations 222,9 millions de dollars, contre 96,7 millions pendant le premier semestre de 1947.

Les importations en provenance de la France au cours du premier semestre de 1948 se sont élevées à 4,2 millions de dollars contre 1,6 million au cours du premier semestre de 1947, et les exportations vers la France, au cours de ces mêmes périodes, à 13,4 millions de dollars contre 2,7 millions.

Signature d'un accord commercial polono-norvégien

Un accord commercial polono-norvégien a été signé le 28 novembre dernier à Varsovie, pour l'exercice de l'année 1949. Il prévoit des échanges s'élevant à 35 millions de dollars d'une part et d'autre, ce qui représente un accroissement de 10 % sur les échanges de l'année en cours.

Outre le charbon qui sera le principal article d'exportation de la Pologne, la Norvège recevra du sucre, des produits ***sidérurgiques, des textiles et des articles de verre.***

La Pologne importera principalement des graisses comestibles ou industrielles, sous forme de matières premières ou de produits semi-finis, pour une valeur d'environ 6 millions de dollars. En outre, elle recevra du minerai de fer, des métaux, des harengs, etc.

Un protocole a été signé à la même date, qui annonce l'élaboration d'un accord commercial de plusieurs années.

Record de l'extraction charbonnière polonaise en novembre

6.500.000 tonnes de houille ont été extraites des mines polonaises durant le mois de novembre 1948, ce qui constitue le plus grand chiffre atteint par la Pologne et représente 111 % des plans d'extraction pour le mois écoulé.

Cette augmentation est notamment attribuée aux compétitions de travail et à la décision des mineurs et de toute l'industrie polonaise de réaliser avant le 15 décembre, date du congrès de fusion des partis ouvrier et socialiste, de l'intégralité des plans prévus pour l'année 1948.

Le commerce extérieur de la Hongrie en octobre

Le montant des exportations hongroises pour le mois d'octobre s'est élevé à 201,5 millions de florins et celui des importations à 159 millions.

A la suite de l'excellence de la récolte, ce sont, avant tout, des produits agricoles qui figurent au titre des exportations. Les importations sont essentiellement constituées par des articles sidérurgiques et textiles.

Une délégation roumaine à Varsovie...

Une délégation commerciale roumaine est arrivée récemment à Varsovie en vue d'établir le volume du commerce extérieur entre la Pologne et la Roumanie pour l'exercice de l'année 1949, dans le cadre de l'accord du mois d'août dernier sur la coopération économique.

...et à Moscou

Une délégation ministérielle roumaine, accompagnée d'un groupe de conseillers techniques, est arrivée à Moscou, en vue d'y conclure un nouvel accord commercial roumano-soviétique pour 1949.

Vous lirez dans
le Jacobin
Organe des radicaux de gauche
Directeur politique : Serge-Kriwkoski
les articles de :
Lucie AUBRAC,
Albert BAYET,
Pierre COT,
Robert CHAMBEYRON,
Pierre DREYFUS-SCHMIDT,
Yves FARGE,
Jacques KAYSER,
Pierre MEUNIER,
Pierre LE BRUN,
Pierre PARAF,
Raoul REYNIER,
JAMMY-SCHMIDT, etc....
Direction, Administration :
57, rue Tapis-Vert, MARSEILLE
Téléphone : CO. 49-45
Envoi spécimen gratuit sur demande

PORTRAIT DU JEUNE HOMME TRANQUILLE

par Henry THIMONIER

IL est employé au ministère.

Ses parents habitent la province où ils tiennent un débit de tabac avant de vivre sur leurs maigres rentes.

Jacques est venu à Paris quelques mois après son service militaire. A vrai dire, ce n'est pas de sa propre initiative qu'il est « monté à Paris », comme disent les gens de son patelin quand un des leurs s'en va tenter sa chance. Et où tenter sa chance ailleurs qu'à Paris ? C'est l'administration qui l'a nommé dans « la capitale ». Ces trois mots, ses parents ne les prononcent pas sans une légitime fierté qui a remplacé peu à peu leur effroi de naguère non moins légitime. Jacques leur paraissait si jeune — vingt-trois ans — pour affronter cette ville dont la gloire leur suscitait un émerveillement craintif.

Il se rappelle les discussions, les hésitations qui ont préludé à son départ de la maison. Et le mot de son père. Un mot portant la marque de cette originalité qui, disait-on, lui avait valu la première place tout le temps du collège : « J'ai bien peur, avait-il dit en articulant chaque syllabe, j'ai bien peur que, dans cette Ville-Lumière, il se brûle les ailes. »

Plusieurs jours durant, sa femme et lui avaient pesé le pour et le contre. A Paris, leur fils gagnerait davantage, mais la vie serait plus chère et il aurait, vivant seul, beaucoup de frais. D'un autre côté, son avancement serait plus rapide, ce qui avait son importance à une époque où si peu de débouchés s'offraient aux jeunes gens. De plus, il trouverait peut-être un « parti » intéressant, comme sa sœur Yvette, mariée à un épicier de Pavillons-sous-Bois qu'elle avait rencontré en vacances. A ce propos, ils songeaient aussi que, Pavillons-sous-Bois étant près de Paris, Jacques pourrait s'y reposer en fin de semaine.

Bref, ils avaient fini par donner leur accord.

***

Il y a de cela sept ans. On a de la peine à le croire. Jacques n'a pour ainsi dire pas changé. Son visage garde cette fraîcheur de pêche mûre doucement veloutée, ce teint de bébé rose, disent parfois ses collègues dactylographes.

Il est vrai qu'il est sérieux. Il a une vie simple, un travail régulier. Le travail, comme on dit, c'est la santé. Pourtant, il a enduré bien des difficultés au début. Il n'arrivait pas à se familiariser avec cette vie nouvelle : le bureau, le restaurant, l'hôtel. C'était triste. Froid. Peu enclin à sortir avec ses camarades de travail, il demeurait seul et se morfondait. Sans doute aurait-il demandé son retour en province s'il n'y avait eu Yvette chez laquelle il déjeunait chaque dimanche et prenait un peu de réconfort malgré la désagréable atmosphère que répandait le mari de sa sœur avec ses sempiternelles histoires d'argent.

Puis, il s'organisa.

Quand on connaît bien son quartier, la boulangère, la crémière, le boucher, le cordonnier, etc. Quand on a repéré la gargotte où l'on bouffe bien et pas cher, qu'on s'est fait des relations utiles à droite et à gauche, Paris ne diffère pas de la province. Sauf que l'on y est plus libre.

La dernière fois que Jacques est allé chez ses parents pour son congé annuel (il y va aussi à Noël quand, la fête tombant un jeudi ou un vendredi, le personnel fait le pont jusqu'au lundi), il les a trouvés grincheux, vieillis, insupportables : il était content de revenir à Paris.

C'est qu'à force de vivre seul il lui est venu des habitudes, des façons bien à lui de manger, de se vêtir, de se distraire. Ces gestes invariables, aux limites précises dans le temps et dans l'espace, représentent son indépendance. Il souffre quand un événement imprévu en trouble la routine quotidienne. Cela se produit trop souvent malgré les précautions qu'il prend pour s'assurer un rythme de vie paisible.

Il fume peu, ne boit que de l'eau, accepte une goutte d'alcool dans les circonstances tout à fait exceptionnelles, ne s'occupe pas de politique et n'aurait jamais été syndiqué si l'on n'était parvenu à le convaincre qu'il y trouverait quelque avantage. De toute manière, il n'interviendra pas personnellement dans les conflits de la profession, car il reste fidèle à la devise paternelle : pas d'histoires !

Des histoires, il y en a déjà trop auxquelles on est mêlé sans savoir pourquoi ni comment. La guerre, par exemple. Quel cauchemar ! Il s'efforce de l'oublier et croit toujours y être parvenu quand, brusquement, d'un journal, d'une conversation, d'un rien, elle ressurgit, hallucinante, et se prolonge.

Il serait pourtant facile de vivre tranquille avec les moyens dont on dispose. Que chacun reste à sa place, s'accommode des conditions de vie de son milieu et tout ira bien ! De l'ordre d'abord. Sa journée à lui est bien ordonnée.

***

6 h. 45. Drinng... Drinng... Drinng... un mouvement de la main vers la table de nuit pour stopper la sonnerie du réveil. Puis, il se lève, se rase, s'habille, tandis que son esprit se dégage lentement des vapeurs du sommeil. Les murs vibrent du bruit des eaux s'ébrouant dans les conduites. Au loin, le roulis du premier métro gronde, entrecoupé du beuglement des carrioles à lait. Les volets claquent. Paris s'éveille.

7 h. 30. Un dernier coup d'œil à sa cravate et il quitte la chambre d'un pas feutré. Clé au tableau. La logeuse est en peignoir, visage cireux, mèches folles. Bonjour, madame !

Le jour est là, mais des paquets de nuit s'amassent encore au coin des rues. Au zinc des bistros, les garçons, chiffon en main, astiquent les chromes et servent dans la buée des percolateurs. Gestes précis, paroles brèves. Un petit café ! Voilà ! Monnaie. Au revoir. Merci.

Le métro. Il n'y entre jamais sans un frisson de plaisir. Doux l'hiver, frais l'été, le métro impose à tous la même loi de piétinement, de bousculade, de chacun-son-tour, impitoyable comme les poinçonneuses, les portes électriques. Sans aucune concession à la fantaisie. La loi du nombre coulée dans la sécurité chaude du troupeau. Il voyage debout, tassé contre les autres « comme des sardines ». Il ne peut s'empêcher de sourire chaque fois que cette expression vient aux lèvres de quelqu'un. L'image le flatte, il la voit bien, la comprend, en goûte toute la saveur. Il a ainsi des joies spirituelles périodiques, un peu comme les fêtes du calendrier. Mange-t-il des haricots à la cantine, au restaurant, il ne boudera pas le plaisir d'entendre évoquer ou d'évoquer lui-même l'idée de musique. A l'hôtel, quand un des locataires s'oublie dans une chambre voisine, il lui revient toujours en mémoire cette réplique militaire : « Peins-le en vert ! »

7 h. 55. Il franchit la porte du ministère. Le temps de grimper les trois étages, de déposer ses vêtements au vestiaire et huit heures sonnent quand il s'assoit tout en dévissant précautionneusement le capuchon de son stylo. Il n'est jamais en retard. C'est pour lui une question d'honneur, surtout depuis que, dans une note officielle le concernant, il a pu lire : ponctuel.

Il est chargé d'inscrire des renseignements sur des fiches et de classer celles-ci par ordre alphabétique. Il atteint une moyenne de 80 à 90 fiches par jour. A cette cadence, il ne commet pas d'erreurs, mais il ne faut pas exiger davantage de lui, sinon il risque de perdre la tête et de tout embrouiller. Mais, s'il travaille lentement, il a du moins le mérite de ne jamais rester désœuvré et de n'être pas distrait. On n'a pas à lui reprocher : « A quoi pensez-vous ? » Il ne pense pas. Non qu'il en soit incapable, mais il estime que dans son métier ce n'est pas son rôle. Il reçoit des ordres. Il les exécute. Quant à l'éventualité de penser, au ministère, à autre chose qu'aux affaires du ministère, cela ne saurait lui venir à l'esprit. Un temps pour chaque chose.

Jusqu'à midi, les minutes s'écoulent, identiques. Autour de lui s'agitent ses collègues, hommes et femmes, qui lui inspirent une gamme de sentiments divers allant de la sympathie à l'irritation, assez anodine cependant pour ne toucher ni les profondeurs de la haine ni celles de l'amitié.

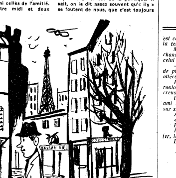
La cantine entre midi et deux heures. Puis le café, accompagné d'une bonne cigarette. Le temps de revenir à pied — histoire de prendre l'air — et c'est de nouveau le travail.

18 heures. Il quitte le ministère. Moment indécis de la journée. Les restaurants n'ouvrant pas avant 19 heures, il a une heure à perdre. Il est désemparé. Au début, il se promenait dans les coins pittoresques : Montmartre, le Quartier latin, Montparnasse, les boulevards, les quais. Il leur découvrait un charme qu'avivait le souvenir de ce qu'il avait lu ou entendu à propos de Paris. Il aimait à flâner sur un banc, à regarder le feuillolement des arbres, la façade des monuments ou la Seine qui passe. Il s'attardait à jouir des nuances de coloris variant selon la saison et l'heure. Mais il s'est lassé. Il ne distingue plus rien maintenant. Les couleurs s'estompent dans une grisaille uniforme. La rue ne livre que des ombres.

Aussi n'a-t-il, pour emplir ce vide, d'autre ressource que d'aller avec un copain boire un demi quand il le peut, c'est-à-dire au début du mois. Car ses appointements lui permettent juste de joindre les deux bouts. Heureusement que, de temps à autre, sa famille lui vient en aide pour les fortes dépenses. Ah ! il plaint les gens obligés de vivre seul. Il est vrai que ceux-là s'arrangent à leur manière. Tout le monde se débrouille.

Un des plaisirs les plus évidents qu'il éprouve en compagnie est d'être appelé par son nom. Qu'un camarade lui dise : « Jacques, mon vieux Jacques. » Et le voilà satisfait. Il l'est davantage quand on précise : Jacques Gauthier. Si l'on ajoute : « Monsieur, monsieur Gauthier », il est comblé. Monsieur Gauthier ! Comme son père ! Il y sent un hommage rendu à son instruction et à sa bonne éducation. Il a conscience alors de la place qu'il tient sur les registres de l'état civil et dans la société.

Après le restaurant, il regagne sa chambre et lit avant de s'endormir. Il choisit de préférence l'hebdomadaire le plus illustré et le moins politique. Il a horreur de la politique. Il sait, on le dit assez souvent qu'« ils » se foutent de nous, que c'est toujours pareil, qu'il est vain d'essayer d'en sortir. L'histoire se répète et les hommes ne changent pas. Sale politique qui s'infiltre partout et gâte le plaisir de vivre !



Dans ses lectures comme dans n'importe quel divertissement, il recherche d'abord l'évasion. Il croit la trouver parfois en écrivant des poèmes. Des poèmes où retentissent de vagues appels, des désirs mélancoliques : il ne conçoit la poésie que langoureuse.

Le samedi soir, il va au cinéma. Il choisit des films nobles et tragiques, des histoires de filles-mères abandonnées, des drames où s'exalte le sentiment du devoir, à condition qu'ils ne relèvent pas d'un réalisme trop poussé, qu'ils ne frisent pas la vulgarité. Il apprécie les documentaires. Il a vu récemment le mariage de la princesse Elizabeth d'Angleterre, et il s'est félicité de ce que les progrès de la civilisation lui aient permis d'être à distance témoin d'un événement d'une telle importance historique.

Par principe, il ne dépense pas un centime pour le théâtre — il le trouve moins « réel » que le cinéma — mais s'il lui arrive d'être invité, il préfère aux pièces contemporaines les œuvres du répertoire classique. A celles-ci, au moins, personne ne conteste le génie de leurs auteurs, et leur ancienneté leur confèrent l'avantage de pouvoir énoncer d'« éternelles » vérités sans froisser personne. Qui se reconnaîtrait dans la peau d'un personnage en pourpoint et haut de chausses ?

***

Une fois par mois, toujours le samedi soir, il va faire l'amour du côté de Barbès. Il aimerait mieux coucher avec une petite amie — c'est plus économique — et il n'y manque pas à l'occasion, mais les jeunes filles ont le défaut d'être sentimentales, de s'attacher facilement. Cela le gêne : il ne songe qu'à se libérer.

Et puis le mot « aventure » l'effraye...

Aussi juge-t-il plus sage, en attendant l'âme sœur, de s'arranger avec une professionnelle. Il sait se préserver des risques de maladie.

Par moments, il pense qu'il finira bien par se marier. Comme les autres. Mais comment trouver la femme idéale ? Encore faudrait-il avoir un idéal de femme. Il n'en est pas encore là. Certes, il y a les brunes, les blondes, les rousses, les châtaines, mais au fond ne se ressemblent-elles pas toutes, comme les hommes se ressemblent tous à travers leurs différences de surface ? Et ce sont toujours les mêmes antagonismes, les mêmes problèmes insolubles entre les uns et les autres. On a inventé des proverbes pour faciliter l'existence, mais nul n'en tient compte.

Alors, c'est bon, il se mariera un jour. Il épousera une femme de son rang et de son milieu. Il a remarqué une annonce dans un journal : « Jeune instituteur épouserait jeune institutrice », cela lui a donné une idée. Les annonces sont bien commodes. Il a essayé d'en rédiger une ; il s'y est repris à plusieurs fois avant de s'arrêter à la formule suivante : « Jeune homme de bonne famille, employé dans administration d'Etat, cherche jeune fille sérieuse même milieu, situation correspondante. »

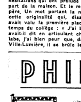
Il fera publier cette annonce quand il sentira le moment venu. A moins qu'entre temps sa famille ne lui ait proposé « quelque chose » de convenable.

Marié, il imagine qu'il n'aura plus rien à attendre, sauf la retraite. Après...

Après, il se laissera vivre...

PHILATELIE

L'émission du bloc-souvenir à l'occasion du jour de naissance du Président de la République Klement Gottwald

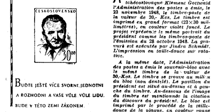


BUDTE JEŠTĚ VÍCE SVORNI, JEDNOTNI A ROZHODNI A VAŠE VŮLE, VŮLE LIDU, BUDE V TÉTO ZEMI ZÁKONEM.

Soyez encore plus unanimes, plus unis et plus décidés, et votre volonté, la volonté du peuple, sera loi dans ce pays.

A l'occasion du jour de la naissance du Président de la République tchécoslovaque Klement Gottwald l'Administration des postes a émis, le 23 novembre 1948, le timbre-poste de la valeur de 20,- Kcs. Le timbre est imprimé en grand format (23×30 millimètres), en couleur violet foncé. Le projet représente le même portrait du président comme les timbres-poste de l'émission du 28 octobre 1948. La gravure est exécutée par Jindra Schmidt. L'impression en taille-douce sur rotative.

A la même date, l'Administration des postes a émis le souvenir-bloc avec le même timbre de la valeur de 30,-Kcs. Le timbre se trouve au milieu du bloc (non dentelé). Le pavillon du président est situé au-dessus et à gauche du timbre. Au-dessous de l'image du timbre est mentionnée la citation du discours du président. Le bloc est imprimé par le procédé de la taille-douce de la plaque, en couleur rouge carminé, sur le papier gommé, sans filigrane. Les dimensions : 66×98 *mm.*



SCIENCES

Qu'est-ce que le Conseil national des sciences en Hongrie ?

Par Th. ERDOS

LE parlement hongrois votait, en octobre dernier, une loi portant création du Conseil national des sciences. Dirigé par un président, un vice-président et præsidium de trois membres, il se composera de vingt-sept membres, qui représenteront, dans des proportions égales, les sciences naturelles, les sciences sociales et les sciences appliquées. Le Conseil se divisera donc en trois sections. Un secrétariat sera, en outre, adjoint au Conseil, ayant à sa tête un secrétaire administratif, ainsi que le secrétaire du Conseil.

Les membres de ce Conseil seront choisis parmi l'élite de la vie scientifique hongroise. Le secrétariat se composera de jeunes savants et de chercheurs, chargés de coordonner les activités scientifiques du pays.

L'ensemble des activités scientifiques poursuivies en Hongrie doit subir une refonte, tenant compte aussi bien des expériences étrangères que des exigences particulières du pays. Pour pouvoir être menée à bien, cette tâche considérable doit s'inscrire dans un plan bien conçu. Chaque branche scientifique doit avoir son propre plan et ces plans doivent s'accorder entre eux. De plus, les plans qui embrassent le domaine des sciences, devront être adaptés à tous autres plans élaborés pour rebâtir le pays. Les perspectives offertes par cette coopération planifiée doivent être ouvertes à tous ceux qui travaillent dans les divers domaines de la vie scientifique hongroise, le plan de travail général des sciences hongroises doit être élaboré sur le plan national et les conditions de toute nature, nécessaires à sa réalisation, doivent être assurées.

Première tâche : Etablir la liste des savants

La tâche la plus urgente du Conseil sera de faire le point de la situation actuelle. La liste complète des savants et des chercheurs hongrois doit être établie. Le Conseil doit prendre connaissance de leurs spécialités, de leur activité, de leur situation, de leurs possibilités et de leurs projets. Les renseignements concernant nos organismes scientifiques doivent être réunis, pour que le Conseil puisse disposer d'un tableau général récapitulant l'activité, les perspectives, les défauts et les desiderata de nos institutions scientifiques. La rédaction et l'émission de questionnaires puis l'enregistrement des réponses qui lui parviendront constitueront donc, outre les contacts personnels, la première étape de la réalisation des tâches qui attendent le Conseil national des sciences.

Deuxième tâche : Soutien matériel des savants

La seconde étape consistera à octroyer un secours ou un soutien immédiat et substantiel aux savants et aux chercheurs nécessiteux et méritants. Ceux de nos chercheurs et savants dont les activités ne se rattachent pas d'une manière immédiate à la production industrielle vivent, en effet, souvent dans des conditions matérielles insuffisantes qui freinent leur activité. Nos savants et nos chercheurs doivent être mis à l'abri des soucis matériels, dans l'intérêt même de la nation qui a besoin de leur travail constructif. Le Conseil devra donc d'urgence trouver les remèdes qui s'imposent. Nos grands savants, nos chercheurs d'élite ne doivent plus connaître le besoin et la perspective de difficultés d'ordre matériel ne doit plus faire reculer nos jeunes devant la carrière scientifique.

Troisième tâche : Un plan d'ensemble

Le Conseil aura pour mission d'élaborer un vaste plan d'ensemble visant le développement de la vie scientifique hongroise. Mais l'élaboration et la réalisation d'un tel plan, la planification et la modernisation de nos activités scientifiques nécessitent bien davantage qu'un tableau récapitulatif de la situation présente de notre pays. Il faudra donc disposer également de tous les renseignements scientifiques et économiques concernant l'activité des pays étrangers.

Tout en s'attachant à relever la situation matérielle de nos savants, le Conseil préparera donc l'établissement d'un « Centre national de documentation ». Ce Centre devra être en mesure de mettre à la disposition des intéressés tout renseignement concernant l'activité économique et scientifique des principaux pays de l'étranger.

A l'aide des données fournies par le Centre national de documentation, constamment tenues à jour et avec la coopération de nos savants spécialistes, libérés de tout souci matériel, le Conseil élaborera le Plan scientifique national embrassant l'ensemble des activités scientifiques du pays pour plusieurs années.

Ce plan devra prévoir les conditions nécessaires à la modernisation des activités scientifiques en Hongrie, assurer la formation d'une nouvelle génération de chercheurs, déterminer les domaines dans lesquels l'intérêt particulier de la Hongrie exige une intensification de l'activité scientifique et enfin développer des relations saines entre les sciences et la production industrielle.

Le plan devra également prévoir l'exploitation rationnelle et intensifiée des organismes et des institutions ayant enregistré jusqu'à présent des résultats remarquables. Il assurera l'organisation d'institutions nouvelles au fur et à mesure des nécessités qui se feront sentir. Le plan assurera également l'organisation définitive de la situation matérielle des savants et des chercheurs.

Bien conçu, ce plan national devra, en outre, permettre l'exploitation des possibilités inédites qu'ouvre, devant l'évolution des sciences, la profonde transformation économique et sociale du pays. Les diverses branches de la science pourront coordonner leurs activités d'une manière plus harmonieuse ; de nombreuses institutions scientifiques pourront tirer profit d'une coopération plus étroite que par le passé.

Des relations d'un caractère entièrement nouveau, fertiles en résultats, pourront s'ouvrir entre l'ensemble des sciences et l'industrie socialisée, ainsi que l'agriculture.

Au point de vue social et économique, le plan scientifique assume une importance tout à fait exceptionnelle. Rien que l'élaboration du plan est appelée à créer un profond mouvement collectif de nos savants dont chacun s'efforcera de donner le meilleur de lui-même. Les larges débats auxquels l'élaboration du plan donnera lieu parmi nos savants exerceront une heureuse influence stimulante sur l'ensemble de leur activité, comparable à celle des grands congrès.

La coopération étroite et harmonieuse des diverses institutions scientifiques, la refonte de leurs rapports avec les différents secteurs de l'économie nationale multiplieront les possibilités de travail et de création.

En mettant les chercheurs et les savants hongrois à l'abri du besoin, le plan national des sciences créera pour eux les conditions d'un travail sans entraves. En inscrivant l'activité de tous dans un cadre général ; en fixant les tâches et en ordonnant les programmes de travail, il assurera, en outre, la continuité et la fertilité de l'effort individuel de chacun.

Rôle du Conseil national

Le Conseil national des sciences sera la principale force motrice au service de la réalisation du plan. Il en contrôlera l'exécution et en assurera les conditions indispensables. Outre tout cela, il aura à assumer les tâches suivantes :

Donner son avis sur toutes les questions scientifiques qui pourront lui être soumises par les différents organes de l'Etat ;

Coopérer avec le Conseil national des bénéficiaires de bourses concernant le soutien des chercheurs individuels et l'envoi de boursiers à l'étranger ;

Poser et superviser les candidatures aux fonctions dirigeantes de la vie scientifique ;

Contrôler et éditer des publications scientifiques.

Pour faciliter son travail, le Conseil sera directement subordonné au président du gouvernement. Le personnel employé par le Conseil scientifique relèvera de la présidence du Conseil.

Pour le moment, il n'existe dans aucun pays étranger un organisme comparable à ce Conseil national des sciences. L'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. est bien plus vaste. Quant aux organes tant soit peu analogues, qui régissent les activités scientifiques dans les pays occidentaux, ils exercent leurs fonctions dans des domaines bien plus étroits. Alors que l'Académie soviétique des Sciences peut s'enorgueillir de résultats hors-pair dans tous les domaines de la vie économique et scientifique de l'U.R.S.S., l'exemple des pays occidentaux confirme que même des institutions plus limitées dans leur programme et plus modestes quant à leurs moyens peuvent atteindre de beaux succès. Le Conseil national hongrois des sciences se propose, lui, de contribuer aux efforts de tous ceux qui bâtissent une Hongrie nouvelle, démocratique et pacifique.

A NOS LECTEURS

Par suite du mauvais temps, le service postal aérien ayant été retardé, notre rubrique d'échecs ne nous est pas parvenue dans les délais prescrits.

Nos lecteurs la trouveront la semaine prochaine à sa place habituelle.

Le divertissement oriental

(Suite de la première page.)

est comme un homme qui n'a pas de main droite, serait-il le plus fortuné de la terre.

Mais le quatrième qui conservait encore sa balle sur la tête, voyant la chance de son compagnon, espéra pour lui-même mieux encore ; et il dit à celui qui lui offrait de partager sa mine d'or :

— Que tu sois remercié, ô frère ! Pourquoi ne trouverais-je pas une mine de pierres précieuses, puisque les chances qui nous échurent sont toujours allées en s'accroissant en valeur et en prix ?

Il le quitta donc et sa balle — qui était couleur de rosée étincelante — roula de sa tête. Elle fit cinq bonds et s'arrêta. Rempli de joie, il se mit à creuser et découvrit une mine de fer...

Il eut alors beaucoup de regrets d'avoir dédaigné de partager avec son ami la mine d'or. Connaissant l'affection que celui-ci lui portait, il revint sur ses pas, mais ne trouva trace ni de son ami ni de la mine d'or.

Alors, dans son repentir et sa déconvenue, il se dit à lui-même :

« Personne ne peut obtenir plus que ce que le destin ne lui accorde ! »

Et il se résigna à exploiter sa mine de fer.

Mais toutes ses recherches furent vaines pour la retrouver. La mine de fer, le destin l'avait effacée !

Et il demeura seul avec lui-même, comme une pierre sur la route.

D'UN ORFEVRE, D'UN CHARPENTIER, D'UN TAILLEUR ET D'UN ERMITE QUI TOMBERENT AMOUREUX D'UNE FEMME DE BOIS

ON dit (mais Allah est le plus savant !) qu'il y avait une fois un orfèvre, un charpentier, un tailleur et un ermite qui voyageaient ensemble, car le voyageur solitaire est suivi de Satan, le maudit. Ils durent faire halte dans un désert et l'un d'eux émit un avis qui fut agréé de tous. C'était, puisqu'ils se trouvaient dans la nécessité de passer la nuit dans un lieu inhabité, que chacun veillât à son tour afin de permettre aux trois autres de dormir dans la paix d'Allah. Ils tirèrent au sort, se partagèrent les heures de la nuit et se mirent tout d'abord sous la garde du charpentier.

Afin de prévenir le sommeil, celui-ci prit sa hache et, pour occuper ses mains et son esprit, se mit à tailler dans un tronc d'arbre mort une figure de femme.

Quand vint le tour de l'orfèvre pour la seconde veille et que celui-ci s'aperçut que cette femme de bois manquait de bijoux, il se dit en lui-même : « Le charpentier a sans doute cherché à faire montre de la perfection de son art en sculptant cette image de femme et a de la sorte fourni une preuve de son habileté. Moi aussi, je veux faire voir de quoi je suis capable en mon métier et fabriquerai pour cette poupée une parure pour lui orner les oreilles, le cou, les poignets et chevilles et, ainsi, rehausser son charme. »

Ayant orfévré les bijoux, il en orna la statue.

Quand vint le tour du tailleur de prendre la garde, il fut fort étonné de constater que cette femme, si parfaite de corps dans ses formes proportionnées et parée d'or et d'argent, était nue. Vite, il se mit à couper et à coudre une robe somptueuse comme pour une jeune mariée et l'en revêtit.

Ce fut, enfin, l'ermite qui dut veiller pendant les dernières heures de la nuit sur le repos de ses compagnons de route. Stupéfait à la vue de la figure de bois qui semblait vivante, il ne cessait de la contempler, plongé dans le ravissement. Puis, ayant procédé à ses ablutions, et récité ses prières, il adjura Allah d'accomplir un miracle et d'insuffler à cette femme l'haleine de vie. Il fut aussitôt exaucé : la statue s'anima et elle se mit à parler et à se mouvoir comme une créature humaine.

Quand le jour parut, les quatre hommes se trouvèrent être follement amoureux de la jeune femme et se querellèrent à son sujet, tant il est vrai qu'il n'y a pas d'homme sur lequel on puisse compter dès qu'une femme est en jeu. Et celle-ci était semblable à l'étoile du soir au milieu du ciel.

Le charpentier dit :

— Je suis le maître de cette femme, c'est moi qui l'ai façonnée de mes mains.

L'orfèvre dit :

— Elle m'appartient, je l'ai agrémentée de parures de métal précieux.

Le tailleur dit :

— Pas du tout, frères, elle est mon bien, car elle était nue et je lui ai fait des vêtements.

L'ermite dit :

— Cette figure n'était qu'un morceau de bois inanimé. C'est grâce à ma ferveur — qu'Allah voulut récompenser — qu'elle a acquis une âme et son sang est chaud. C'est à moi qu'elle revient de droit.

Bref, cette dispute se prolongeait vainement, sans amener l'entente entre eux, quand, par hasard, un homme vint à passer par là. Ils le prirent à témoin et le prièrent d'être leur médiateur et de trancher leur différend.

Mais à peine eut-il vu le visage de la femme qu'il s'écria :

— Mais c'est ma femme. Zouhéirah qu'elle s'appelle ! Elle est fille de la tribu des Shammar et son père et moi nous menons paître nos chameaux sur les mêmes territoires à herbes. Vous avez sûrement usé de maléfice pour la séduire afin de l'éloigner de ma tente et de la séparer de moi.

Et il les força à le suivre devant le commandant turc de la forteresse ouest du désert.

Quand cet important officier eut vu les traits de la femme, il bondit, indigné :

— Par le pain et le sel, je le jure, c'est l'épouse de mon frère bien-aimé. Il était parti en caravane et l'avait emmenée avec lui sur les pistes qui conduisent au Yemen. Vous l'avez sûrement fait périr en cours de route et vous vous êtes emparés de sa femme.

En conséquence de cette accusation, ils furent traînés devant le juge du district, pour qu'il instruisît leur procès.

A peine eurent-ils pénétré dans la salle d'audience que le cadi, ayant jeté un regard sur la femme, s'exclama :

— Mais qui êtes-vous, ô hommes ? Il y a longtemps que je recherche cette esclave. C'est ma servante. Elle s'était enfuie en me dérobant beaucoup d'argent et des objets précieux. Où sont maintenant mes biens, réponds, femme ?

En vérité, le médiateur, comme le commandant de la forteresse et le juge, tout comme les quatre autres hommes, s'étaient sentis pris de désir pour cette femme, terrassés par sa beauté. Et l'amour s'était lové au chaud de leur poitrine comme un serpent, et ils avaient menti, chacun à son tour.

Cette véhémente et singulière altercation ayant attiré un grand nombre de gens de l'oasis, un vieillard, qui se trouvait parmi eux, s'avança et parla ainsi :

— Nul ne saura apaiser cette dispute, ni mettre fin à ce débat. Mais, dans un certain endroit, non loin d'ici, il existe un arbre renommé par sa taille, son ancienneté et surtout par le don qui y est attaché. On l'appelle : l'« Ami sincère de la Justice ». Lorsque s'élève une querelle dont les hommes ne parviennent pas à être les arbitres, elle est portée devant lui, sous son ombrage illustre et vénérable : il en sort une voix qui déclare de quel côté se tiennent le droit et la vérité et de qui la requête est juste et la parole mensongère.

Ils s'y rendirent tous, en emmenant la femme avec eux. Ils exposèrent ensuite à l'arbre, les uns après les autres, l'objet de leur discorde et formulèrent leurs griefs.

Puis, ils attendirent.

Alors, tout à coup, l'énorme tronc se partagea en deux, la femme se précipita dans la fissure et l'arbre referma sur elle son écorce. Au même moment, une voix se fit entendre qui disait :

« Toute chose retourne au principe d'où elle est sortie. »

Et les sept amoureux, jetés dans la confusion, s'en retournèrent, les yeux baissés.

Elian J. FINBERT.

(Suite au prochain numéro)

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

LA HONGRIE EN RECONSTRUCTION

C'EST au cours de ma fuite de Paris — où la guerre me surprit — que j'ai vu la première maison sinistrée de la fenêtre de mon train filant vers le Sud. C'était un édifice à trois étages dont la façade rasée s'ouvrait toute béante comme un cadavre coupé en deux. Des chambres, avec quelquefois une table au milieu, et des chaises autour d'elle, un tableau au mur, et tout cela comme suspendu en l'air. C'était un spectacle navrant.

Plus tard, quand les attaques aériennes devinrent fréquentes, je ne subissais plus l'effet ahurissant, absurde d'un tel spectacle. J'en venais presque à admirer les qualités professionnelles des bombardiers, capables d'anéantir avec la précision d'un ingénieur les nœuds de communications ou les usines, sans cependant nuire aux maisons, aux jardins et aux terrains de sport qui les entouraient. A la fin, le front se déplaça si vite que les deux adversaires n'étaient heureusement plus en mesure de causer au pays des mutilations irréparables. Et ce qui importait le plus, Paris, l'incomparable capitale de l'Europe, ne subit pas de dégâts. Il ne lui fut pas réservé un sort semblable à celui de Varsovie ou de Budapest.

Comment décrire l'angoisse qui me saisit quand j'entendis à la radio les Allemands et leurs complices, les Croix-Fléchées, annoncer leur intention de défendre Budapest jusqu'à leur dernière goutte de sang et, après la libération de l'Ouest, la nouvelle des attaques aériennes, des bombardements massifs, les bulletins de victoire des Allemands reprenant des pâtés de maisons ? Que restera-t-il de cette ville — me demandais-je — après le siège ?

Je ne pus le savoir que deux ans plus tard, lors de mon retour

∴

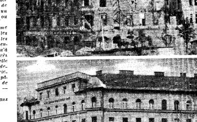
Ma première impression, je dois l'avouer, ne fut pas aussi affreuse que celle à laquelle je m'attendais. La ville vivait encore. Des murs calcinés se dressaient tout au long de la route que suivit mon auto, mais je n'éprouvais cependant pas le sentiment d'être débarqué dans une ville irréparablement détruite, car la plupart des immeubles restaient encore debout. Et la ville respirait d'un souffle plus puissant que jamais.

Quelques jours plus tard, je me rendis compte que l'aspect qu'offrait la capitale au nouveau venu était faux. Derrière les murs apparemment intacts régnait le néant. L'intérieur avait été rongé par le feu. Un examen plus approfondi me révéla qu'il n'y avait pour ainsi dire plus de maisons complètement indemnes. Toutes étaient grêlées, et couvertes de blessures. Toutes ces petites pustules témoignaient des combats féroces qui avaient eu lieu autour de chaque maison, tandis que dans les caves la population civile se blottissait dans l'attente de la libération finale. Celui qui n'a pas vécu sur place ces mois terribles ne s'émerveille qu'après un

par **André NEMETH**

séjour plus long de la ténacité avec laquelle les habitants sont parvenus à y maintenir sans eau, ni gaz, ni électricité, quelques apparences de vie. Quelle éclatante manifestation de la volonté de vivre que cet étrange phénomène d'après la libération que les humoristes à Pest appelaient le bazar, cet étalage d'objets de tout genre dans la rue où les qualités latentes du peuple s'extériorisèrent brusquement. Après de longues années d'angoisse, de méfiance et d'effacement, les hommes recommencèrent à se fréquenter, le travail de reconstruction commença dans un élan d'optimisme soutenu par une inextinguible soif de communion.

Quelques jours après la libération, les couvreurs donnèrent leurs premiers coups de marteau et depuis cette époque ce tintement saccadé est devenu l'expression sensible et le symbole de la volonté de vivre du pays. Les couvreurs sur les toits des maisons, les machines dans les usines, les dactylos dans les bureaux, les plumes sur le papier, tout ce martellement, ce battement, ce crépitement, ce grincement s'harmonise en une vaste symphonie qui est le chant de triomphe d'un pays dans sa reconstruction. Les résultats du travail constructif sont connus : chaque jour de nouvelles usines sont mises en marche, des ponts reconstruits, des maisons réparées. Il est bien évident que tout cela n'aurait pas pu être accompli avec cette impétuosité, cet élan irrésistible qui l'a caractérisé, si ces centaines de milliers d'hommes qui participèrent à la reconstruction de leur pays, par leur travail intellectuel ou physique, n'avaient pas été pénétrés de la conscience qu'ils travaillaient pour eux-mêmes. Nous avons droit aussi d'être fiers des résultats déjà obtenus et de ceux que prévoit le plan triennal. Mais le fait que chaque usine et singulièrement chaque ouvrier considère comme de son devoir de réaliser entièrement et avant la date prévue les chiffres du plan triennal, tout cela témoigne de leur compréhension et de leur volonté spontanée d'accomplir leur tâche même au prix de sacrifices personnels, et, c'est ce qui est l'essentiel, puisqu'il faut y voir le moteur et le gage de tout ce qui se passe à présent en Hongrie. C'est qu'ils ont conscience d'appartenir à une nouvelle société progressiste de forme démocratique et populaire.



Place Szel-Kalman, le point le plus animé de Budapest, toutes les maisons avaient été incendiées. Aujourd'hui, elles sont progressivement reconstruites.

La rue Nepszinhas, affreusement mutilée pendant le siège, comme elle se présentait au moment de la libération. Elle est entièrement reconstruite aujourd'hui.

LES NOUVEAUX DIPLOMATES ~~HONGROIS~~ IGNORENT LA "COTE D'AMOUR"

— Comment pouvez-vous définir ce qui différencie la politique étrangère de la diplomatie ?...

Posée à brûle-pourpoint, cette question semble désarçonner quelque peu la blonde jeune femme qui venait de fournir de remarquables explications sur l'influence des relations culturelles dans les rapports internationaux. Enfoncée dans un confortable fauteuil, les pieds enfouis dans la moelleuse laine d'un tapis crème, son maintien, qui voici quelques instants encore respirait la quiétude des forts en thème devant l'examinateur, change visiblement : elle se tend, elle tend son esprit vers la formule qui doit finir par jaillir de ses réflexions.

Cette scène ne se déroule pas dans un amphithéâtre universitaire quelconque, ou dans une classe, siège provisoire d'une épreuve de sciences politiques. Un simple bureau, vaste, clair, du ministère des Affaires étrangères, à Budapest, sert périodiquement à ces examens des candidats diplomates de la Hongrie nouvelle. Cela pourrait tout aussi bien se passer dans une des salles de l'académie Vasvari, par exemple, cette institution récente qui forme les cadres de la nouvelle administration supérieure. Eh bien ! non, justement, on a jugé qu'en l'occurrence un candidat devait avoir le sentiment d'une détente totale, et qu'être assis dans un bon fauteuil, face à un monsieur qui mène son affaire comme une conversation plutôt que comme un interrogatoire, ne pouvait avoir que de bons effets.

Le candidat suivant, même s'il le désirait, ne pourrait guère cacher ses origines paysannes. Grand, très vigoureusement charpenté, le teint coloré, les mains fortes, tout son aspect physique contraste avec celui qu'on accorde généralement aux intellectuels. Ses connaissances historiques, politiques, artistiques, littéraires s'avèrent dès les premières questions comme fort étendues, et sa conversation reflète une tournure de pensée originale. L'examen prend bientôt le ton de la plus franche discussion ; à propos de Martinovics, par exemple, l'élève et l'examinateur (mais est-ce vraiment un examinateur ?) divergent totalement d'avis. Le jeune candidat diplomate met catégoriquement en doute la sincérité jacobine de cet abbé de cour, tandis que son interlocuteur estime que le fait d'introduire en Hongrie les écrits des encyclopédistes alors que la Monarchie des Habsbourgs était en conflit avec la République française, peut être difficilement qualifié d'opération de basse police.

Fin de la « côte d'amour »

Naturellement, ces sortes de conversations savantes ne dispensent pas de la nécessité de conquérir des diplômes. Cette méthode marque simplement un tournant dans le mode de recrutement des futurs diplomates magyars, lequel reste toujours une chose fort délicate. L'ancienne Hongrie procédait par cooptation, manière qu'en leur temps Balzac et Stendhal décrivirent, et qui semble encore en vigueur dans certains pays. Prétendre entrer dans la carrière sans passer par ces aristocratiques salons où une société huppée ne se laissait approcher et courtiser qu'après avoir consulté le Gotha et évalué la position familiale et sociale du nouveau venu, équivalait alors à une impertinence, d'ailleurs gratuite. Seuls le jeu de ces relations et la cote d'amour, cette subtile notation occulte qui, de salon en salon, accompagnait tout candidat jusqu'au bureau du ministre des Affaires étrangères, pouvaient décider effectivement d'une chance d'obtenir le moindre poste diplomatique.

Une princesse démocrate

Or, donc à Budapest, ces salons-là ne sont plus, et la diplomatie n'est plus la chasse gardée des aristocrates, ou des barons de la finance. Est-ce à dire que de ce fait, il suffise maintenant d'être affublé d'un nom à particule pour être impitoyablement rayé de la carrière ? Point du tout. La princesse Marguerite Odescalchi, à Washington, et le comte Michel Karolyi, à la légation de Paris, n'attestent-ils pas, par leur simple présence, qu'il ne règne dans ce domaine aucun esprit d'ostracisme systématique ? Représentants authentiques de ce petit groupe des nobles magyars qui surent prendre conscience de l'injustice d'une société dont ils étaient issus et se tournèrent contre elle, ils vécurent une lutte qui ne pouvait que les mener au ralliement à la nouvelle démocratie. Leur histoire constituerait au demeurant un récit passionnant.

L'histoire du comte Karolyi est connue de tout le peuple hongrois et marque le souvenir de la première République, celle de 1918-1919. Celle de la princesse Marguerite Odescalchi est plus récente. Fille d'une vieille famille de seigneurs de Szabolcs (dans le Nord-Est du pays), ses propriétés s'étendaient sur près de 8.000 hectares. Son mariage avec le comte Apponyi en fit un des plus riches personnages de Hongrie. Mais elle ne tarda pas à détester la vie brillante et factice, oisive et si profondément creuse des gens de sa société. Elle voyagea beaucoup, rencontra à l'étranger nombre de ses compatriotes émigrés politiques, et parmi ceux-ci le comte Karolyi, qui ne regrettait rien des conséquences, matériellement ruineuses pour lui, du juste combat qu'il avait mené. De retour en Hongrie, elle se retira dans ses terres, rompit avec son aristocratique et réactionnaire entourage. En se rapprochant des paysans dont elle comprenait chaque jour mieux la misérable existence, elle ne tarda pas à connaître et fréquenter ces mouvements intellectuels progressistes, plus ou moins clandestins, qui s'agitaient confusément dans le pays. Elle divorça d'avec le comte Apponyi, et cette rupture ne fut pas seulement d'ordre familial : elle se séparait d'une caste et d'un esprit qu'elle abhorrait. Durant la récente guerre, elle devint une résistante courageuse que la prison ne fit pas faiblir. Au lendemain de la libération de son pays, elle procéda elle-même à la distribution de ses terres, elle refusa la part d'une centaine d'hectares que légalement lui laissait la réforme en considération de ses mérites de résistante, et aida les paysans de son village à prendre leurs nouvelles terres en main. Elle dit :

— Cette séparation volontaire et depuis longtemps décidée d'avec « mes biens » fut pour moi une véritable libération. Je suis une femme, une mère comme les autres. J'ai envie comme les autres d'aimer le fruit de mon propre travail.

En 1945, la situation de la Hongrie ruinée par la guerre était dramatique. L'ex-princesse s'en fut travailler à la reconstruction d'une usine de Budapest, aux chantiers navals de Ganz. Désormais sans aucune fortune, elle gagna sa vie et fut une ouvrière comme les autres ; ses camarades ne purent jamais dire d'elle : « Une dame déguisée... ». Quand on lui demanda pourquoi elle avait choisi un travail si dur, elle répondit le plus simplement et le plus naturellement du monde : « J'ai accepté le premier emploi trouvé... ». Elle milita activement au sein du syndicat de l'entreprise. Au bout d'un an, les ouvrières en firent leur déléguée syndicale, puis elle adhéra au parti communiste. Ce n'est que le premier septembre 1947 qu'elle fut élue député. Elle a quitté avec regret ce mandat quand le gouvernement la nomma conseillère de légation à Washington.

Georges DORAY.

LA GRANDE RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT EN ROUMANIE

C'EST devenu un lieu commun que d'affirmer que la Roumanie était la terre d'élection de l'analphabétisme. Les régimes réactionnaires du passé eux-mêmes étaient obligés de temps en temps de reconnaître ce fait.

Mais ce qu'ils cachaient rigoureusement — et pour cause — c'étaient les raisons de cet état de choses.

Il est bien entendu que ces régimes n'avaient pas besoin de gens instruits, bien au contraire. Vivant de l'exploitation des masses paysannes et ouvrières — une exploitation menée pour leur propre compte et pour le compte de leurs commanditaires étrangers — **les gouvernants, émanation des gros** propriétaires terriens et des gros industriels, n'avaient aucun intérêt à relever le niveau de l'instruction des masses. Ils laissaient croupir celles-ci dans l'obscurité, dans le mysticisme, les superstitions, qui allaient de pair avec un niveau de vie matérielle extrêmement bas.

Certes, de nos écoles supérieures sortaient de brillantes promotions d'avocats, d'ingénieurs, de lettrés, mais l'instruction tendait à en faire des « élites » détachées des masses. Des vétérinaires exerçaient leur science sur les chiens de luxe de la capitale, alors que les épizooties ravageaient périodiquement notre cheptel. Nous avions 5.000 médecins pour la seule ville de Bucarest, alors que les autres villes du pays et les campagnes — en tout plus de 7.000 communes — se partageaient les autres 3.000 médecins. Nous avions également 12.000 ingénieurs diplômés, mais qui ignoraient complètement la pratique de leur profession.

Etatisation et laïcisation de l'enseignenent

Deux grands principes ont présidé à la réforme de l'enseignement : l'étatisation et la laïcisation.

L'étatisation de l'enseignement, cette mesure qui a fait couler beaucoup d'encre, en France surtout, n'a été en réalité qu'un salutaire — quoique bien tardif — coup porté aux immixtions de toute sorte dans la vie de notre pays.

Le fait d'avoir interdit aux congrégations religieuses, dont une bonne partie d'obédience catholique gallicane ou vaticane, de continuer à propager dans leurs écoles un enseignement antiscientifique, mystique, religieux, a suscité une certaine émotion en France, dans certains milieux, qui ont insinué que le gouvernement roumain voulait bannir la culture française de nos écoles.

Quelle réponse plus cinglante à ces allégations que les vitrines de nos librairies où s'étalent aux côtés, et même souvent plus nombreux que les livres roumains ou russes, les livres français ? Et dans nos écoles moyennes et dans nos universités, le français — bien que langue facultative — est de loin la langue la plus choisie par les élèves

L'attachement de notre peuple à la culture progressiste et à la langue

par **TITUS**

française s'est manifesté, encore une fois, d'une manière éclatante, lors de la conférence du Danube tenue dernièrement à Belgrade, où Mme Ana Pauker, notre ministre des Affaires étrangères, a dû livrer une véritable bataille pour obtenir pour le français le droit d'être une des langues officielles, bien que notre délégation parlât fort bien le russe ou l'anglais.

La *laïcisation*, qui va de pair avec l'étatisation, est le deuxième principe qui lève la lourde hypothèque qui grevait notre enseignement.

Parlant de la laïcisation, M. Vasiliki, ministre de l'Enseignement, écrivait dans un article publié dans « Scanteia » :

« Pour asseoir notre enseignement sur des bases réellement scientifiques, il fallait séparer l'école de l'Eglise. La conception du monde et de la nature propagée par l'Eglise est une conception métaphysique idéaliste, tandis que notre conception à nous est la conception scientifique du matérialisme dialectique et historique. Les deux conceptions sont diamétralement opposées. Continuer à les propager parallèlement, cela signifierait entretenir dans les cerveaux vierges des enfants des confusions graves, les empêcher d'assimiler les dernières données de la science moderne et de pousser plus loin ces connaissances.

» Cela ne veut pas dire que l'Eglise ne soit pas libre de mener sa propagande religieuse. Notre constitution assure à tous les citoyens la liberté complète de faire de la propagande religieuse et le droit en même temps d'avoir des écoles pour préparer les serviteurs du culte. Mais il ne faut pas confondre la propagande religieuse qui doit se faire dans les églises et les lieux désignés à cette fin et l'instruction publique qui doit se faire dans les écoles, entretenues, dirigées et contrôlées par l'Etat. »

L'enseignement préscolaire

La réforme porte sur les quatre branches de l'enseignement, elle vise les enfants à partir de l'âge de l'école maternelle et jusqu'à l'âge universitaire.

L'enseignement préscolaire sera à la charge des jardins d'enfants, doublés ou non de crèches d'enfants, selon le cas.

Dans ce domaine, un grand effort est à accomplir car, ainsi qu'il résulte des chiffres fournis par le ministre de l'Enseignement public, sur près de **2.000.000 d'enfants en bas âge (entre deux et sept ans) — chiffres de 1944** — à peine 90.000 fréquentaient les écoles maternelles, jardins d'enfants, crèches, etc. Dans les campagnes surtout, un gros effort devra être déployé dans cette direction, sans pour cela négliger les villes où beaucoup d'enfants restent encore abandonnés à la maison, plus ou moins bien soignés, aussi bien au point de vue physique que de leur instruction préscolaire.

L'enseignement élémentaire

Cet enseignement, qui va de sept à quatorze ans, comporte donc sept années d'études.

Il est entièrement gratuit et obligatoire ; c'est à lui qu'est dévolu le grand rôle de liquider l'analphabétisme.

Organisé sur sept ans, au lieu de quatre, il arrivera plus efficacement à ses buts, car une des causes de l'analphabétisme chez nous était justement ~~celle-ci. L'enfant était abandonné trop tôt, aussi il arrivait souvent d'avoir~~ dans les conseils de révision des jeunes gens qui déclaraient avoir leur certificat d'études, mais qui savaient à peine lire et écrire leur nom.

(Suite au prochain numéro)

Le veto sert l'intérêt ...

(Suite de la première page.)

des bombes atomiques, l'aide à la Chine de Tchang-Kaï-Chek, l'aide à la Grèce de Tsaldaris, le plan Marshall enfin ne laissent plus aucun doute sur ce point qu'il s'agit de la mise en place d'un immense système contre-révolutionnaire - anticommuniste à l'échelon national, antisoviétique à l'échelon internatoinal. Les développements militaires du plan Marshall dont l'aboutissement — provisoire — sera dans quelques jours la conclusion du pacte de l'Atlantique, montrent à l'évidence que c'est bien de cela qu'il s'agit.

Ce système, c'est l'Amérique qui le finance. Elle a investi dans son entreprise des millions et des millions de dollars... et l'on imagine bien que les bénéficiaires de ces gigantesques largesses ont perdu, du même coup, leur indépendance et leur liberté d'action. Et c'est ainsi que nous avons vu se constituer à l'O.N.U. une majorité « américaine » fidèle, permanente, soumise à d'autres impératifs qu'à ceux qui avaient inspiré la Charte. Elle n'a pour rôle, cette majorité, que de faire avaliser par les Nations Unies, les démarches successives du département d'Etat ou, à défaut d'y réussir, de rejeter par ses votes la responsabilité de toutes les tensions et de tous les échecs sur la seule U.R.S.S.

On oublie assez volontiers, dans les milieux « occidentaux » que l'idée du veto, c'est le président Roosevelt qui, le premier, l'avait formulée et le délégation américaine à la conférence de Crimée, en février 1945, avait présenté une argumentation détaillée en faveur du droit de veto légitimé par l'exigence « *de l'unanimité absolue des membres permanents du Conseil dans toutes les décisions d'importance essentielle relatives au maintien de la paix, y compris toutes les mesures économiques et de coercition militaire.* »

Et M. Stettinus, ancien secrétaire d'Etat des U.S.A., fut fut un des rédacteurs et un des signataires de la Charte de l'O.N.U. écrivait en août 1946 : « *Certains parlent actuellement sist pour user de son droit de veto au Conseil de Sécurité. Mais il ne faut pas oublier que, l'inclusion du droit de veto des grandes puissances dans la Charte de l'O.N.U. a été nécessaire pour obtenir la ratification de cette Charte par le peuple et le Sénat des Etats-Unis autant que par Moscou...* »

M. Marshall a la mémoire courte et il impose son amnésie à ceux qui servent sa politique. Ces textes font cependant apparaître clairement que l'exercice du droit de veto est parfaitement légitime et qu'il sert l'intérêt de la communauté internationale chaque fois qu'il permet de briser une offensive contre les principes qui la régissent.

Les auteurs de cette résolution dont nous parlons plus haut et qui vient d'être adoptée par la commission politique de l'Assemblée ont compris qu'ils ne pouvaient pas proposer la suppression pure et simple de ce droit. Ils ont tourné la difficulté en dressant toute une liste de questions qui, à leur avis, devraient être considérées comme de pure procédure, et par conséquent, échapper au risque de veto.

Saisir l'Assemblée générale de toutes questions se rattachant au maintien de la paix et la sécurité internationales. C'est de la procédure...

Donner son assentiment à ce que le secrétaire général porte à la connaissance de l'Assemblée générale ou des membres de l'Organisation les affaires relatives au maintien de la paix et de la sécurité internationales dont s'occupe le Conseil. C'est de la procédure...

Demander au secrétaire général de convoquer une session extraordinaire de l'Assemblée. C'est de la procédure...

Ces trois exemples, choisis parmi quarante autres, suffisent à démasquer la manœuvre. Cette consécration d'une certaine politique que le veto empêche d'obtenir du Conseil, on irait la demander à l'Assemblée où l'on dispose, aussi, d'une majorité zélée. Car, ce qui importe ce n'est pas tant la décision et ses possibilités d'exécution que l'aliment apporté par les votes aux activités de la guerre froide. On veut créer, dans cette partie du monde que l'on contrôle, un état d'esprit dont on espère qu'un jour il dictera aux opinions publiques ce consentement à l'égard d'une nouvelle guerre qu'elles refusent encore. On veut que tout se passe dans le cadre de l'O.N.U. : les accords préliminaires, les traités, les alliances... on fausse le sens de l'Organisation, son fonctionnement, sa mission pour être sûr de l'avoir avec soi...

A cette résolution, l'U.R.S.S. en opposait une autre qui, bien entendu, a été rejetée. Elle avait sans doute le tort de se référer aux grands principes sur lesquels, naguère, tout le monde était d'accord. Elle disait en effet en son troisième paragraphe : « *Considérant que le principe de l'unanimité des membres permanents du Conseil de Sécurité, lorsqu'il s'agit pour celui-ci de prendre des décisions, est la condition essentielle pour assurer l'efficacité de l'activité de l'Organisation des Nations Unies en vue de développer la coopération entre les peuples et en vue de maintenir la paix et la sécurité internationales, l'Assemblée générale exprime la conviction de l'entêtement de la Russie qui inqu'à l'avenir, le Conseil de Sécurité tiendra dûment compte de l'expérience que ses travaux lui ont permis d'acquérir jusqu'ici, en recourant, le cas échéant, à la méthode des consultations et en s'efforçant de rendre plus faciles les décisions unanimes.* »

Entre cette liste de questions prétendûment de procédure, et ce texte, la majorité de la Commission politique a choisi et son choix montre bien que, dans sa docilité, elle a perdu tout sens de l'objectivité. Il est juste de dire que la résolution qu'elle a adoptée recommandait, elle aussi, un effort préalable au vote en vue de réaliser l'unanimité. Mais, étant donnés les problèmes qu'elle entend soustraire au veto, cette recommandation n'est plus qu'une clause de style.

La mise en vigueur de cette résolution porterait à l'O.N.U. un coup fatal et elle représenterait, en même temps, une atteinte de plus à nos espoirs de paix déjà si profondément entamés. La soupape de sûreté disparaissant, la route serait largement ouverte aux coureurs d'aventure. Et ils feraient figure de bons apôtres auprès de ceux qui, se contentant d'un examen superficiel de la question, se refuseraient aux conclusions d'une analyse à laquelle on n'a jusqu'à présent opposé que des arguments de mauvaise foi et des contre-vérités.

J. GUIGNEBERT.

SCHŒLCHER ET L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

(Suite de la première page.)

Cependant, il n'est pas le seul à mener la campagne. Les ouvriers de Paris, en 1844, réclament à leur tour l'abolition de l'esclavage. « L'ouvrier s'appartient. Nul n'a le droit de le fouetter, de le vendre, de le séparer violemment de sa femme, de ses enfants, de ses amis », disent ces pauvres gens qui gagnent 2 francs par jour, vivent dans des taudis et dont les enfants travaillent dans les manufactures dès l'âge de six ans. Mais ils ont conscience de garder au moins leur dignité d'homme.

Le gouvernement de Louis-Philippe s'émeut en apparence, fait de belles promesses, atermoie. Les lois de 1845 ne sont, d'après le mot de l'écrivain noir Aimé Césaire, que « des lois de dérision ».

Schœlcher continue dans son action avec un entêtement admirable. Il démontre maintenant que l'esclavage est une mauvaise affaire et qu'il coûte plus cher qu'il ne rapporte. Il crée dans les départements des comités de lutte et, le 30 août 1847, rédige une pétition qui résume ses convictions : « Chacun de nous a une part de responsabilité dans les crimes qu'engendre la servitude. »

C'est la révolution de 1848 qui devait enfin permettre à Schœlcher d'accomplir sa mission (car il y a du missionnaire et du prophète chez les hommes de 1848). Par décret du 4 mars et du 27 avril, l'abolition de l'esclavage était proclamée au nom du dogme républicain : liberté, égalité, fraternité. Restait à régler la question de l'indemnité aux planteurs pour la perte de ces hommes qu'ils avaient si longtemps considérés comme des « meubles ».

Sans doute, tout n'était pas résolu. Les préjugés de couleur résident. Nous les voyons encore aujourd'hui Et les anciens esclaves allaient grossir le prolétariat.

Mais l'histoire de la libération de l'homme se poursuit, étape par étape.

(1) *Esclavage et colonisation*, par Victor Schoelcher. Introduction par Aimé Césaire; textes choisis et annotés par Emile Tersen. (Presses universitaires de France.)

JOSEPH STAROBIN

(Suite de la première page.)

fisamment souffert de l'homme fort. Mais nous avons besoin de... *eine nationale Richtung*, mais pas du nazisme. »

Cependant, les femmes tirent leurs petites charrettes chargées de fagots à travers les rues brumeuses, et on peut voir des vieillards creuser sans fin dans les bois de Grunewald pour trouver des racines. Deux monnaies sont en circulation, ce qui ajoute à la confusion. Et tout cela se passe dans un décor de ruine, semblables à celles de Varsovie : mais, à l'opposé de ce qui existe à Varsovie, on ne sent aucune vigueur dans ce peuple, aucune fierté, aucun désir profond de rebâtir.

Pourtant il y a une sorte d'excitation, d'animation, parmi l'apathie et la confusion générales. Il y a de l'espoir, un militantisme certain et la volonté de reconstruire parmi la minorité de cette population, cette minorité qui comprend, elle, ce qui est arrivé à l'Allemagne, et qui en a souffert dans sa chair, et qui essaie aujourd'hui de repartir sur de nouvelles fondations. J'ai vu cela par la démonstration de ces 300.000 ouvriers, dans la semaine du 30 novembre, lorsqu'ils approuvèrent la formation d'une municipalité démocratique, avec Friedrich Ebert à sa tête. C'était des hommes, des femmes dont la fatigue tirait les traits, c'est vrai — mais c'était aussi un rassemblement bien différent de ceux que j'avais vus sur des photos ou dans des films, en 1932. C'est le signe qu'il y a un noyau de femmes et d'hommes courageux qui, avec l'aide patiente et sage de l'occupant soviétique, et sous la direction du parti socialiste unitaire, sont en train d'aller de l'avant. La solution du problème de l'Allemagne, aujourd'hui, ne doit pas être cherchée dans des élections où une partie du peuple allemand vote selon ses vieux préjugés. C'est un problème de direction, de dur labeur, la recherche de nouvelles bases à la vie allemande. C'est justement ce qui se laisse voir dans la zone orientale, malgré les difficultés et les embûches. Et c'est de ce côté-là que se trouve l'espoir.

Les grandes Réformes en Tchécoslovaquie

LA REFORME CONSTITUTIONNELLE

CE n'est pas sur le plan strictement juridique, posant et expliquant la liaison et les rapports entre les divers organes du pouvoir d'Etat, du peuple, origine de toute souveraineté et but suprême de l'exercice de cette souveraineté, que nous avons l'intention d'étudier la réforme constitutionnelle à laquelle, par la Constitution du 9 mai 1948, la République tchécoslovaque a abouti. Mais bien sur un plan historique et surtout sociologique.

Quels étaient les problèmes que les constituants tchèques et slovaques avaient à résoudre ? Deux, un problème social et un problème national. Les Français se souviennent de la Première République Tchécoslovaque qui, si elle représentait un progrès considérable par rapport à la situation des Tchèques et des Slovaques durant le temps de la domination de l'Autriche et de la Hongrie, n'avait pu, cependant, aller jusqu'au bout de la réalisation des principes posés par Masaryk ou par le tout premier Conseil national slovaque de la première après-guerre. Notre inquiétude était grande de ne pas voir résolues, dans un pays qui cependant s'efforçait à la démocratie, la grande question des rapports sociaux au sein de l'Etat et la très grave question des rapports entre les pays de l'ancien royaume de Bohême et les pays de Slovaquie... Munich devait découler, par la grâce

par **Émile SICARD**

des gouvernements occidentaux, de la non-solution de ces problèmes social et national, de même que la création de l'« Etat » slovaque. Le proverbe n'est pas seulement français « Chat échaudé craint l'eau froide », mais aussi tchèque et slovaque. Et malgré l'opposition sournoise opposant cet argument des destructeurs qu'est la force d'inertie — une force d'inertie qui se manifesta depuis le premier programme du gouvernement tchécoslovaque fait à Kosice (1945) aux Journées de février (1948), les constituants tchèques et slovaques de l'Assemblée élue le 26 mai 1946 s'attachèrent rapidement — entre février et mai de cette année — à résoudre ces deux angoissantes questions.

Le problème social ? Il consistait à faire participer toutes les couches populaires, tous les citoyens sans exception, à l'exercice du pouvoir, à donner à chacun des éléments du peuple le droit de souveraineté sans lequel il n'est pas de justice sociale, et non seulement le droit inscrit dans un texte, mais la possibilité d'exercer ce droit, sur des bases et dans des conditions identiques pour tous. Et là aussi, il fallait faire marcher rapidement l'histoire... Car tout n'avait pas été fait, de 1918 à 1938, pour faire cesser le régime d'inégalité légué par Vienne et Budapest. Les pays de Bohême étaient fiers de leur industrialisation, de leur puissance économique ; les régions de Slovaquie étaient fières, à leur manière, de leur puissance agricole et de leurs terres à blé. A qui continuait, cependant, d'appartenir ce vaste conglomérat industriel, à qui continuaient d'appartenir ces immenses propriétés foncières dont nous avons déjà vu l'étendue ? A qui, sinon à de puissants trusts nationaux et internationaux, dans le premier cas ? A qui, sinon à de grands propriétaires, plus ou moins nationaux, nous l'avons vu aussi, dans le second ? Les principes de nationalisation intégrale des entreprises comptant plus de 50 ouvriers (art. 158), de partage des grandes superficies foncières dépassant 50 hectares (art. 159) furent inscrits dans la Constitution, et appliqués réellement par les lois de nationalisation et les lois sur la réforme agraire. Et lorsque nous disons « appliqués réellement », nous voulons insister sur cette réalisation, car elle est à la base de l'égalité proclamée dès l'article fondamental III de la Constitution.

Le problème social, il consistait à donner à quiconque la possibilité de jouir de cette égalité et de participer à la direction effective — nous redisons effective — de la communauté sociale. Et le chapitre VI de la Constitution consacré aux comités nationaux assure cette possibilité. La réalisation de droits dans un pays aussi multiple dans ses régions que la Tchécoslovaquie, suppose une décentralisation : nous ne sommes plus au temps de Vienne et de Budapest : l'art. 130 impose cette décentralisation. La réalisation des droits, dans un pays aussi multiple dans ses couches que la Tchécoslovaquie, suppose que dans chaque centre, que ce centre soit une agglomération de quelques maisons, un département ou une région, dans chaque centre, si petit soit-il, sera donnée à chacun la possibilité de dire son mot dans la direction de la communauté : l'art. 123 créant les comités nationaux, locaux, départementaux, régionaux, apporte à tous les citoyens, à partir de dix-huit ans, la possibilité de direction par l'intermédiaire des assemblées souveraines. Et la pyramide n'est pas tronquée qui va des hameaux et de leurs petits groupes paysans, aux bourgs déjà plus mélangés socialement, aux villes et à leurs immenses populations, aux départements où se fait le mélange social et économique des divers intérêts particuliers dans un ensemble d'intérêts déjà nationaux, aux régions et à la République populaire. De même qu'Antée reprenait force toutes les fois qu'il retouchait la terre, de même le pouvoir d'Etat ne perd jamais de sa force, parce qu'il ne s'éloigne jamais du peuple. La constitution ne lui en fournit même pas la possibilité. Et comme la République est « une et indivisible », art. II fondamental, les intérêts économiques, base des intérêts sociaux, sont unifiés dans le plan économique unique (art. 16-164) posant les conditions du bien de l'Etat et la participation des citoyens à la direction et à la jouissance de ces biens d'Etat.

Mais le second des grands problèmes qui se posaient aux constituants était d'ordre national. Toute l'histoire faisait une obligation de considérer que la République était formée de deux nations, « les Tchèques et les Slovaques, deux nations sœurs », (préambule à la Constitution), créant « le peuple tchécoslovaque » (préambule), « nations slaves jouissant de droits égaux » art. II). Il ne fallait pas oublier un certain nombre de faits qui, agréables ou non aux Tchèques ou aux Slovaques, ne s'en étaient pas moins inscrits dans l'histoire, cette grande maîtresse des constituants. Et ces faits, c'est d'abord que « les Tchèques et les Slovaques... ont vécu il y a mille ans en commun dans un seul et même Etat » (préambule); ces faits, c'est que les impérialismes étrangers les avaient longtemps, trop longtemps, séparés ; ces faits, c'est qu'un schisme linguistique, bien plus que littéraire d'ailleurs, s'était produit ; ces faits, c'est que les dominateurs étrangers — suprême habileté — n'avaient pas agi d'une manière identique vis-à-vis des Tchèques et vis-à-vis des Slovaques; ces faits, ce sont les erreurs de 1918 à 1938 en Slovaquie, c'est Munich, c'est l'Etat slovaque. C'est l'insurrection slovaque d'août 1944 à Banska Bystrica, la renaissance du Conseil national slovaque. Et la Constitution, non seulement dans son préambule, non seulement dans ses articles fondamentaux, mais dans son chapitre V entier, de l'article 93 à l'article 122, reconnaît et organise le pouvoir, spécialement en Slovaquie. Faisant suite aux comités régionaux de Slovaquie, s'intégrant dans la pyramide entre ces comités et l'Assemblée nationale de la République, le traditionnel Conseil national slovaque est institué, formé de membres élus, ayant les prérogatives de députés. Intermédiaire entre le pouvoir législatif et exécutif de la République et le pouvoir législatif slovaque, le corps des commissaires slovaques, dont les ressorts correspondant dans leur ensemble aux départements ministériels de la République, dispose, « en principe, de tout le pouvoir gouvernemental et exécutif en Slovaquie » (art. 95), tandis que « le Conseil national slovaque exerce le pouvoir législatif en ce qui concerne les affaires de caractère national, ou régional, dans la mesure où elles exigent un règlement spécial pour le plein développement des forces matérielles et spirituelles de la nation slovaque » (94).

Telle est, dans ses grandes lignes, la Constitution nouvelle de la République. Sur le plan social, elle répond à la nécessité de réagir contre des siècles d'inégalité, en remettant le pouvoir au peuple, à tout le monde, à tout le peuple, maître de ses destinées et nous avons déjà vu, par la réforme scolaire, par la réforme agraire, par l'industrialisation de la Slovaquie que ces destinées sont grandes. Sur le plan national, qui dans le cadre tchécoslovaque a une si grande importance, la Constitution du 9 mai apporte un élément considérable de sécurité à la République. Les historiens y verront la continuité du développement des deux nations sœurs, la conséquence du développement historique commencé sous Vienne et sous Budapest, et ils concluront qu'elle ne manque pas de logique pratique ; les sociologues, qui, eux, tiennent compte des faits, qui essayent de prévoir le développement des réactions nationales et sociales, qui ne construisent pas, en sociologie politique, sur une logique purement formelle, mais bien sur la logique pratique des nécessités, y voient, comme dans chaque constitution librement adoptée, un instrument de travail donné au peuple et aux gouvernants qu'il a désignés. Et que demander de plus à une constitution qui avait à résoudre de si grands problèmes et à consacrer la réforme sociale que nous examinerons bientôt en Tchécoslovaquie ?

LA LETTRE ET L'ESPRIT DE LA CHARTE DE L'O. N. U. DOIVENT ÊTRE MAINTENUS

Dans son discours, prononcé à la séance du 3 décembre 1948 de l'Assemblée générale de l'O. N. U., le chef de la délégation tchécoslovaque, Dr Vladimir Prochazka, a déclaré :

LE développement souple de l'Organisation des Nations Unies est aujourd'hui menacé par le fait qu'aussitôt après la victoire commune et la création d'une nouvelle organisation internationale, certaines tendances hostiles aux principes de la Charte se sont révélées. Quelquefois camouflées, ces tendances se font jour de plus en plus. Il s'agit de tendances réactionnaires, émanant de certains milieux qui, paraissant regretter la défaite écrasante infligée aux trois puissances fascistes, ont maintenant à cœur d'amoindrir rétrospectivement cette victoire des forces démocratiques et de progrès, dans d'autres domaines, de façon à imposer au monde un régime aussi réactionnaire que possible. Autrement dit, ces forces s'emploient aujourd'hui à diminuer la valeur de la victoire.

De telles tendances se sont affirmées, de façon éclatante, au cours de la présente session, et auront certainement des conséquences, à longue échéance, sur les questions que nous avons discutées ici et relatives au désarmement, à l'interdiction de la bombe atomique, à la Grèce, à l'admission des nouveaux membres. Elles ont transformé l'esprit de coopération qui existait à l'origine en un esprit de dictature.

Ces mêmes tendances se sont révélées également dans les efforts qui ont été accomplis pour porter le problème de Berlin devant les Nations Unies, qui n'ont pas à en connaître, étant donné qu'il est né d'une violation directe des accords de Potsdam.

Le rapport de la commission politique spéciale propose le rétablissement de la Commission intérimaire, afin de permettre à cette prétendue Commission intérimaire de poursuivre ses activités ; il n'est que le prélude à d'autres mesures par lesquelles, à notre avis, on outrepasserait les dispositions de la Charte, non seulement en ce qui concerne la lettre, mais aussi — ce qui est pire — les principes fondamentaux sur lesquels repose l'Organisation des Nations Unies.

Le principe d'égalité entre l'Assemblée générale et le Conseil de sécurité serait absurde. L'unanimité des membres permanents du Conseil de sécurité est un principe fondamental de la Charte. Les règles de vote, au Conseil de sécurité et à l'Assemblée générale, sont les deux piliers qui soutiennent notre Organisation et qui

par **le Dr Vladimir PROCHAZKA**
vice-président de l'Assemblée nationale tchécoslovaque.

ont été édifiés non seulement sur l'expérience acquise par les vingt années d'existence de la défunte Société des Nations, mais également sur les conclusions tirées de la victoire sur le fascisme.

La résolution qui nous est présentée tend à faire naître l'impression qu'elle ne vise qu'à améliorer l'aspect technique de nos débats et qu'il s'agit uniquement de faire fonctionner notre Organisation d'une façon plus souple.

Pourtant, ce projet de résolution tend à modifier la structure de l'Organisation des Nations Unies, en plaçant entre l'enclume de l'Assemblée générale et le marteau du Conseil de sécurité un nouvel organe. Qu'il soit appelé intérimaire ou permanent, ce nouvel organe est destiné, dans l'esprit de ceux qui le proposent, à devenir l'un des organes principaux des Nations Unies. Or cela est contraire à l'esprit et à la lettre de la Charte.

On nous dit que la commission que l'on appelle intérimaire, dont on nous recommande de prolonger l'existence, n'est rien d'autre qu'un organe subsidiaire de l'Assemblée générale.

Il est significatif que ce nouvel organe soit appelé « Petite Assemblée ». Ce fait indique qu'il s'agit d'un organe dont les fonctions dépasseraient nettement celles d'un organe subsidiaire.

Ce nouvel organe anticonstitutionnel est appelé à adopter des résolutions, tout comme l'Assemblée générale, à la majorité simple. En outre, il doit être aussi permanent que le Conseil de sécurité.

Il est facile de détecter des modifications fondamentales dans la structure des Nations Unies. La création de cet organe se traduirait, en effet, par un affaiblissement de l'autorité du Conseil de sécurité, pilier central des Nations Unies

On s'emploie, d'une manière évidente, à outrepasser le principe d'unanimité des grandes puissances, des membres permanents du Conseil de sécurité, principe fondamental de notre Organisation.

A maintes reprises, au cours de cette session de l'Assemblée générale, comme au cours des sessions antérieures, la délégation de Tchécoslovaquie a déclaré être résolument en faveur du maintien de la lettre et de l'esprit de la Charte des Nations Unies. Elle se prononce contre toute modification, directe ou indirecte, de la Charte.

On peut supposer que la modification des principes fondamentaux de la Charte est l'une des méthodes employées pour affaiblir les résultats enregistrés par les Nations Unies au moment de la victoire contre le fascisme, victoire remportée par des pays amis de la paix, au prix de sacrifices énormes

Ma délégation estime que la création d'un nouvel organe anticonstitutionnel, qui concurrencerait les organes principaux des Nations Unies, est destinée à nuire à ceux-ci. Ce nouvel organe ne servirait qu'à aggraver les différends entre les divers membres des Nations Unies.

Telles sont les raisons pourquoi la délégation tchécoslovaque est opposée à la prolongation de la Commission intérimaire, à la continuation de ses activités, et elle votera contre le projet de résolution soumis à l'Assemblée générale.

LA POLOGNE et *la question de Berlin*

Une déclaration de M. Modzelewski

Ministre des Affaires étrangères polonais

Dans un compte rendu détaillé sur l'activité de la délégation polonaise à l'O.N.U., devant la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale polonaise, M. Modzelewski a déclaré, entre autres :

La situation à Berlin n'a pas une origine particulière. Elle est la conséquence directe des activités séparatistes des trois puissances occidentales. C'est la réforme monétaire qui a élevé un mur entre la partie occidentale de l'Allemagne et le reste de ce pays, de même que l'introduction du mark occidental dans les secteurs occidentaux de Berlin était destinée à scinder en deux l'unité économique et, par suite, son unité administrative.

Le fait d'isoler le problème de Berlin par les trois puissances, de le présenter sous l'aspect de la « guerre froide pour Berlin » avec son « blocus » et sa « Luftbrücke », a pour objet de détourner l'opinion démocratique des tentatives de diviser l'Allemagne et de créer un Etat allemand réactionnaire de l'Ouest, en violation des accords internationaux en vigueur.

L'état de choses actuel créé à Berlin par les trois puissances occidentales est préjudiciable à l'atmosphère de paix à laquelle aspirent les peuples et à la démocratisation de l'Allemagne.

C'est pourquoi le gouvernement polonais estime qu'une bonne solution du problème de Berlin, question fragmentaire du problème allemand en général, sur la base du respect mutuel des accords communs aurait une portée constructive en tant qu'un commencement de solution du problème allemand tout entier.

Sur une question posée par un député, au sujet des perspectives de coopération des quatre puissances à Berlin, le ministre a répondu :

Tant qu'exista la volonté des puissances occidentales de coopérer, les organes appelés à contrôler l'Allemagne purent agir. Prenons pour exemple le Conseil de Contrôle qui, de juillet 1945 à mars 1947, a publié 3 proclamations, 3 lois, 4 règlements d'administration, 48 directives et 109 instructions. Quant à la Commandanture de Berlin, de l'automne 1945 jusqu'à l'été 1946, elle élabora un programme commun de travail, organisa les arrivages du ravitaillement et du charbon, mit sur pied le système du rationnement — et jamais, durant cette période, il n'y eut un chaos semblable à celui qui fut créé à la suite des mesures séparatistes entreprises par les trois puissances occidentales.

Mais la situation se modifia le jour où disparut la volonté de coopérer des puissances occidentales, qui s'engagèrent sur la voie de rupture des décisions prises d'un commun accord.

Je veux ajouter que la base légale de la présence quadripartite de Berlin est constituée par des engagements réciproques pris à Yalta et Potsdam, la déclaration du 5 juin 1945 et les décisions ultérieures prises d'un commun accord.

Le gouvernement polonais estime néanmoins que ce n'est pas tant le côté juridique qui doit être pris en considération pour trancher la question de Berlin, mais la réalité des choses. Or, cette réalité démontre que l'affaire de Berlin peut être réglée. Il n'est pas du tout trop tard pour que le règlement devienne le commencement du règlement général du problème allemand.

SCHŒLCHER

ou « il n'y a pas de droit contre le droit »

Il y a cent ans, en 1848, fut proclamée l'abolition de l'esclavage. Schœlcher, l'homme qui réussit, par sa patience et son entêtement, à la faire triompher, mérite une place particulière dans la mémoire des hommes.

UN père qui n'eut pas de chance, ce fut celui de Victor Schœlcher. Toute sa sagesse échoua. Ce paisible marchand de porcelaine, à Paris, rue Grange-Batelière, pensait bien que son fils reprendrait son magasin. Mais le jeune Schœlcher affichait des opinions républicaines assez mal portées et plutôt séditieuses sous le règne de Sa Majesté Charles X. Le père s'en émut. Il pensa que les voyages forment la jeunesse et qu'on laisse en route les opinions subversives. De plus, ce pouvait être utile pour son commerce. Il nunit donc son fils d'une pacotille et l'embarqua.

Le jeune Schœlcher parcourut le

par **EDITH THOMAS**

Mexique et les Antilles, vendit fort mal sa marchandise et resta dix-huit mois absent. De plus, il envoya à la Revue de Paris (1830) des Lettres sur les Noirs qui, si prudentes qu'elles fussent, indiquaient du moins que le garçon ne s'était point amendé.

C'est qu'au lieu de s'occuper de commerce, le voyageur avait regardé autour de lui et ce qu'il avait vu l'avait indigné. « Il n'est pas d'Européen, écrivait-il, qui n'ait frissonné d'horreur et de honte en voyant les esclaves traînés sur les marchés ou dans les ventes comme nous y conduisons des bœufs. » Et il nous décrit en ces termes la vente d'une jeune négresse : « Allons, messieurs, à 200 piastres, la jolie négresse, bonne blanchisseuse. 200 piastres, messieurs ! Voyez, elle est jeune encore, bien saine, 250 piastres, elle est très douce, 260 piastres, ma petite négresse. C'est pour rien. Remarquez, messieurs, comme elle est forte et bien portante. Allons, 261 piastres ! Et l'on venait lui tâter les chairs et un autre la tournait et la retournait, et un troisième la regardait aux dents... tout comme nous faisons au marché aux chevaux pour examiner leur âge et leur allure. »

Cependant, à cette époque, Schœlcher n'ose pas encore réclamer l'abolition de l'esclavage. Il réclame seulement celle de la traite. Mais, très vite, il va beaucoup plus loin. En 1833, il publie De l'esclavage des noirs et de la législation coloniale où l'on trouve des formules nettement révolutionnaires : « Depuis qu'il y a eu réunions d'hommes, les opprimés n'ont jamais rien obtenu des oppresseurs que par la force ; et si chaque pas dans la carrière de la liberté du monde est marqué de sang, c'est une nécessité qu'il faut reconnaître avec nous, mais dont on ne peut accuser que l'impuissance ou la méchanceté providentielles. »

Dans ses livres suivants, il étudie la condition servile qui développe chez l'homme ses pires instincts. Homère déjà le constatait chez les Grecs. Ce n'est donc pas une question de race. Et Schœlcher s'efforce de prouver, au contraire, que les Noirs ont été capables de fonder une civilisation. Il invoque les témoignages des voyageurs qui, depuis deux siècles, ont parcouru l'Afrique : le chevalier Bruce, qui nous a décrit l'Ethiopie ; Mungo-Park, la ville de Segou avec ses mosquées, ses maisons à deux étages, ses campagnes bien cultivées, ses tissus, ses poteries ; Caillé, qui avait réussi à pénétrer à Tombouctou et s'étonne de trouver, au centre de l'Afrique « l'agriculture à un tel degré d'avancement » et des écoles où tous les enfants vont étudier gratis ; Clapperton, qui constate l'existence d'hôpitaux.

(Suite page 6.)

Autour du parallèle 50

PRAGUE

« Il n'y a pas de persécutions antireligieuses en Tchécoslovaquie » déclarent plusieurs églises chrétiennes en réponse à une lettre pastorale des évêques catholiques-romains.

Les évêques catholiques romains de Tchécoslovaquie se sont récemment adressés au public par le truchement d'une lettre pastorale. Ils en ont motivé la publication en faisant allusion à l'éventualité d'une épreuve de fidélité à l'égard de la religion, à laquelle pourraient être soumis les croyants, comme ce fut le cas après la première guerre mondiale. En outre, l'Eglise catholique romaine est désignée dans ce document comme représentant l'unique et seule religion sainte, tandis que les autres confessions chrétiennes ne seraient que de simples sectes.

Quelques communautés ecclésiastiques non-catholiques viennent de prendre publiquement position à l'égard de ces affirmations. Elles démentent catégoriquement qu'il y ait des persécutions religieuses en Tchécoslovaquie et constatent une volte-face radicale de l'Eglise catholique romaine à l'égard des autres églises. Cette volte-face serait en rapport avec les changements politiques et sociaux qui se sont produits depuis le mois de février 1948, car le 2 février encore, l'Eglise catholique romaine avait manifesté pour la paix, solidairement avec les autres églises, et elle fut même l'un des promoteurs de la déclaration qui fut alors publiée.

Les communautés religieuses signataires de cette réponse la terminent en ces termes :

« La liberté religieuse et l'égalité des droits sont garanties chez nous par la Constitution du 9 mai 1948, et aucune de nos églises n'est menacée par des persécutions. »

Les appareils Roentgen et les récepteurs de radio tchécoslovaques sont appréciés dans le monde entier.

Les appareils Roentgen, fabriqués par l'entreprise nationale « Tesla », avec les perfectionnements techniques les plus remarquables sont un des articles les plus appréciés de l'industrie tchécoslovaque. Ils sont demandés dans le monde entier, mais on les livre en premier lieu aux instituts du pays. Même avec l'augmentation actuelle de l'exportation de ces appareils, l'entreprise « Tesla » a pu équiper, cette année, de nombreux hôpitaux, ainsi que les ambulances publiques ou des ambulances d'entreprise. Elle fabrique aussi pour nos cliniques des appareils combinés atteignant une tension de 200.000 volts.

Cette année, on a pu quadrupler les exportations de récepteurs de radio « Tesla », qui sont fort appréciés jusque dans les pays où ils doivent faire face à une sérieuse concurrence.

Les lignes aériennes tchécoslovaques pendant le plan quinquennal.

Les lignes aériennes tchécoslovaques, qui deviendront une entreprise nationale au début de l'année prochaine, ont élaboré leur plan de travail pour 1949. Ce plan prévoit 7.600.000 km. de vol, ce qui représente environ 40.000 heures de vol. Le réseau intérieur comptera 1.300.000 km. de vol et verra l'introduction d'une nouveauté : les aérotaxis, qui pourront s'envoler, au début, de Prague et de Bratislava, à destination de n'importe quel aérodrome de la République.

En ce qui concerne le développement des lignes internationales, on prévoit surtout le développement de celles qui conduisent vers le Proche et le Moyen-Orient. C'est ainsi que la ligne actuelle Prague-Athènes-Beyrouth sera prolongée jusqu'à Bombay, par Bagdad, Bahrein et Karachi ; la ligne Prague - Rome - Athènes ira jusqu'à Téhéran, par Ankara et Bagdad, tandis que la ligne Sofia-Prague-Sofia sera prolongée jusqu'à Varna, au bord de la mer Noire, et qu'on créera une ligne nouvelle de Prague à Istamboul.

Le plan quinquennal prévoit une augmentation constante du nombre des personnes et du volume des marchandises transportées. Ce dernier, qui sera de 9.400.000 tonnes en 1949, passera à 22 millions de tonnes en 1953.

VARSOVIE

Développement du mouvement syndical en Pologne et son activité.

Prenant la parole au cours de la séance plénière de la Commission centrale des Syndicats, M. Witaszewski, président de la Commission, a déposé sa demande de démission ainsi que celle de M. Kurylowicz, secrétaire général, demandes motivées par les nouvelles fonctions auxquelles ils sont appelés. MM. Ochab et Cwik, députés, sont élus respectivement président et secrétaire général de la Commission centrale des Syndicats. La date du Congrès national des syndicats est fixée au 16 mars 1949.

M. Witaszewski trace ensuite le tableau du mouvement syndical qui, comptant à peine un million de membres en 1945, en compte actuellement 3.330.000.

L'orateur souligne l'important rôle des « compétitions dans le travail », rôle que les syndicats et la classe ouvrière ont bien compris. Dans la première étape des « compétitions dans le travail » ont participé : 40 établissements et 3.600 jeunes travailleurs ; dans la deuxième : 240 établissements et 40.000 jeunes ; actuellement, à la cinquième étape : 652 établissements et 156.808 jeunes travailleurs.

Des sommes très importantes sont destinées aux œuvres sociales et à l'organisation des maisons de repos. 177.000 syndiqués ont passé en 1946 leurs vacances dans des maisons de repos syndicales à des frais très réduits ; cette année, presque 400.000 syndiqués en ont bénéficié.

2.116 bibliothèques, dont un certain nombre de bibliothèques ambulantes pour les entreprises dispersées et la campagne, groupant au total 900.000 volumes (contre 930 bibliothèques et 220.000 volumes en 1946) et 900 salles de lecture ont été organisées par les soins des syndicats, ainsi que de nombreuses conférences et causeries, des expositions de livres, des soirées artistiques et littéraires, des cours de diction, etc.

Dans le domaine de l'avancement social : 12.000 ouvriers occupent actuellement des postes de direction.

Passant à l'activité des syndicats dans le domaine de la culture physique et des sports, M. Witaszewski souligne que 1.162 clubs sportifs ont été ouverts, qui groupent 119.568 membres.

BUCAREST

La 2e conférence du Parti national populaire.

A l'occasion de la deuxième conférence du Parti national populaire qui s'est ouverte le 27 novembre à Bucarest, l'organe officieux du parti Natiunea *publie un article traçant la ligne que devra suivre dans l'avenir cette organisation des classes moyennes.*

« Après l'abolition du pouvoir politique des capitalistes — souligne Natiunea *— abolition qui est l'œuvre de la classe ouvrière, les couches laborieuses non prolétariennes se rangent aux côtés du prolétariat victorieux.*

» La dictature de la grande bourgeoisie avait tenu les masses populaires à l'écart des problèmes du socialisme. Une des tâches les plus urgentes pour le Parti national populaire sera d'éclairer ses membres et de les aider ainsi à se débarrasser des conceptions réactionnaires et chauvines. Pour atteindre ce but, les membres du Parti national populaire doivent être formés idéologiquement afin qu'ils puissent, à la lumière des conceptions scientifiques élaborées par les grands éducateurs du prolétariat, résoudre les problèmes qui se poseront à eux. C'est seulement après qu'ils se seront pénétrés de l'idée fondamentale de l'édification du socialisme, que les membres du parti pourront se considérer libérés des chaînes de servitude que leur imposait le capitalisme en décomposition.

» Une autre tâche importante sera de veiller à ce que, à la direction des organisations du parti, ne soient placés que des éléments productifs tirant leurs moyens d'existence du travail et que soient éliminés les exploiteurs et les spéculateurs.

» Le Parti national populaire, conclut Natiunea, *doit se transformer en un organisme actif, capable de seconder dans ses efforts le Parti ouvrier roumain auquel incombe le rôle historique d'acheminer notre pays vers le socialisme. »*

L'Union Soviétique ne fournira pas des "bonnes à tout faire"

LA sixième commission des Nations Unies a discuté, dans la soirée du 6 décembre, la proposition de la délégation du Chili, concernant les femmes soviétiques mariées à des étrangers. La délégation du Chili a pris pour prétexte à ses invectives contre l'Union soviétique le fait que la législation soviétique ne permet pas à ces femmes de quitter le territoire soviétique.

Dans le débat qui s'ensuivit, le délégué tchécoslovaque, M. le ministre Zdenek Augenthaler, prit la parole. La première partie de son discours fut consacrée à une analyse juridique, par laquelle il démontra que la proposition de la délégation du Chili est contraire à la Charte, parce qu'elle constitue une immixtion interdite dans les affaires intérieures d'une nation membre. Dans la conclusion de son discours, M. Augenthaler dit, entre autres : le cas a été cité comme étant du ressort des droits humains fondamentaux. Examinons donc le problème de ce point de vue : comme vous l'avez entendu tous — et personne ne peut le nier — l'Union soviétique permettait à ses citoyennes de suivre leurs époux à l'étranger. Il le permettait jusqu'à un moment donné. Et quand a-t-elle cessé d'accorder cette autorisation ? Y avait-il eu un changement dans l'Union soviétique ? Certainement pas. L'Union soviétique met fin à l'émigration de ses citoyennes au moment où commençaient à lui parvenir les plaintes de ces dernières au sujet des humiliations et du chômage auxquelles elles étaient en butte, et en raison de la campagne constamment croissante contre l'Union soviétique. L'Union soviétique, qui accorde à ses citoyennes tous les droits, a non seulement le droit mais aussi le devoir de défendre par tous les moyens la dignité humaine et les droits de ses citoyennes. Nous savons que dans certains pays on manque de servantes. Mais peut-on supposer que l'Union soviétique fournisse des bonnes à tout faire ? Si l'émigration des femmes soviétiques a été interdite, à qui en incombe la faute ? A l'Etat, qui défend l'égalité de ses citoyens, ou à ceux qui, jour après jour, répètent des invectives non fondées contre un autre Etat, qu'ils qualifient d'ennemi potentiel ? Imaginez la vie et les sentiments d'une femme soviétique dans un tel milieu, et vous comprendrez qui défend les droits de l'homme et qui, d'autre part, recherche des prétextes à de nouvelles campagnes.

A la fin du discours, le délégué tchécoslovaque déclara que la proposition du Chili est contraire aux principes fondamentaux de la Charte. Accepter la proposition, ce serait ouvrir les portes à toutes sortes d'immixtions dans la politique intérieure des nations membres.

par le ministre
Zdenek AUGENTHALER
délégué tchécoslovaque à l'O.N.U.

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

LE THEATRE

Une pièce noire-rose de Jean Anouilh à la Comédie des Champs-Elysées

ARDÈLE OU LA MARGUERITE

[illegible] [redacted] [illegible]

fication lassée de l'« ordre », ou, dans *l'Invitation au château*, le grain de sel antisémite.

Anouilh est parvenu à une telle maîtrise qu'il utilise délibérément les moyens, les situations, les personnages de la comédie et même du vaudeville pour les fins de la tragédie. Dans *l'Invitation au château*, il avait écarté d'une pichenette la fin noire qui pointait à l'horizon ; tout s'arrangeait ironiquement par la victoire de l'amour sur le malentendu. (Disons en passant qu'à notre avis le grand thème du théâtre d'Anouilh n'est pas tant la pureté que le malentendu, le malentendu profond qui sépare les êtres.)

Dans la *Marguerite*, le vaudeville tient aussi le devant de la scène ; le comte, la comtesse et l'amant forment un trio classique ; le vieux général en retraite avec ses moustaches et sa robe de chambre sort lui aussi du répertoire ; comme son fils Toto et son accorte soubrette.

Comme dans l'*Invitation au château*, ces personnages de convention sont humanisés par leur vice ou leur souffrance obscure. Mais les limites du vaudeville sont ici beaucoup plus précises que dans l'*Invitation au château*. Immédiatement derrière le décor se cache le drame, et commence un domaine bizarre et monstrueux de souffrance : toute la pièce tourne autour d'une bossue invisible.

En effet, Ardèle, la vieille tante bossue, est, tout le long de la pièce, enfermée dans sa chambre. On ne l'entend même pas. Quand elle parle à travers la cloison, ses paroles ne parviennent qu'à l'interlocuteur, collé contre la porte, qui les rapporte en commençant par : « Elle dit que... »

Au contraire donc des pièces où l'on ajoute aux personnages humains des personnages d'abstraction (la Mort, le Destin), le personnage essentiel est ici retranché de l'action. Nous sommes libres d'imaginer ce que peut être l'amour le plus violent dans le corps le plus disgracié.

Le deuxième personnage dramatique : la femme du général, folle par jalousie, est, de même, invisible ; elle est clouée au lit, derrière une porte aussi. Elle n'intervient que tout à la fin de la pièce. En attendant, on n'entend de sa chambre que l'appel : « Léon, Léon » auquel fait écho, dans le jardin, le cri identique du paon amoureux.

Est encore invisible la maîtresse du comte, qui se suicide périodiquement au laudanum, sans jamais avoir le courage d'absorber la dose fatale ; du village, elle téléphone à son amant, et sa souffrance ne parvient que par le truchement de l'appareil, posé sur le guéridon, au milieu de la scène. Enfin, invisible également, le précepteur bossu qui aime Ardèle et est aimé d'elle. Il est, lui aussi, au village. Il traversera un moment la scène, drapé de noir, pour pénétrer dans la chambre de la vieille fille.

Entre les deux portes closes d'Ardèle et de la générale, derrière lesquelles fermente la souffrance brute, d'autres portes non moins inquiétantes (celle de la soubrette, qui cache les amours ancillaires du général, celle de Nathalie, la délaissée, qui méprise l'homme qu'elle aime sexuellement) et le téléphone, s'agitent ceux qui portent leurs ridicules, leurs souffrances apprivoisées, et leurs misérables consolations : c'est la comédie-bouffe.

Résumons rapidement : Ardèle la bossue, vieille fille, est amoureuse du précepteur bossu de son neveu Toto. Ils veulent se marier. Le général (Marcel Peres) s'y oppose et convoque le conseil de famille. Arrivent sa sœur, la comtesse (Mary Morgan), le comte (Jacques Castelot), Villerieu (Claude Sainval), et la petite Marie-Christine (Nadie Barentin), respectivement mari et amant et fille de la comtesse ; arrive aussi Nicolas, fils polytechnicien du général (Michel Herbault), qui aime

[illegible]

colas veut reconquérir Nathalie, mais celle-ci lui avoue qu'elle est physiquement à son mari, un noceur. Sur la scène nocturne, enfin déserte, apparaît le précepteur bossu, ombre noire qui pénètre dans la chambre d'Ardèle.

Soudain, la femme du général (Héléna Manson) surgit et ameute la famille ; les portes s'ouvrent, sauf celle d'Ardèle. La folle sent que tout est en rut autour d'elle. Dans le vacarme, deux coups de feu retentissent. Ardèle et le précepteur se sont tués. « Les imbéciles », dit le général.

Mais la pièce ne se termine pas sur ces mots, qui sont très exactement les mots de la fin d'une pièce très connue, dont le souvenir et le nom m'échappent en ce moment. (J'ai cet « imbécile » dans la tête, mais autour c'est le vide.) Toto et Marie-Christine descendent les escaliers, jouent à l'amour : Toto écrase Marie-Christine sur le canapé et la roue de coups. Le rideau tombe sur cette parodie.

Voilà donc cette pièce hybride, qui ne relève d'aucun genre : la bizarrerie de son thème (la vieille bossue) le mélange inédit de vaudeville et de drame, d'amertume, de cruauté et de bouffonnerie en font quelque chose d'à part. Gardant un souvenir extraordinaire d'*Eurydice*, je ne saurais dire si *La Marguerite* est le chef-d'œuvre de Jean Anouilh ; elle est en tout cas la pièce où il s'est « donné » de la façon la plus authentique, celle où l'on se sent le plus proche de la source obscure de son inspiration.

par
EDGARD MORIN

La Marguerite est, en effet, quelque chose d'informe, à la façon dont sont informes les derniers quatuors de Beethoven, où dans les dissonances et le mépris des règles, éclate enfin le véritable et ultime visage d'un créateur.

La Marguerite est servie par une mise en scène impeccable, un décor à la fois très Anouilh et très 1900 de Jean-Denis Malclès, et d'excellents acteurs. Il faut signaler en premier Jacques Castelot, en comte désinvolte, nonchalant et pathétique au moment où il le faut (son monologue à la porte d'Ardèle) ; il est en tous points remarquable. Mary Morgan est une comtesse parfaite de frivolité. Andrée Clément n'a pu donner toute sa mesure dans un rôle trop bref, mais nous connaissons ses possibilités, à la mesure de son visage intelligent et tragique. Claude Sainval est très amusant. Héléna Manson se tire avec décision de son rôle-éclair, mais écrasant ; Michel Herbault, Jean-Paul Roussillon, Nadia Barentin méritent l'éloge, ainsi que Marcel Peres, le général. Regrettons cependant que ce dernier n'ait su donner plus de relief à son personnage.

Le spectacle débute par un impromptu : *Episode de la vie d'un auteur*. Rarement notre rire s'est déclenché avec autant de franchise. Un mouvement comique irrésistible nous porte jusqu'au finale où tous les acteurs, sens dessus dessous, crient au milieu de l'inondation et de l'effondrement du plafond. C'est aussi drôle et autrement malin que la scène de la cabine des frères Marx, dans *Une Nuit à l'Opéra*. Claude Sainval et ses protagonistes se démènent à merveille pour notre plaisir. Et l'auteur conclut par ces mots ironiques (je les rapporte de mémoire) : « Il y a tant de penseurs aujourd'hui au théâtre que si nous avons réussi à vous distraire, nous n'avons pas perdu notre temps. »

Torse

MARTIN REINER, *jeune sculpteur tchèque, chante le corps de la femme et la joie de vivre*

J'AI devant moi un petit fascicule sur l'œuvre du jeune sculpteur tchèque Martin Reiner. J'admire la photographie qui a su rendre les volumes, la plasticité et même la matière que les mains de l'artiste ont modelée pour lui transmettre son idée, ses sentiments, son cœur. Quelle transposition admirable cette collaboration de talents différents ! Tout y est clair, rien ne reste caché. Pourtant, la sculpture est à trois dimensions. La suggestion est parfaite.

Je me souviens qu'un matin, à Prague, il me fit monter chez lui, quelque part du côté de la rue Londynskà, et me montra un buste de jeune fille, une jeune fille d'environ seize ans, à la chevelure blonde, au visage typiquement du pays, et en qui se reconnaissaient tous les signes d'une petite paysanne récemment arrivée de la campagne, comme c'était le cas pour la plupart des familles de la petite bourgeoisie tchèque.

Les artistes étrangers qui visitent Prague s'étonnent de la belle stature des jeunes filles qui se promènent le long du boulevard Vaclavske nomesti. Le secret en est dans cette origine campagnarde. La ville n'a commencé à prendre tout son développement qu'à la naissance de la République tchécoslovaque ; elle n'a pas encore mis sa marque sur ces corps vigoureux et bien bâtis, et l'on conçoit l'admiration des sculpteurs devant ces vivantes statues modelées sous le signe de la gymnastique et de la bonne nourriture. Rien d'étonnant, donc, si Reiner n'a pas eu à chercher bien loin son premier modèle ; il l'a trouvé à domicile, chez la patronne de son logis.

Mais bien des avatars l'attendaient dans son inexpérience en la matière. Ce flou des visages slaves dans la première jeunesse aurait désespéré même des sculpteurs de grand métier. Reiner se mit au travail avec une admirable intuition. Je ne sais si cette sculpture existe encore, mais j'ai gardé un vif souvenir de l'exécution du moulage à creux perdu dans une cour obscure et humide, où la belle confiance de la jeunesse surmontait un à un les obstacles que dressait une complète ignorance de la manière d'opérer.

Le camp de concentration l'a à peine marqué. Il en a rapporté sa première sculpture en bois, exécutée, je crois, à l'aide d'un clou. Pour de bon, l'architecture était finie, et c'est seulement par déférence que le travail demandé par le politicien fut accepté.

La solitude, la perte de ses parents dans un camp de concentration, la longue séparation de sa femme — Magda dans la résistance — l'ont amené à examiner le chemin qu'il avait parcouru, et à en découvrir la fausseté. L'artiste s'est réveillé, une jeunesse nouvelle dans les veines, et un jour il a appris qu'on pouvait avoir à bon marché les belles pierres provenant de l'Hôtel de Ville incendié par les Allemands à la libération. Une pierre pareille à celle dont les sculpteurs français bâtissaient leurs cathédrales et les innombrables statues

Devant les travaux que Reiner vient d'exposer chez Topic, on ne croirait jamais qu'on se trouve en présence d'un sculpteur qui n'a commencé à modeler vraiment que depuis trois ans. Sommes-nous devant un phénomène dont l'éclosion se prépare pendant des années avant d'exploser aux yeux éblouis du spectateur ? Ou sommes-nous devant une étoile fixe dont l'art tchèque sera longtemps illuminé. Devant un artiste qui ramasse les lauriers par brassées au lieu de les collectionner feuille par feuille.

La première impression qui se dégage de ces statues en taille directe est une joie optimiste, une louange à la vie saine, un chant de gloire à la femme, à la beauté charnelle. (Je ne me souviens pas d'avoir vu Reiner sculpter des formes masculines.)

Le rythme qui anime ses figures et compositions est un accompagnement musical très coloré de ses idées conductrices. Il n'y a pas de refoulement. Toutes les formes sont conçues et équilibrées avec la science d'un architecte constructeur. Mais jamais le calcul ne parvient à dominer le sentiment qui guide la main caressante de l'artiste dans sa transposition des formes féminines. Son amour de la beauté féminine sert admirablement son intuition, et si dans ses voyages en France, en Angleterre, en Hongrie, son œil a pu s'affirmer, son sentiment est demeuré son guide juvénile et sûr.

Il ne semble pas qu'il réfléchisse avant de se mettre à tailler sa pierre. Sa foi le mène à travers les difficultés. Son enthousiasme pour la sculpture a mûri dans la souffrance des camps, mais aussi ses espoirs. Ils lui donnent toute la force nécessaire pour vaincre la pierre dure et lui insuffler la vie, la vie magique des belles œuvres d'art de tous les temps.

I.-W. KRAL.

Acrobate

UN FILM SOVIÉTIQUE D'ACTUALITÉ

LA QUESTION RUSSE

A Prague, en même temps que dans toutes les grandes villes des pays tchèques et de Slovaquie, on présente actuellement, au milieu de l'intérêt général, le film soviétique du metteur en scène Michaïl Romm : Ruskà Otazkà (*La question russe*), *tourné d'après la pièce de théâtre du même nom et due à Konstantin Simonov.*

La Question russe: *c'est la question que pose l'auteur à un journaliste américain au moment même où ses employeurs le mettent dans l'obligation de choisir l'un des termes de cette alternative : agir conformément à son honneur de journaliste et selon sa conscience et encourir la ruine de sa carrière, ou bien se vendre en sacrifiant sa profonde conviction à des intérêts oligarchiques. Ce dilemme est « russe » en ce sens que l'enjeu de la discussion est la détermination de l'attitude du journaliste américain à l'égard de l'Union soviétique où il est allé accomplir un voyage d'études financé par ses patrons et sur lequel il doit maintenant écrire un compte rendu, rapport que l'intéressé doit présenter non pas dans le sens que lui dicte sa conscience mais selon la tendance réclamée impérieusement par l'orientation antisoviétique de la politique américaine laquelle trouve dans la presse commerciale des U.S.A. des défenseurs unanimes. A cette « question russe », le journaliste américain répond d'après la vérité qu'il lui est impossible de dissimuler en lui. Mais cette réponse lui coûte sa carrière. Les magnats de la presse américaine réussissent évidemment à étouffer sa voix, mais ils ne parviennent pas à faire taire la voix de sa conscience, celle-ci n'en acquiert que plus de force et de persuasion au cours des réunions publiques qu'il utilise pour engager le peuple des Etats-Unis à lutter pour les idéaux de liberté chers à la patrie de Lincoln et de Roosevelt...*

L'adaptation cinématographique de cette œuvre constitue une illustration typique dont le mérite revient à la dramaturge soviétique. Cet exemple montre en effet au monde entier la marche à suivre pour exploiter les thèmes d'actualité. A cet égard, le metteur en scène, Michaïl Romm, est un modèle tout indiqué, notamment si l'on veut faire revivre à l'écran des événements du passé. Déjà, avant la guerre, à l'occasion du vingtième anniversaire de la Révolution d'octobre, c'était lui qui avait monté les deux célèbres évocations filmées mettant en relief les qualités de révolutionnaire, de politique, d'homme d'Etat et aussi le côté simplement humain de la personnalité du fondateur de la puissance soviétique : Vladimir Iljic Lénine, point de mire au milieu d'événements historiques qui firent trembler l'univers. Ces deux productions, intitulées l'une : Lénine en octobre, *l'autre :* Lénine en 1918 *(cette dernière présentée à Prague, après la Libération, sous le titre :* L'inoubliable année*), représentent aujourd'hui encore des témoignages vivants de l'enfance de l'U.R.S.S. ; indubitablement, ils ont leur place à côté des productions d'Eisenstein, de Pudovkin et de Douzenek pour l'époque du cinéma muet soviétique et, à côté de la trilogie de Dansky sur la jeunesse de Maxime Gorki, de celle sur le même sujet et due aux metteurs en scène Kozincev et Frauberg pour les œuvres classiques de la production cinématographique en Union soviétique.*

Pendant la grande guerre patriotique des années 1941-1945, Michaïl Romm ne manqua naturellement pas de figurer au nombre des producteurs de films soviétiques qui s'attelèrent de tout leur être à la mission de contribuer, dans leur domaine professionnel, à la défense de la patrie menacée. Sa composition Le N° 217, *dans laquelle il rappelle avec une force de persuasion irrésistible le sort des foules russes emmenées en esclavage par les Allemands, constitue, dès cette époque, une réponse nette à la « question russe » telle qu'elle se présentait pendant ces années de souffrance. Mais, même après la fin de la tourmente, Michaïl Romm n'a pas cessé d'être autre chose qu'un technicien du cinéma : c'est avant tout un homme d'action qui, compte tenu de la courbe croissante de la tension internationale résultant de la campagne antisoviétique soigneusement alimentée par l'Amérique, a saisi la première occasion de révéler, au nom des artistes de la terre tout entière, la physionomie véritable qui se cache derrière les ennemis de son pays.*

« La question russe », au même titre que les productions antérieures jugées évidemment en fonction de l'époque de leur réalisation, montre la voie dans laquelle doivent s'engager tous ceux dont la volonté — pour autant que cette dernière est conciliable avec des considérations de rentabilité ou d'opportunité politique — est de puiser leur inspiration dans les vivants problèmes du temps.

Jan KALIBA.

Jelena Kuzmina, l'émouvante interprète de « La Question russe ».

DIEU EST MORT

ou funérailles d'une esthétique

DANS le cinéma comme dans les autres arts, il est des œuvres dont le style marque une sorte de rupture avec notre façon d'éprouver le monde. « Dieu est mort », le grand film de John Ford, qui a bénéficié d'un grand prix à la dernière Biennale de Venise, pourrait bien être de ces œuvres anachroniques.

On a inculpé avec juste raison le scénariste Dudley Nichols de « trahison » à l'égard du roman de Graham Greene. Le livre présentait avce beaucoup de force un âpre drame psychologique où la dignité du sacerdoce était opposée à la veulerie d'âme d'un prêtre. Dans le film, les événements sont, au contraire, réduits à une série de poncifs outrageusement romanesques où l'on voit des « révolutionnaires » dont la farouche intolérance est quasi caricaturale persécuter un ministre du culte à l'héroïsme si édifiant que les groupements catholiques l'ont annexé à leur propagande. Le péché de trahison, en matière d'adaptations littéraires, est pourtant si quotidien au cinéma qu'il n'y aurait pas là de quoi motiver une allusion à « Dieu est mort » dans ce journal où la place est mesurée aux problèmes de la camera.

par
RAYMOND BARKAN

De « belles images » ne font pas un film

Mais une autre accusation portée contre le film vaut d'être reprise car elle éclaire un des débats les plus brûlants qui concernent l'évolution du cinéma. Les procureurs de la critique ont requis la condamnation de « Dieu est mort » pour délit de formalisme. Il est de fait que le soin apporté par John Ford à composer de « belles images » transparaît souvent avec une évidence insupportable. Rarement ai-je vu une photographie aussi visiblement « travaillée », « léchée », que dans les scènes du baptême clandestin dans la chapelle campagnarde avec ses fastidieux gros plans de Dolorès Del Rio. La lenteur du rythme, qui n'est nullement justifiée à ce degré par les événements contés, semble destinée à nous convier à mieux arrêter notre attention sur ces splendides images mexicaines. On a l'impression de visiter un musée de la photographie. La beauté plastique résulte d'un parti pris si apparent qu'elle nous apparaît plaquée sur le sujet comme un enduit.

Sans doute, dans « Dieu est mort », la gratuité esthétique atteint-elle à un paroxysme assez rare. Mais par son excès même, elle nous permet de discerner nettement une sorte de contradiction à laquelle est acculé présentement le cinéma. Jusqu'à ces temps derniers, l'élément pictural a joué le rôle essentiel dans la recréation de la vie par la camera. Lorsqu'on songe aux films de John Ford, de Fritz Lang, de Carné, de Sternberg, on est obsédé avant tout par un certain style plastique. On décèle certes à travers la continuité les thèmes choisis et une préférence pour des personnages déterminés, une attitude personnelle de ces cinéastes devant la vie. Cependant, il est incontestable que « La Chevauchée fantastique », « Metropolis », « Quai des Brumes », « L'Ange Bleu », « Loulou » s'imposent moins à notre mémoire par leur contenu intellectuel que par une sorte de couleur spéciale- [illegible]

plexité de certains sujets. L'appauvrissement en substance de la plupart des transpositions de romans — il n'est que de citer celles de « Crime et Châtiment », des « Raisins de la Colère », et tout récemment, de « La Chartreuse de Parme » — le prouve parfois avec une triste évidence.

Si captivant soit le style de Pierre Chenal, de John Ford ou de Christian-Jaque, il n'a aucune commune mesure, dans l'ordre de l'intelligence, avec celui de Dostoïevsky, de Steinbeck et de Stendhal. La primauté de l'image sur le « récit » limite le terrain de création du cinéma. Elle l'astreint à des actions linéaires et à la simplification psychologique. A l'exception de quelques grands films d'auteurs comme ceux de Chaplin, de Poudovkine, de Stroheim ou de Renoir, l'écran nous a davantage séduit par des atmosphères que convaincu par la description précise de « caractères ».

Victimes des infirmités de la plastique qui s'ajoutent aux interdits d'origine sociale planant sur les sujets jugés « non-commerciaux » ou contraires à la morale régnante, la majorité des réalisateurs tournent en rond dans les mêmes types de scénarios. Sur des intrigues à peine différentes, ils brodent complaisamment les effets picturaux qui ont déjà fait leur réputation. A qui a suivi l'œuvre de John Ford, « Dieu est mort » apparaît presque une anthologie.

Le problème du sujet demeure capital

Les cadrages, les plans fixes, les retours en arrière employés avec virtuosité par Wyler, Hitchcock et Welles servent notoirement l'accroissement de l'intelligence du cinéma. Mais ils n'ont aucune intelligence intrinsèque. Comme tous les artifices formels, ils ne valent que dans la mesure où ils « collent » absolument à un contenu valable. Bien des productions de Hollywood « découpées » et « visualisées » avec une science technique supérieure sont aussi vides de signification que des noix creuses.

Réjouissons-nous que tout en continuant à utiliser pleinement les vertus plastiques de l'image, des scénaristes et des réalisateurs haussent l'expression cinématographique à la ductibilité d'une écriture. Il serait effectivement merveilleux que la camera « écrivît » sur l'écran des films aussi denses de pensée que les « Pasquier » ou les « Thibaut » ! Mais j'ai grand peur que cette évasion du cinéma hors du domaine trop limité de l'éloquence plastique ne le guérisse pas de la maladie chronique dont il souffre et qui est l'indigence du sujet. Le problème du sujet, avec ses arrière-plans prosaïques, nous entraînerait loin des élégantes dissertations sur la technique et l'esthétique. Mais il importe de ne pas oublier qu'il demeure capital. Car le cinéma a toujours plus manqué de sujets que de réthorique.

Prenons garde que cette intelligence nouvellement acquise ne tourne dans le vide ! Il ne faudrait pas qu'un dilettantisme de « l'écriture » vînt purement et simplement remplacer le dilettantisme pictural dénoncé dans « Dieu est mort ».

Raymond BARKAN.

SI CE JOURNAL VOUS INTERESSE FAITES-LE LIRE A VOS AMIS

NOUVEAUX PRODIGES DE LA TELEVISION

Tout récemment, Paris a été le siège d'un important congrès international de télévision, auquel treize pays, outre la France, étaient représentés : la Belgique, l'Egypte, l'Espagne, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Grèce, l'Italie, le Luxembourg, Monaco, les Pays-Bas, la Pologne, la Suisse et la Tchécoslovaquie.

Si les exposés faits à ce congrès, et même les conversations tenues en marge, ont été rigoureusement techniques, de sorte que leur relation ne peut avoir de sens que pour les initiés, il s'en est dégagé des conclusions et des perspectives de nature à intéresser l'ensemble du public profane, au moins autant que les spécialistes. Car certaines des confirmations ou des révélations apportées par ces réunions ont laissé entrevoir des développements dont les conséquences, encore incalculables, seront certainement considérables.

SOUS LE SIGNE D'UNE ALLIANCE NECESSAIRE

D'abord, il est remarquable que le congrès, organisé par la Société des **Radioélectriciens**, et suivi par de nombreux techniciens du **cinéma**, ait été centré sur le thème « Les relations entre la **télévision** et le **cinéma** ».

J'ai souligné les trois mots **radio**, **télévision** et **cinéma**, parce que leur rapprochement, trop rare dans le passé, est significatif et devait être, précisément, souligné.

La télévision ressortissant techniquement à la radioélectricité, on n'a eu jusqu'ici que trop tendance à ne la considérer que comme une sorte de radio perfectionnée, enfin guérie de sa cécité. Par rapport au cinéma, on n'a voulu voir en elle qu'une « concurrente », pour le moment dérisoire, mais peut-être capable — qui sait ? — de devenir finalement « dangereuse ».

Or, le congrès de Paris vient de prouver, **de façon définitive**, que la télévision réalise la synthèse parfaite des moyens propres de la radio et du cinéma. Et, si elle doit un jour supplanter, en tout ou en partie, un de ses « ascendants » ce sera la radio, et non le cinéma, avec qui, au contraire, elle établira fatalement une coopération étroite et réciproquement fructueuse.

La certitude d'une fatalité étant acquise, il vaut toujours mieux s'y [illegible] nement, nous permettre de l'aménager dans les meilleures conditions.

Quatre réalisations surtout ont retenu l'attention des congressistes, et ce sont celles justement à partir desquelles se destine un avenir nouveau qu'il eût été téméraire de prophétiser il y a seulement cinq ans : la haute définition, le grand écran, le relief, la caméra d'enregistrement cinématographique de l'image électronique.

LA HAUTE DEFINITION

L'image télévisuelle, comme la photo d'un journal, est constituée par une série de lignes constituées elles-mêmes par un certain nombre de points plus ou moins lumineux et résultant de la transformation réversible d'ondes lumineuses en ondes électriques. C'est ce « lignage » qu'on appelle la définition. Plus il y a de lignes, et donc de points, plus haute est la définition, plus fine la trame, plus précise l'image.

L'industrie française de la télévision a mis au point les plus hautes définitions du monde (de 800 à 1.000 lignes, et même davantage). Les démonstrations faites au cours du congrès sont décisives : le résultat est prodigieux. A-t-on le nez sur le récepteur, c'est à peine si on voit la trame de l'image. Alors que si on met le nez sur le journal ou si on le mettait sur un écran de cinéma...

Fini le temps où la télévision « ne faisait pas sérieux », parce que ses images étaient grossières et semblaient incapables d'égaler à jamais celles du cinéma !

LE GRAND ECRAN

Pour beaucoup cependant, la télévision ne fait toujours pas sérieux, « parce qu'elle utilise encore un petit écran qui fait penser davantage à ce- [illegible]

Jean THEVENOT.
(A suivre.)

Prochain article : Problèmes et perspectives de la télévision française.

UNE SOIRÉE CINÉMATOGRAPHIQUE *tchécoslovaque*

QUELQUES nouveaux films tchécoslovaques, dessins animés, films de marionnettes, reportages, étaient présentés en séance privée, lundi soir, dans les salons de l'ambassade de Tchécoslovaquie, sous la présidence de M. l'ambassadeur Adolf Hoffmeister. Le moins qu'on puisse dire de cette soirée, à laquelle étaient conviées les personnalités les plus éminentes du monde des sciences, des lettres et des arts: c'est qu'elle fut pour la plupart, une révélation : le cinéma tchécoslovaque s'affirme — notamment dans les dessins animés et les films de marionnettes — au tout premier plan de la production mondiale.

Pétri de poésie, d'un sens profond de l'humain, mettant au service d'une technique impeccable une rare maîtrise de la couleur et de la photographie — existe-t-il des photos plus belles que les photos tchécoslovaques ? — le film tchécoslovaque est d'une valeur émotionnelle vraiment inédite, et qui ne fait pas même défaut aux documentaires. J'en veux, pour preuve, cette étonnante fresque commémorative de l'Année 1948 en Slovaquie où, tandis que s'élève, vengeur, l'hymne des partisans, l'on voit ceux-ci dévaler les collines, l'arme au poing, dans la brume matinale. Et ce documentaire sur les Enfants grecs accueillis en Tchécoslovaquie, *où l'esprit de propagande s'efface pour céder le pas à la sollicitude fraternelle.* Le Saumon du Danube, *reportage minutieux, sait être instructif en demeurant amusant.* Bethléem *nous livre une féerique nuit de Noël dans la montagne, que gravissent au rythme plaintif des chansons pastorales, des bergers lents. Et la lueur des falots, sur le visage des marionnettes, s'exerce aux fantasmagories.* La Légende de Saint Prokop *est d'une sobre grandeur, jamais fade dans sa mysticité.*

L'Atome au carrefour *et* Le Dirigeable et l'Amour, *ces étonnants dessins animés, ne peuvent souffrir aucune comparaison avec les films de Disney. Car ce sont des satires impitoyables mais justes, naïves mais point bêtes et dont la poésie délicate ne doit rien à personne.*

Artistes typographes

L'EXPOSITION de peinture organisée 100, rue de Richelieu, par les typographes des Sociétés des Entreprises de Presse, au vernissage de laquelle nous étions conviés vendredi dernier, est intéressante à plus d'un titre. Le nombre des exposants et la diversité de leur talent sont significatifs de l'extension que prend chaque jour l'art plastique parmi des couches de la population qu'il n'y a pas si longtemps on considérait comme étrangère aux problèmes qu'il pose. Certes on se serait attendu à voir plus de peintres dits « du dimanche » parmi ces exposants ; mais il semble bien que la peinture dite « naïve » ne soit plus le patrimoine aujourd'hui de ceux seuls qui l'ont conçue. Les peintres qui sont exposés rue de Richelieu ont des soucis plus académiques. Nulle école qu'ils ne prétendent représenter : du privitivisme à l'abstrait, en passant par le réalisme ou l'impressionnisme le plus pur, on assiste à un véritable raccourci de la peinture des cinquante dernières années. Que ce soit des nus ou des natures mortes, des paysages ou des portraits, cette exposition, par sa variété, ressemble plus à un petit Salon d'Automne qu'à une exposition d'avant-garde. Mais l'effort des peintres typographes n'en est pas moins consolant.

Il est une partie de cette exposition sur laquelle nous voudrions insister. C'est celle qui est consacrée au Livre et à son illustration. Il est remarquable en effet de voir, à travers les quelques maquettes qui sont ici exposées, combien la connaissance technique d'un métier influe sur les réalisations de l'art. Cela n'est pas négligeable dans une époque où beaucoup prétendent « œuvrer », sans connaître les rudiments de leur métier.

L'HOMME-QUI-LIT

CHAQUE fois qu'on tente de définir l'homme, la formule qu'on trouve s'applique à la perfection, à ce monstre quotidien des civilisations : l'homme-qui-lit. Il semble que toutes les singularités de l'esprit humain, toutes ses ressources et ses surprenantes facultés, l'homme-qui-lit les assume. Il est celui qu'on ne peut limiter à ce qu'il est, que son être ne circonscrit point, puisqu'il y échappe, et ne s'en contente pas. Il est dans l'espace et cependant s'en abstrait. Sa durée n'est pas pure, il y mêle celle d'une fiction qu'il adopte ou d'une méditation qu'il épouse. L'homme-qui-lit échappe à ce qu'il est : n'est-ce pas le propre de l'homme tout court ?

Est-ce à la lecture que songe Hamlet, le prince qui a trop vécu et trop lu, lorsqu'il rumine l'énigme du destin ? ? Mourir, dormir... rêver, peut-être ? » Lire, c'est ajouter aux rêves qu'ont engendrés ceux qu'autrui a conçus pour vous, La Rochefoucauld donne une des clefs du lecteur, et fait le portrait de l'homme-qui-lit en ne songeant qu'à l'homme tout court : Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. Etrange exercice qu'on voit cependant pratiquer tous les jours : l'homme qui souffre échappe à sa souffrance, grâce à celle d'Œdipe, de David Copperfield, de la princesse de Clèves, de Swann (ou de l'héroïne de « Chaste et flétrie »). Je est un autre, dit Rimbaud: c'est vrai de chacun de nous, constamment. Mais jamais plus lorsque nous cédons aux attraits du vice impuni qu'analysa le merveilleux Valéry Larbaud. Le Je du lecteur est un autre, toujours un autre (parfois deux autres : le je de l'auteur, le je de son héros...). Et Jean-Paul Sartre, enfin : L'homme est ce qu'il n'est pas, et n'est pas ce qu'il est. L'esprit est cette présence absente, ce creux toujours futur, cette duplicité indénommable qui se définit moins par ce qu'il est que par ce qu'il est capable d'être ou de devenir. L'homme est un animal liseur. Le seul. L'homme-qui-lit résume la condition de l'homme tout court.

⁂

L'homme qui lit aime les redites. Il aime s'entendre conter ce qu'il sait déjà. Il débute avec les contes de fées, il aime y revenir. Le fantastique est l'enfance de l'imaginaire. C'est qu'il appelle plus de complicité que tout autre germe. L'énigme ou la féerie n'y est pas une question inutile, arbitraire, mais une marge laissée à l'imagination du lecteur. De même que dans tout poème et tout roman, mais de façon plus visible, plus évidente, le conteur fantastique choisit d'abord ce qu'il ne dit pas. L'auteur de mélos horrifiques dit tout: plus il y en aura, plus son public tremblera.

Un écrivain comme Poe pose tout de suite l'art fantastique sur son véritable plan : il ne s'agit pas pour lui de réalisme, mais de poésie. Il ne cherche pas la minutie vériste, mais l'équivalence. Il demande à son lecteur d'accepter une règle du jeu. Edgar Poe lui-même, au sujet d'« Hamlet », a fort bien exprimé cette collaboration nécessaire de l'esprit à toute création littéraire : « Shakespeare, écrit-il, a dû savoir que l'on observe chez certaines personnes extrêmement ivres, de quelque ivresse qu'il s'agisse, le penchant presque irrésistible à feindre leur égarement plus complet qu'elles ne l'éprouvent en réalité. » Inversement, il demande au lecteur « de faire un peu semblant » au départ, pour avoir ensuite tout à fait peur. L'homme-qui-lit dans un récit peuplé, dès les premières pages, de nobles vieillards silencieux, de châteaux historiques mal éclairés, de parcs aux fourrés épais, de jeunes beautés éclatantes et fugitives, est prévenu. A lui de se mettre dans l'état le plus favorable aux buts que poursuit le conteur.

Mais cet arsenal maléfique est pour l'écrivain lui-même une contrainte. Il est entravé, on lui fixe les limites qu'il ne doit pas dépasser. La convention de la charrette errante a dû, j'imagine, gêner autant qu'elle les aidait, ceux qui l'utilisaient. C'est cela justement qui les a conduits à exiger davantage d'eux-mêmes, à donner d'autant plus aux inventions qu'il leur était permis d'ajouter à la trame classique. Les conventions n'ont d'autre valeur que de développer en profondeur la conscience chez celui qui les accepte et les subit — comme une légère douleur sur un point de l'organisme nous le rend sensible et nous éveille à l'intelligence de ses lois intérieures. Une astreinte, comme celle des trois unités, ou celle qui consiste à utiliser un matériel poétique donné, vaut en ce que, fixant presque douloureusement notre attention sur ce qui y est soumis, nous en saisissons mieux la nature profonde.

L'amateur de romans sait très bien que les héros de fictions font tout ce qu'il fait lui-même, ou souhaiterait faire ; ils mangent, se promènent, travaillent, voyagent, se marient, dorment. Depuis les romantiques allemands et Freud, il leur arrive de rêver. Depuis D.-H. Lawrence, il leur arrive de faire l'amour. Ils sont susceptibles de gagner de l'argent, de faire des affaires, de s'énivrer, de se battre, de jouer aux cartes, d'aller à la guerre, de jouer du piano, de nager, de monter en avion, de se droguer, de tricoter, de skier, de pratiquer les échecs, de faire de la politique. Mais

Par
Claude ROY

il est une activité humaine à laquelle on les voit rarement se livrer, et c'est précisément celle qui est essentielle à leur existence (ou du moins à son expression) : la lecture. Les personnages de roman lisent très rarement.

Tout a de l'influence sur eux, les paysages, les hasards, les femmes qu'ils aiment, leurs amis, tout, sauf les livres. Or, on voit tous les jours quelqu'un dont le destin est bouleversé par un livre, qu'une lecture arrache à ce qu'il fut : de cet inquiet, les Evangiles font un croyant, de ce jeune bourgeois L'Espoir (mais oui...) fait un révolutionnaire, les récits de Saint-Exupéry déterminent la carrière d'un futur pilote. Et, sans aller si loin, dans la façon d'aimer d'un amant, qui ne décèle les souvenirs d'une lecture : Proust, ou Lawrence, ou Charles Morgan, ou Aragon ? Mais dans les livres même, les êtres imaginaires échappent au prestige des livres. On compterait sur les doigts des deux mains les romans qui font allusion à d'autres romans : il y a A la recherche du temps perdu, les livres d'Aldous Huxley et quelques autres. C'est bien peu.

Le roman des romans, c'est le critique qui l'écrit. Mais n'y aurait-il pas un autre roman à écrire, qui serait l'histoire prodigieuse des répercussions qu'un grand livre peut entraîner ? Combien d'êtres ont voulu devenir sinon Stendhal, du moins Fabrice del Dongo ou Julien Sorel ? Comment ont-ils réalisé ce dessein, quelle marque sur leur vie a été imprimée par la lecture de La Chartreuse ou du Rouge et le Noir ? Voilà un grand sujet de roman à tiroir, le roman de l'homme-qui-lit. Nous l'attendrons sans doute longtemps.

⁂

Dans cette changeante navigation, la vie, il est très passionnant de voir l'usage que les hommes font de leur embarcation et de ce qu'elle contient, amenant de la toile, en déployant, manuvrant avec ou contre le vent, tirant ressource de la boussole et de la saison, des provisions et du temps qu'il fait, rusant ou affrontant. Montaigne, le Journal de Gide, celui de Ramuz ou de Tolstoï sont très riches d'exemples du « bon usage de la lecture ». On lit pour mieux comprendre ou pour mieux oublier, pour s'exciter ou s'assouplir. Lorsqu'il commençait à écrire un livre, Barrès choisissait dans sa bibliothèque un ouvrage qu'il lisait ou feuilletait tout au long de son travail. Il s'en servait comme d'un diapason. Il venait y chercher le la avant de se mettre à table. Il trouvait dans une œuvre définie, achevée, résistante et dure cette continuité d'âme dont il avait besoin. Un livre de chevet donne à celui qui s'en nourrit la constance et la fixité qu'il ne peut se donner à lui-même. Les livres sont des idées fixées. Ils bougent, cependant. Mais c'est une autre histoire.

⁂

Le critique est celui qui a de la suite dans les idées des autres.

⁂

L'armée américaine, pendant toute la guerre, distribua à ses soldats, par millions d'exemplaires, des petits livres imprimés et de format commode, tout, au volant de leurs jeeps arrêtées, les pockets books. J'ai rencontré parsur le pont des transports de troupes, dans les fortins conquis de la ligne Siegfried, dans les cantonnements bombardés d'Allemagne, dans les mess de pilotes aviateurs, dans les chars Shermann au repos, des lecteurs tenaces, absents, dévorés. Il y avait de tout dans la série des pocket books : la Bible, Whitman, des Westerns, Maupassant, Faulkner, des livres de voyages, Ernie Pyle, Balzac, des histoires de fantômes, Saint-Exupéry, Caldwell, des traités de jeu, d'échecs, des livres scientifiques, James Thurber et Henry James, que sais-je encore...

Le Rhin à peine franchi, je revois ce G.I. pas rasé et boueux qui lisait dans un abri au-dessus duquel un extraordinaire orage d'artillerie déferlait. Enfoncé dans la paille humide, indifférent au dangereux vacarme, délibérément ailleurs, que lisait-il ? Je m'approchai : « Péril en Mer », de Richard Hughes.

⁂

Devant la guerre, et les grands événements foudroyants, révolutions, cataclysmes naturels, la tentation de l'homme et celle de l'écrivain sont semblables, et semblable leur illusion. L'épopée simplifie tout. Sur une scène dépouillée de tout accessoire, enfin dénudée, essentielle, l'homme à son tour allégé se trouve aux prises avec des sentiments élémentaires et des forces premières, peur, courage, abnégation, angoisse, espérance. Ce sont là des passions que chacun sait pouvoir affronter, mieux que le lent écheveau d'ennuis et de responsabilités, de problèmes et de soucis qui tisse la tapisserie du temps paisible. Ce sont là des passions, aussi, dont chaque écrivain se croit digne : tout poète de dix-huit ans se sent Homère ou Hugo — sans effort, et plus malaisément Tolstoï ou Proust. Et devant les périls ou les occasions, l'homme et l'écrivain partagent la même attente, celle d'une révélation apportée par l'épreuve, le danger, la surprise, celle d'un arrachement de l'âme à soi-même, celle de ce don miraculeux qui offrira enfin réponse à la question de chacun : « De quoi suis-je capable ? De quoi l'homme est-il capable ? »

Double tentation et double illusion, car les combats de Guerre et Paix, la tempête de Typhon ou celle de Péril en mer, les déraillements ou les accidents de la mine de Zola, aux complications des jours ordinaires en substituent de plus subtiles : qui ne voit que l'univers de relations du combattant est aussi complexe et délicat que celui de sa vie civile privée, tranquille ? L'épopée ne supprime point les problèmes moraux : elle les déplace ou les aiguise. Et c'est faible que de croire pouvoir, par la grâce d'un bombardement ou la tension d'une action d'éclat, devenir un autre : les hasards de la guerre accouchent mais ne créent point. On n'apprend de soi, face à la mort ou devant le danger, que ce qui attendait de s'exprimer. L'héroïsme n'est pas un don des événements.

Lettres françaises contemporaines par Georges GOVY

CLAUDE MORGAN

L'ŒIL lumineux et serein à la fois, Claude Morgan poursuit sa tâche avec persévérance. Il ne pousse pas des coudes. Il s'écarte même, rentre dans l'anonymat, chaque fois que les autres s'impatientent. N'a-t-il donc pas d'ambition ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il ne place pas son « moi » au-dessus du « moi » des autres et ne cherche pas à faire de sa personne le centre du monde. Il a pour cela de trop solides attaches avec le peuple et un sens trop aigu de la réalité...

Fils de l'académicien Georges Lecomte, il est né le 25 janvier 1898, à Paris. Il devient ingénieur électricien dans l'espoir de pouvoir vivre en montagne, tout près des grands barrages. Et il écrit son premier livre : *Une bête de race* sous les pylônes de Saint-Assise. Son second : *l'Ivresse du risque*, à Belgrade. Le troisième : *Violence*, en Suisse. Le quatrième : *Liberté*, à Paris.

Nous sommes en 1938. Morgan abandonne brusquement sa carrière d'ingénieur pour vivre du journalisme. Fait prisonnier pendant la guerre de 1940, il séjourne 13 mois dans un camp en Autriche. Et dès son retour, participe aux côtés de Jacques Decour à la résistance intellectuelle. Decour fusillé, c'est Morgan qui reprend sa tâche. Il fait paraître 20 numéros clandestins des *Lettres Françaises* et un almanach, tiré à 5.000 exemplaires. Son quartier général est le Palais du Louvre. Grâce à l'accord tacite de Jacques Jaujard (actuel directeur des Arts et des Lettres) il transforme le pavillon Mollien en un véritable dépôt de publications « subversives ». Mme Desvignes, animatrice des éditions de Minuit, inséparable de son vélo, entre par une porte, se libère de son chargement et disparaît par une autre porte. C'était à Morgan de « ranger » la livraison. Aragon, Cassou, Martin-Chauffier et Vercors, faisaient aussi de fréquentes apparitions dans le « réduit ».

Peu avant le débarquement, le Louvre devenu trop dangereux, Morgan et ses stocks émigrent dans une mansarde de la rue du Dragon.

Morgan soupire :

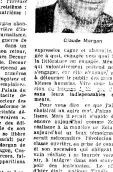
— C'est bien là que j'ai commis, je crois, ma seule imprudence. Les nerfs en boule, un jour, j'ai lancé un pot d'eau sur un ivrogne. Et j'ai ainsi arrosé les flics, surgis je ne sais d'où. J'ai eu toutes les peines du monde à les empêcher de monter dans ma chambre où il y avait tout ce qu'il ne fallait pas, bien entendu.

La Marque de l'homme écrit et sorti pendant la clandestinité, est, à mon sens, le livre qui a le mieux confirmé Claude Morgan comme écrivain. Il a été suivi du *Poids du monde* qui, malgré quelques faiblesses, demeure un très bon roman et combien sympathique...

Mais posons à Claude Morgan notre première question :

— Que pensez-vous de la littérature engagée ?

— Je n'aime pas l'expression : littérature engagée parce que c'est une



Claude Morgan

expression vague et abstraite. Engagée à quoi, engagée vers quoi ? Toute la littérature est engagée. Même celle qui volontairement prétend ne point s'engager, car elle s'engage, en fait, à détourner le public des grands problèmes humains. Vive donc la précision du langage [illegible] sans leurs indispensables compléments.

Pour vous dire ce que j'aime, je choisirai un autre mot. J'aime le réalisme. Mais il serait stupide d'écrire encore aujourd'hui comme Zola. Le réalisme à la manière de Zola serait aujourd'hui un faux témoignage. Ce serait méconnaître l'évolution de la classe ouvrière, sa prise de conscience et son ascension qui obligent l'écrivain réaliste à se tourner vers l'avenir, à intégrer dans son œuvre l'espoir des lendemains. Le réalisme d'hier était statique. Tandis que le réalisme d'aujourd'hui doit, pour être valable, saisir l'homme dans son plein mouvement.

— En somme vous écrivez...

— Pour témoigner. Et pour me battre à la place qui est assignée à l'écrivain.

— Et comment envisagez-vous le rôle de l'intellectuel en 1948 ?

— Lutter pour l'indépendance nationale aussi menacée aujourd'hui qu'hier et qui est la condition première du rayonnement de notre culture.

— Les relations culturelles ?

— Elles ne doivent pas se limiter aux relations avec tel ou tel pays, mais doivent s'étendre également à tous. Elles n'ont de sens que si elles aident au rayonnement universel de la culture. A Wroclaw, un délégué britannique s'est élevé avec une grande opportunité contre la prétendue division de la civilisation en deux zones, l'une occidentale et l'autre orientale. Il a dit : « La civilisation qu'on qualifie d'occidentale a eu pour initiateur un oriental : Jésus Christ, tandis que la civilisation qu'on qualifie d'orientale a eu pour initiateur un occidental du nom de Karl Marx.

— Que pensez-vous de la littérature française actuelle ?

— Les écrivains de la Résistance l'ont sortie de l'ornière de l'art pour l'art. La littérature de la Résistance, si décriée parce qu'elle gênait les faiseurs de rébus et ceux qui se servaient des faiseurs de rébus pour des fins politiques, a repris la tradition du réalisme français. Et demain ? Bien entendu, il ne s'agit pas de perpétuer à l'infini les récits de la Résistance, mais de continuer l'effort des écrivains de la Résistance pour créer des œuvres en concordance avec les préoccupations, les luttes, les espérances du peuple. La littérature de l'absurde et de l'angoisse qui s'est développée après la Libération est une impasse pour l'écrivain. Elle est l'expression d'une certaine fraction de la bourgeoisie française qui désespère de l'avenir.

— Une dernière question : quel est celui de vos livres que vous préférez ?

— Celui qui va paraître ces jours-ci: *Mauvaise graine*, et qui raconte l'histoire d'une famille française depuis 1905 jusqu'en 1944. J'ai essayé particulièrement d'analyser le caractère d'un jeune garçon qui se rallie au fascisme par dégoût des lâchetés et des compromissions qu'il observe autour de lui.

La Vie, les Lettres, les Arts, la Vie, les Lettres

Des artistes étrangers en Tchécoslovaquie.

Prague, le 1er décembre. — La presse de Prague publie des critiques enthousiastes de l'exposition du dessinateur et caricaturiste américain William Gropper, qui attire un très nombreux public.

Le pianiste anglais, A. Hallis, fait, en ce moment, une tournée de concerts en Tchécoslovaquie. De Prague, il se rendra notamment à Brno et Bratislava. Il joue tous les soirs à guichets fermés, et la presse loue son talent sans aucune restriction. (Ceteka.)

Les prix obtenus par les films tchécoslovaques au festival de Venise.

Le professeur Brousil vient d'apporter les prix obtenus par les films tchécoslovaques du Festival de Venise.

Les films tchèques avaient obtenu deux médailles d'or pour les films « Spalicek » et « La Berceuse » et deux médailles d'argent pour les films « Les Hommes en dessous de Prague » et « Un mille-un million ! ».

Le président du Festival, prof. Ponti, avait encore ajouté un autre prix : une médaille en bronze pour le dessin animé : « Le millionnaire qui a volé le soleil ».

Les films tchécoslovaques suivants avaient encore obtenu des diplômes : « L'Amour et le Zeppelin », « La Poésie de la forêt », « Le Manteau d'ange ».

Un film sur la destruction de Lidice.

Dans le cadre de la semaine de l'Union culturelle pour le renouvellement démocratique de l'Allemagne à Berlin, on a projeté un film sur la destruction de Lidice. Ce documentaire réalisé par les troupes SS qui détruisirent Lidice, a été donné par le ministère de l'Intérieur tchécoslovaque à la Société pour le renouvellement de Lidice.

Participation de la Tchécoslovaquie au concours du meilleur livre d'enfants en Hollande.

La Fédération des organisations artistiques et l'Union des écrivains néerlandais ont ouvert un concours pour le meilleur livre d'enfant sur l'art. La commission de cette organisation a réuni des échantillons des livres de cette sorte, édités en Hollande et à l'étranger. La Tchécoslovaquie prend part au concours avec 15 volumes, et des œuvres qui mettent à la portée des enfants et de la jeunesse, la musique tchécoslovaque.

L'inauguration de l'exposition indoue à Prague.

Une exposition « L'Inde dans la culture tchèque » a été inaugurée au musée Naprstek à Prague. La section indoue de l'Organisation pour les rapports culturels et économiques avec l'Orient et l'Institut de langues orientales a organisé cette exposition, sous le patronage du ministère de l'Information et de la Culture.

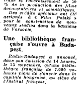
Un joueur d'orgue belge à Prague.

Le fameux joueur d'orgue belge, Flor Peeters, professeur à l'Institut Lemmens à Malines et du Conservatoire royal à Gand, a pris part au cycle de concerts de pianos et d'orgues de Bach. Il a été organisé dans le cadre de l'accord entre la Belgique et la Tchécoslovaquie des représentations réciproques comprenant aussi des concerts du professeur Dr J. Reinberger en Belgique.

Le film polonais.

La société « Film Polski » vient de produire pour la première fois en Pologne un projecteur cinématographique de 16 mm. 500 projecteurs du même type seront fabriqués en 1949, ce qui permettra de développer le réseau de cinémas ambulants pour la campagne.

D'autre part, M. Albrecht, directeur général de la société cinématographique polonaise « Film Polski », a exposé au



cours d'une conférence de presse le programme du développement du cinéma en Pologne. Il prévoit la production en 1949 de 25 films de long métrage et l'accroissement de 50 % de la production des films documentaires et scientifiques.

Des crédits spéciaux ont été assignés à « Film Polski » pour la construction de nouveaux studios dans la banlieue de Varsovie.

Une bibliothèque française s'ouvre à Budapest.

Radio-Budapest a annoncé, dans son émission de 14 heures, le 25 novembre, qu'une bibliothèque française de 7.000 volumes vient de s'ouvrir dans la capitale hongroise, au siège de l'Institut français.

Rapports culturels franco-polonais.

Le 9 décembre, se réunit à Varsovie, la commission mixte instituée par la Convention culturelle franco-polonaise du 19 février 1947, pour réaliser les buts que s'est fixés ladite Convention.

Rappelons que, pour conserver et approfondir le patrimoine culturel constituant une des bases de l'amitié qui unit les deux nations, les deux gouvernements ont pris un certain nombre de dispositions favorisant les échanges culturels, tels que : expositions d'art, représentations de pièces de théâtre, de films, édition et échange de livres, bourses d'études, instituts scientifiques, échanges d'élèves et de professeurs et bien d'autres.

La commission mixte a siégé pour la première fois en session plénière à Paris, l'année dernière. Elle siège alternativement à Paris et à Varsovie et fonctionne sous la présidence du ministre de l'Instruction publique du pays où elle a lieu.

La Convention culturelle franco-polonaise a été conclue pour une durée de 5 ans.

Exposition d'art populaire polonais au Musée d'art moderne.

Grâce à l'initiative de la Direction générale des relations culturelles, Paris verra prochainement une remarquable exposition d'art populaire polonais.

Environ 200 sculptures, peintures, gravures, de techniques diverses, soigneusement choisies, seront exposées quai de New-York, du 28 décembre au 6 février 1949.

Sans vouloir anticiper sur ce que sera cette exposition, mentionnons cependant que celles qui l'ont précédée à Cracovie et à Vroclaw ont permis de voir dans l'art populaire polonais des valeurs artistiques universelles et des rapports aussi tiquité qu'avec la peinture con- bien avec la statuaire de l'an- temporaine.

LA MUSIQUE PAR HENRIETTE ROGET

AVANT-PREMIERE

DANS quelques jours l'Opéra va créer *Lucifer*, mystère en 3 épisodes, de Claude Delvincourt, sur un livret de René Dumesnil. L'œuvre n'est ni ouvrage lyrique, ni ballet chanté, encore moins oratorio ou cantate : les personnages s'expriment par gestes, tandis que des chanteurs, qui ne participent à l'action que par leur voix, « doublent », comme l'on dit au cinéma, les danseurs ou bien commentent ce qui se passe sur le plateau, plutôt en « sous-titres sonores » qu'en récitants. Indépendamment de ces chanteurs solistes, deux masses chorales qui, elles non plus, ne figurent pas visuellement dans le spectacle, représentent les principes du bien et du mal et sont en somme les éléments essentiels de ce grand mimodrame.

Sauf dans le deuxième épisode, consacré presque entièrement au ballet (*Le sacrifice à Terpsichore*, en admettant qu'il y ait place pour cette figure de la mythologie grecque dans cette œuvre essentiellement monothéiste), les chœurs restent les principaux protagonistes opposant leurs masses comme en un tournoi véhément où la violence est d'ailleurs vaincue par la douceur et l'humilité : ce qui permet à la fin de l'œuvre, après les promesses de rédemption et l'annonce du salut offert au repentir, de joindre ce qui fut le chœur infernal au chœur céleste ; il en résulte une polyphonie en double chœur couronnée par un contralto-solo écrite selon une technique à la Palestrina et dans un style « New-Orléans » ; l'alliance d'une forme d'art très raffinée avec un art primitif tout en « traditions orales » et en instinct divinatoire est extrêmement heureuse, la rigueur du « cantus primus » en valeurs longues, entouré par les arabesques d'un chorus de blues, donne un effet très neuf et prouve que l'inattendu en matière de style peut, lorsqu'il est judicieusement choisi, produire non point du disparate, mais, au contraire, ouvrir une voie ; le fait se produit parfois dans l'art des céramistes, les couleurs étant profondément altérées par la cuisson et celle-ci réservant fréquemment des surprises ; ici il ne s'agit point de surprise, ni d'effet du hasard, mais d'une trouvaille profondément originale, voulue, pensée, pesée et mise en œuvre de main de maître. C'est sans doute cette conclusion de la partition, cet aboutissement qui atteindra le plus directement le public.

A la première audition, il ne sera pas très aisé de découvrir dans cette œuvre très fouillée, très complexe, tout ce qu'elle contient : les accents dramatiques y abondent, les effusions extatiques et les échappées pastorales trouvent place au milieu de rythmes heurtés et chaotiques, mais tous ces éléments sont si enchevêtrés, qu'il faut être familiarisé avec la partition pour en dégager les réelles beautés qui semblent encore prises dans leur gangue.

Il y a deux sortes de musique de ballet : celles qui sont faites pour accompagner la danse, l'élément auditif se mettant au service de l'élément visuel ; et celles qui sont d'abord à elles seules de la musique à laquelle la chorégraphie ajoute une beauté plastique.

Lucifer pourrait être joué orchestre et chœur sans la danse, mais il ne pourrait être joué orchestre et ballet sans les chœurs ; avant que d'être un spectacle, il demeure une partition musicale. Sa réalisation scénique, pour être au point, exige presque des tours de force, car, malgré tous les perfectionnements techniques actuels, un théâtre de l'envergure de l'Opéra ne peut utiliser les gros truquages possibles et même souvent faciles au cinéma ou à la radio : enregistrements faits séparément, puis superposés avec une exacte synchronisation, jeux de nuances artificiels qui mettent tour à tour en gros plan tel ou tel instrument, telle ou telle voix, à l'aide de jeux de micro et de potentiomètres bien manœuvrés et mille autres procédés mécaniques qui restent interdits à un spectacle qui se déroule directement devant le public et qu'on doit recommencer à chaque nouvelle audition.

Voilà un des aspects du problème du spectacle lyrique ; le septième art et la machine parlante nous ont habitués à des truquages qui n'ont pas été sans influencer la technique musicale et, par suite, ont orienté les conceptions esthétiques et l'écriture pratique des compositeurs ; mais cette évolution (cette révolution plutôt) n'est applicable à la scène actuellement que dans une certaine mesure, car la scène exige toujours le respect des divers plans sonores : si l'illusion d'optique y trouve aisément sa place, il n'en est guère de même pour des effets acoustiques spéciaux, qui sont à une audition normale ce qu'est un miroir déformant en face d'une glace pure.

Le musicien qui souhaite faire œuvre d'avenir se trouve donc aux prises avec cette dualité entre un art « théâtre tangible et réaliste » et l'art de « fantasmagorie » dans lequel on s'est jeté avec délices et dont on a sans doute tendance à abuser.

La musique, par sa substance, reste un art essentiellement libre, mais, lorsqu'il s'agit de concrétiser cette pensée en la faisant entendre, on devient esclave de possibilités vocales et de nécessités techniques instrumentales plus impérieuses encore, quand il s'agit de grandes masses à faire manœuvrer ensemble et de solistes épars au milieu de ces masses.

Des efforts considérables, tant au point de vue scénique qu'au point de vue musical, ont été déployés pour la création du mystère de René Dumesnil et Claude Delvincourt ; cette nouvelle formule de drame chorégraphique, symphonique et lyrique mérite les sacrifices faits par notre Académie nationale de musique et de danse pour donner à cette tentative originale les meilleures chances de succès.

Cette œuvre gigantesque est placée sous l'éminente direction de Louis Fourestier, comme il se doit, selon l'argument de l'ouvrage, il a les bons à sa droite (le chœur céleste) et les mauvais (le chœur infernal) à sa gauche.

De la chorégraphie, de la présentation scénique, de l'interprétation musicale, je ne vous dirai rien, pour ne pas déflorer vos impressions ou les influencer : vous verrez dans *Lucifer* des décors et des costumes d'Yves Brayer et vous y applaudirez les vedettes de la danse, entre autres : Darsonval, Lafon, Moreau, Efimoff, Ritz, etc.

LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH AU PETIT-PALAIS

Les temps modernes à l'épreuve du musée

RENDRE compte d'une exposition comme celle de la Pinacothèque de Munich en trois pages dactylographiées est certainement l'entreprise la plus difficile à laquelle puisse se vouer un journaliste. Que dire de 150 tableaux dont la plupart sont des chefs-d'œuvre ? Dresser un catalogue ? Essayer de dégager quelques caractéristiques d'une nation à travers ses œuvres plastiques ? Etaler ses goûts ? Dire que je n'aime pas Tiepolo et que Rubens m'enthousiasme, principalement dans ses paysages ? C'est à coup sûr annoncer la réponse véhémente d'un fanatique qui vous fera traiter de petit prétentieux et de cuistre borné.

Sachons prendre des formes. Sachons établir une critique à travers ses préférences personnelles et sautons, pour commencer, de 200 ans en arrière, de 220 ans exactement. En décembre 1728 Montesquieu visite Florence et conclut à peu près « que l'art est mort avec les anciens et que sa renaissance date de Raphaël et de Michel-Ange ». Pour lui la « manière gothique » marque partout la décadence.

Et voilà qu'aujourd'hui nous pensons exactement le contraire. Giotto qui, selon Montesquieu et son siècle, n'avait que de bien faibles lumières, nous semble le plus grand, même à la Pinacothèque, où l'on ne voit de lui que trois petits panneaux d'attribution encore incertaine.

Il faudrait tâcher de faire le point. Il n'est pas douteux que les primitifs soient aujourd'hui les maîtres les plus proches de nous par l'esprit. Mais que faisons-nous alors de Rembrandt, de Titien, de Tintoret ? Primitifs analystes de grande science, maîtres synthétistes à la précision abstraite, il y eut entre ces deux écoles internationales un siècle miraculeux où l'art trouve, à mon sens, son triomphe chez des peintres comme Cranach, Durer, Grunewald, Altdorfer, Memling, Gossaert, Van Cleve, le maître de Moulins, Lippi, Botticelli, Ghirlandajo. L'art d'aujourd'hui est loin de cette technique patiente, de cet aboutissement d'une méditation où peindre était un domaine de la « connaissance » et l'on s'étonne même que ses défenseurs mettent au pinacle des œuvres qui sont à l'opposé exact de la conception esthétique de notre temps.

On verrait l'art moderne s'appuyer plus logiquement sur des tableaux comme ceux de Goya, sur les petites compositions de Rembrandt, sur les grands Rubens. Mais, quand l'homme rêve, c'est la plus grande pureté qu'il choisit.

Fa les vous-mêmes l'épreuve de cette visite. Les œuvres les plus parfaites d'hommes de tous les temps, les fruits de pensées dont l'ampleur nous dépasse, sont là, offerts à tout venant.

Tant de vies nous y sollicitent, tant d'amours nous y émeuvent, que l'on croit respirer, dans ces salles pourtant parfaitement organisées, une atmosphère déjà raréfiée, comme si trop de présences brûlantes y exigeaient leur place, leur rayonnement.

Je me souviens, quelques jours avant l'inauguration, alors que nous étions quelques initiés appelés à nous repaître des chefs-d'œuvre dans le calme, il régnait, de salle en salle, un silence étonnant ; des inconnus s'abordaient soudain devant des toiles pour s'en entretenir à voix basse.

Terrible passé, plus vivant que la plupart de nous...

Pierre DESCARGUES.

Le centenaire Chopin

Une intéressante initiative

LE Comité national français de célébration du centenaire de la mort de Chopin a tenu, le 22 novembre, une importante réunion, présidée par Mme Marguerite Long, et au cours de laquelle les membres de la délégation française retour de Pologne ont rendu compte de leur prise de contact avec le Comité national polonais.

Tout en laissant une très large marge à d'éventuelles initiatives autres, les deux comités nationaux ont décidé de coordonner leur action et d'organiser en commun une série de manifestations.

1. Ainsi, une « Exposition Chopin » d'une grande ampleur et destinée à un très large public sera organisée en Pologne en février 1949. Cette exposition sera présentée ensuite à Paris au mois de mai, à Strasbourg en juin (pendant le festival), à Londres en juillet. Elle retournera, en août, à Varsovie, où elle sera clôturée le 31 octobre.

2. Les deux Comités ont décidé de procéder à l'échange d'artistes pour un nombre assez considérable de concerts (onze en France) au cours desquels sera présentée l'œuvre intégrale du maître polonais. En outre seront donnés des concerts historiques recréant les concerts donnés par Chopin lui-même. La première de ces reconstitutions historiques aura lieu le 26 avril, salle du vieux Conservatoire, en commémoration du concert de Chopin d'avril 1841.

Les principales manifestations organisées tant en Pologne qu'en France seront radiodiffusées par relais directs.

3. « Le Grand Concours international Chopin », qui aura lieu en septembre 1949, à Varsovie, sera préparé, en ce qui concerne la France, par des épreuves préliminaires.

4. « Editions ». La délégation française, ayant pris connaissance des éditions entreprises en Pologne sous l'égide du Comité de l'année Chopin, se propose d'effectuer à Paris les démarches nécessaires en vue de la publication en France de certains de ces ouvrages.

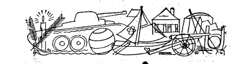
Parmi d'autres projets envisagés, il faut citer le « Livre d'or » — hommage de la France au grand musicien ; le « Tombeau de Chopin » — recueil de compositions dédiées à sa mémoire ; une série de concerts, conférences, publications pour la jeunesse scolaire, émission d'un timbre et d'une médaille Frédéric Chopin, une messe solennelle à l'église de la Madeleine, etc., etc.

Une délégation du Comité national polonais est attendue à Paris vers le 15 décembre pour la mise au point de ces projets.

Bruegel (Pierre), dit le Vieux : « Le Pays de Cocagne ».

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0



DU RÊVE

DIMANCHE se débattait dans un brouillard de conte de fées. Une sorcière avait sans doute hurlé son anathème aux quatre vents du petit jour.

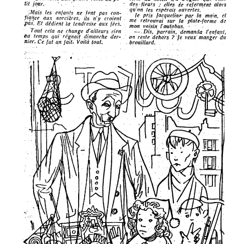
Mais les enfants ne font pas confiance aux sorcières, ils n'y croient pas. Et dédient la tendresse aux fées.

Tout cela ne change d'ailleurs rien au temps qui régnait dimanche dernier. Ce fut un fait. Voilà tout.

Levant le nez, j'implorai une quelconque petite tache de soleil perdue dans la grande ville. Rien. La coquetterie du soleil n'a d'égale que celle des fleurs : elles se referment alors qu'on les espérait ouvertes.

Je pris Jacqueline par la main, et me retrouvai sur la plate-forme de mon voisin l'autobus.

— Dis, parrain, demanda l'enfant, on reste dehors ? Je veux manger du brouillard.



A L'OMBRE DES VITRINES

par
Jacques FRIEDLAND

Nous mangeâmes donc. Je resserrai mon foulard de laine.

⁂

Avez-vous jamais rêvé devant une vitrine ? L'imagination fait des ronds sur la glace, la traverse en éclair, bouleverse les trésors convoités et s'enfuit noyant le monde des franges de votre désir.

Je pensai tout cela, et me complus à le faire. Jacqueline, le nez sur la vitre, fit dérailler mon train philosophique.

— C'est tout de même « chouette », hein, parrain ?

Car Jacqueline — onze ans — n'a pas eu le temps de perdre son réalisme.

Son rêve reste prisonnier dans la vitrine.

Noël, c'est un peu la grande première annuelle. Précédée d'une succession de « générales », ouatinées de rires et d'espoirs.

C'est dans la rue que l'on répète. Les grands ont délaissé leurs tanières enfumées. Dans une joyeuse sarabande, les petits les entraînent.

— Tu marches doucement, parrain. Jamais nous n'aurons le temps de tout voir.

— Comment, Jacqueline, prétendrais-tu voir toutes les vitrines de jouets aujourd'hui ? Que feras-tu dimanche prochain ?

— Je reviendrai. J'aurai déjà oublié.

La réplique est catégorique. Nous pressons le pas. La rue Lafayette se gèle, abandonnée des humains et des voitures.

Une atmosphère de marrons chauds. Une nuée de gens dont la file s'étire le long des vitres. Des marches sur un papier-glu.

Un agent glisse à l'oreille du portier, général chamarré d'or :

— Ça, pour du travail tranquille, c'est du travail tranquille.

Il canalise la foule des candidats à la hotte du père Noël. Et articule, toutes les trois minutes, avec de terribles effets de mâchoires :

— Allons, pressons, les enfants. Circulons.

La force de l'habitude.

Une maman se penche vers l'enfant qu'elle accompagne :

— Tu vois le méchant croquemitaine ?

— Ça c'est pas un croquemitaine, maman, c'est un flic.

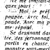
⁂

D'abord, les jouets de bois. Ce sont les sourires du monde des tout-petits. Ces sphères-là nomment un cheval « dada » et un ours « nounou ». Vexée de ce que je lui montre — et semble y prendre intérêt — de telles absurdités, Jacqueline ne tourne pas la tête. Elle en est au stade où l'on prend le thé de cinq heures face à sa poupée.

Ne me confiait-elle pas, il y a quelques jours :

— Moi, je préfère goûter avec ma poupée. Avec toi, il faut que je réponde. Avec ma poupée, c'est elle qui me répond.

Se dessinant dans une lumière bleutée, des personnages caricaturaux sont partis en chasse. Ils poursuivent le monstre sous-marin. Le ventre argenté des poissons s'offre aux hameçons désemparés. D'archaïques pêcheurs, en caleçons rayés, font la cour aux sirènes poudrées de rose. Le tableau s'anime avec les gestes que le cinéma prêtait à nos grands-pères.



— C'est triste, affirme l'enfant. Quand papa pêche, il y a du soleil. Ici, c'est sombre.

Nous franchissons la frontière du royaume des poupées. Le Chat botté donne le bras à Peau d'Âne, Don Quichotte joue les jolis cœurs devant Cendrillon, Sancho Pança fait du plat à Rossinante, et l'Ogre se laisse benoîtement chatouiller par le Petit Poucet. Le Chaperon rouge partage ses tartines avec le Loup.

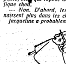
— Tu m'achèteras celle-là, parrain ?

Je regarde l'étiquette (il y a toujours des étiquettes) et fais la grimace.

— Tu ne préférerais pas celle-ci, petite, celle qui repose dans ce magnifique chou.

— Non. D'abord, les poupées ne naissent plus dans les choux.

Jacqueline a probablement raison.



Il y a les enfants qui sont venus seuls. Leurs frimousses chiffonnées sentent le métro et les grandes maisons lézardées. Mains aux poches, ils se laissent transpercer par un vent moqueur.

— Regarde le père Noël, il a maigri, le pauvre vieux.

Une petite fille se fige d'étonnement devant une poupée géante, aux falbalas de linon, frissonnante de dentelles.

— Viens donc, lui dit son frère. Une comme ça, tu n'en auras jamais.

— Mais, si le père Noël me donnait au moins sa robe...

LE MONDE A L'ENVERS

ORISSA (Inde). — Le gouvernement de la province ayant offert — pour lutter contre la prolifération des quadrumanes — une prime de trois roupies à qui tuerait un singe mâle, et deux roupies à qui abattrait une femelle, une féministe ardente, Mme Pirpambada Deva, vient de l'interpeller officiellement contre cette flagrante violation de l'égalité des sexes.

CORPUS CHRISTI (Texas). — Quelles infâmes ruses n'emploie pas cette « cruauté mentale » si souvent mise en avant dans les affaires de divorce ! Ainsi M. Pfeiffer, sourd d'une oreille, tournait exprès la tête du mauvais côté lorsque la douce Mme Pfeiffer lui parlait. Lasse, celle-ci demanda la séparation. Après une courte délibération, le tribunal la lui a accordée, aux dépens de son mari...

STAFFORD (Angleterre). — A fessée, fessée et demie... M. Wildman, officiel président de la « Société pour le maintien des châtiments corporels », s'était invité à faire une conférence sur ce sujet au collège de Stafford. Les arguments présentés furent comme de juste frappants, mais ils n'émanaient pas du bon M. Wildman : en effet, le conférencier fut brutalement interrompu, arraché de sa chaire et rossé dans les règles par les propres cannes qui devaient servir à sa démonstration... C'est le directeur de l'école, adversaire résolu de la méthode de M. Wildman, qui avait monté le complot ; il trouva naturellement dans ses élèves des conjurés décidés. Et M. Wildman, le fessant fessé, repartit la canne entre les jambes.

GOETTINGEN (Allemagne). — Plusieurs squelettes s'étant mystérieusement évadés (sic) de la Faculté de Médecine, les autorités ont pris une décision énergique. Dorénavant, MM. les squelettes seront enchaînés au mur. Allemagne — Allemagne...

CHARLESTON (U.S.A.). — Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois, dit-on. Ils le resteront, mais vont devenir princes (charmants) au pays des porteurs de lunettes. Des chirurgiens de l'Université Duke viennent de prendre un brevet qui les spécialise désormais dans le tatouage de l'iris. Plus d'œil blanc ! La palette de ces gentilshommes (par ailleurs nobles sires du bistouri), si elle ne rend pas la vue à qui l'a perdu à moitié, lui en donne au moins la semblance... A quand une opération similaire sur les louchards, amenant leurs yeux à se dire des mots polis au lieu de ce lourd gros mot que leur prête le dicton ?

HARRISBURG (Pensylvanie). — Cette semaine la « Journée du Sourire » s'est déroulée avec faste dans la localité. Le Club des Optimistes attribuait mille dollars en argent à ceux qui arboraient le sourire le plus résolu. Deux vainqueurs ex æquo ; mais aussi trois victimes : elles sont à l'hôpital, s'étant décroché la mâchoire.

LONDRES. — Un receveur d'autobus a été condamné à 5.000 francs d'amende pour avoir « regardé de façon vulgaire » une jeune fille qui descendait de l'impériale de son véhicule. Diable ! C'était pour le moins un regard inséminateur ?

NEW-YORK. — Une autre histoire d'autobus. Dérobant un de ces bonaces véhicules, un jeune homme effectua le trajet normal pour son propre compte, encaissant l'argent des voyageurs. Au soir, après une fructueuse journée, il disparut sans laisser son adresse. Discrétion...

LOS ANGELES. — Mesdames, évitez de trop parler chez le coiffeur... Mrs Linda Nava se faisait faire une indéfrisable. « Tous les hommes sont infidèles », dit-elle incidemment au Figaro. Son mari entrait à ce moment : il n'hésita pas, la tua de deux coups de fusil...

STOCKHOLM. — Est-ce (par la bande) l'amorce du désarmement tant souhaité ? La firme Bofors a mis au point un canon antiaérien à vitesse ultra rapide. Ce ne serait pas si rassurant en soi-même si les experts — et le communiqué officiel — ne précisaient que « le canon est si rapide qu'il sera extrêmement difficile de l'alimenter en munitions ». Y a du bon, comme on voit.

ROME. — Cependant ceux qui auraient eu envie de faire à bon marché l'emplette d'un petit joujou auraient été servis l'autre jour à Milan. Un canon de 75, avec son affût, avait été déchargé d'un camion par des inconnus qui l'avaient ensuite abandonné... Cela tandis que la société de constructions navales « Italia », à qui la marine italienne doit de grosses sommes, menace de faire saisir par huissier et de vendre à l'encan le cuirassé « Vittorio Veneto ».

AUCKLAND (Nouvelle-Zélande). — La publicité faite aux mères (humaines) de quadruplés empêchait de dormir une vache néo-zélandaise. Elle en parla sans doute à maître taureau, son compagnon. Et un beau jour elle vêla : quatre veaux gentiment mugissants. La fermière, contente, ne parle toutefois pas de pension d'honneur — et la vache s'indigne. Va-t-elle en saisir la Société protectrice des animaux, section des bovins ?

HELENA (U.S.A.). — En creusant des fondations pour installer un nouvel ascenseur dans un hôtel, à Helena, des ouvriers ont découvert un gisement aurifère. Le gérant les a priés de poursuivre leur travail sans s'en occuper. « J'ai d'autres chats à fouetter... », a-t-il déclaré. Ce qui est... parler d'or.

Phileas FOGG.

POUR UN PORTRAIT DE PRAGUE (II)

par Claude ROY

LA VIEILLE VILLE

DANS Prague, comme dans Lyon, on peut trabouler. C'est une ville toute minée de passages, de couloirs marchands, de boutiques cachées, de chemins bizarres. On se laisse avaler par un passage bordé de magasins tranquilles, chapeliers, héraldistes, marchands de chiens ou d'oiseaux, qui vous a pris au beau milieu d'une ville de buildings en ciment triste et néon gai, et il vous crache dans une vieille ville de maisons Renaissance, de fontaines en fer forgé que domine un coq doré, et d'horloges magiques, comme celle du vieil hôtel de ville, qui à chaque heure fait défiler d'un petit pas saccadé le Christ, les douze apôtres, et quand ils sont rentrés chez eux, le coq chante et bat des ailes, la Mort sonne une cloche, retourne un sablier, dit bonjour au Grand Turc qui dit non, non de la tête (les Praguois se sont pressés de réparer leur horloge que les Allemands avaient brûlée avec l'hôtel de ville. Comme je les comprends !). Entre les doubles fenêtres des vieilles maisons, les locataires mettent des petites caisses de géraniums et de pois de senteur. Les façades se terminent comme celles de Hollande, en gradins, ou bien en triangles ou en pignons un peu fous ; on y déchiffre encore de vieilles fresques à demi effacées, ou des crépis délavés, bleu gris, vert mélancolique ou jaune éteint. Il y a des galeries aux piliers trapus, comme celles de Berne ou de Bayonne, et au-dessus des portes, des anges cabriolants et solennels, des lions l'air ennuyé, des antiquaires qui essaient des boîtes à musique sur lesquelles danse un nègre en turban doré, habit de soie vert Véronèse, pantalon réséda et bas blancs. Et à tous les coins de rue, une église, deux églises, dix églises, avec la grande parade des saints au fronton, comme à l'église des Chevaliers de la Croix, près du pont Charles, ou dans les niches, ou sur les toits, saints mitrés brandissant des crosses, saints auréolés brandissant des croix, de fer comme les auréoles, saintes aux pieds nus, pâmées comme des Lédas de bonne famille, ou encore des anges, les robes au vent, les yeux doux, doigts de danseurs d'Opéra, bien trop jolis pour être honnêtes. Les églises sentent l'encens et la vieille pierre vaguement humide. Il y a encore des anges et des saints évêques, peints en or, rouge et bleu, qui soutiennent des pièces montées de bois doré, des cascades de sacrés-cœurs et de grappes, de blasons et de couronnes de laurier, de guirlandes de roses et de rayons de soleil qui s'arc-boutent à des échafaudages délicieux de rocailles, d'angelots, de feuillages, d'aigles, de bêtes légendaires qui soulèvent à bout de bras des tombeaux dorés, des saints dorés, des apothéoses de crucifix et d'yeux de Jéhovah dans le triangle sacré.

Au milieu de tout ça, dans de petites armoires de verre, bardées de cierges allumés, des poupées saintes vêtues de brocart et de broderies, l'Enfant Jésus de Prague avec sa minuscule tête écrasée d'un diadème, émergeant de ses ors comme un infant de Velasquez, une Madame la Vierge en perruque poudrée, et sur elle l'ombre d'un christ en croix sanglant, chaque blessure, chaque plaie, chaque goutte de sang peinte avec précision. Prague du silence, des confessions chuchotées, et si vous traînez aux alentours de l'église de Tyn, une putain tzigane vous prendra par le bras et vous dira à l'oreille : « Viens avec moi, mon petit or », Poja se mnou, zlatitchko !...

CIMETIÈRE JUIF

C'est une espèce de jungle fraîche, pleine d'oiseaux, où poussent des lilas, de petits acacias, des lianes exubérantes et de vieilles pierres tombales, fichées debout en terre, se bousculant, se poussant de l'épaule, s'inclinant. Les murs de la vieille synagogue, les arbres serrés, l'herbe drue, les buissons, ça fait beaucoup de fraîcheur silencieuse. Voici un des lieux les plus magiques de la vieille Europe. Il faut y marcher très lentement, le long des petits sentiers embrouillés qui serpentent entre la moisson de pierres tristes et noires. Les plus vernissées de siècles nous parlent de Josuah, fille de Jeduhah, mort en 1583, de Sarah, femme de Josef Katz, morte en 1606. Les Juifs qui sont morts entre 1939 et 1945 n'ont pas de tombe ici. Leurs cendres sont restées à Terezin, à Buchenwald, à Auschwitz. Mais sur la tombe du médecin Salomon Gumperz, les lettres hébreuses chantent sa gloire, parce qu'il n'a pas quitté les siens au temps de la grande peste de Prague, en 1740, mais sous les frontons rococos des dalles toute droites, un coq, une paire de ciseaux, deux renards dressés contre un chêne, un lévrier qui tient dans sa patte un hanap, une carpe, tout un monde de bas-reliefs naïfs ou gracieux nous parle des très vieux morts d'un très vieil autrefois, de David et d'Avigdor, de Aaron et de Samuel, de morts qui ont fait chaque jour leurs prières rituelles, répété les versets de la Thora avec piété, espéré la venue du Messie et déchiffré la Kabbale lentement. Sur la tombe du « Rabbi Exalté », Jehuda Löw, fils de Bezabel (1520-1609), un lion et deux grappes gardent la mémoire du vieux Faust judaïque, le père de ce Golem, statue d'argile à laquelle une formule magique sur un rouleau de parchemin glissée dans la bouche avait donné la vie et qui se rebella un jour contre son maître et les hommes. Apollinaire a bien aimé ce vieil homme magicien et astrologue, et le grand poète praguois Viteslaz Nezval l'a célébré dans un bien beau poème :

Rabbi Löw, tu as peur que je ne te reconnaisse pas, tu me tends la main
A travers une grande épaisseur de très vieux siècles en parchemin.
Tu attends sur le pont Charles, tu as demandé audience à l'empereur,
Les mauvais garçons des rues te jettent des pierres et tu as peur,
Mais les cailloux et la boue quand ils touchent ta lévite se changent en fleurs,
Et fièrement parmi toutes les maisons du ghetto, se dresse ta demeure.
Tu es le lion de Juda et le raisin de la vigne du Seigneur Jehovah...

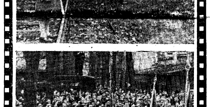
(A suivre.)

Le film de la semaine

SAINT NICOLAS, PERE NOEL DES PAYS

C'est le 5 décembre et non le 25, comme dans les pays du Sud européen, que les petits enfants de Scandinavie, de Hollande, de Belgique et même du nord de la France reçoivent leur cadeau annuel. Le Père Noël porte alors le nom de saint Nicolas et il est accompagné non pas d'anges mais d'une jolie fée et d'un vilain diable. (KEYSTONE).

La Tchécoslovaquie a célébré, le 23 novembre dernier, le 52e anniversaire du président de la République tchécoslovaque, Klément Gottwald, lequel reçut, à cette occasion, l'hommage de nombreuses délégations. Voici une charmante Slovaque, en costume national, offrant au Président une splendide nappe brodée à la main. (KEYSTONE).



Contraints de quitter la France pour avoir participé à la grève, de nombreux mineurs polonais ont été reconduits dans leur patrie. (En haut), une délégation d'ouvriers polonais, à Varsovie, attendant l'arrivée du train ramenant leurs compatriotes de France. Ils sont porteurs du pain et du sel de bienvenue, selon la coutume nationale. (En bas), la foule accueille chaleureusement les mineurs rentrés de France. (KEYSTONE).

Les Tourangeaux de Paris, au cours d'une fête, ont procédé à l'élection de leur reine, Mlle Claudine Maingaud, 20 ans, secrétaire, bien entendu, et qui a une manière peu orthodoxe de chambrer le vouvray. (AGIP).

MARCEL PRENANT - JOSEPH STAROBIN - CLAUDE MORGAN - TRISTAN RÉMY - CLAUDE ROY - EDITH THOMAS

PAGE 3 : Julien BENDA Le cancer de l'Europe

parallèle 50

★ Vendredi 3 Décembre 1948 ★

NUMÉRO 115

REDACTION - ADMINISTRATION 18, rue Bonaparte — PARIS (VIe) Téléphone : ODE. 28-20 ; 01-28 ; 30-03

Pour la Belgique : MESSAGERIES DE LA PRESSE 14 à 22, rue du Persil, BRUXELLES

Pour la Roumanie : M. MOREANU, Bulev. Pache, 42.44, Bucarest IV. Pour la Tchécoslovaquie : ORBIS, PRAGUE, 12. STALINOVA 46.

PRIX 15 FR

Service des ventes : CENTRAL PRESSE, 18, rue d'Enghien, PARIS (10e). Tél. : PRO. 15-21.

PAGE 6 : Une interview exclusive de M. Evzen ERBAN, ministre tchécoslovaque de la Prévoyance sociale, sur L'ASSURANCE NATIONALE

LA GRANDE ESPÉRANCE

par Claude MORGAN

EST-CE par hasard que les intellectuels les plus représentatifs de tous les pays se sont réunis l'été dernier dans une ville détruite de Pologne en un congrès pour la paix ? Est-ce par hasard encore qu'à l'appel des Combattants de la Liberté, de leur président Yves Farge et de l'abbé Boulier, d'immenses foules se sont rassemblées en France en des assises de la paix et que d'autres nations voient se développer des mouvements en tous points analogues ?

Ce n'est évidemment pas par hasard. Encore moins par l'effet d'un coup de baguette de je ne sais quel chef d'orchestre. La raison en est toute simple : la psychose de guerre est devenue si apparente que les peuples s'en émeuvent un à un. Nul besoin d'être grand politique pour s'en apercevoir. Il suffit de lire les journaux. Les uns supputent les chances de telle ou telle armée. Combien de bombes atomiques pour venir à bout de cette nation ? Où passera la ligne de défense principale ? Etc., etc. Qui aurait pu imaginer que les critiques militaires auraient encore tenu la vedette au lendemain de la seconde guerre mondiale ? Il faut bien reconnaître que leurs jeux d'anticipation ne sont pas tous entièrement gratuits : l'O. N. U. n'a pas voulu du désarmement réclamé par M. Vychinski, que soutenaient les représentants des démocraties populaires, et la Ruhr a été restituée aux trusts allemands. Cela a fait à des Français de toutes opinions l'effet du tocsin et déclenché les critiques militaires sans emploi. Et s'il n'était qu'eux ! Mais il y a les éternels résignés (résignés à tout, même au crime), qui vont répétant : « Que voulez-vous, la guerre a toujours existé, elle existera toujours. » Les consolateurs : « La guerre a aussi de bons côtés (*Readers Digest*), et c'est au combat que se révèlent les plus hautes vertus. » Et, derrière tout cela, il y a « cette poignée » (une bonne poignée) d'hommes puissants que dénonçaient les intellectuels de Wroclaw et qui poussent à la guerre parce qu'ils croient que la guerre servira leurs intérêts. En quoi ils se trompent d'ailleurs, mais c'est là une toute autre histoire.

La psychose de guerre atteint un tel degré qu'elle en arrive à défier le bon sens. Un journal généralement sérieux, d'un pays qui passe à tort pour léger, publie un article intitulé : « La guerre atomique serait-elle dépassée ? » Citant ces paroles du général Timochenko : « Les chefs anglo-américains préparent la guerre, mais cette politique sera brisée par la croissance rapide, partout dans le monde, des forces sociales pacifiques qui empêcheront qu'une nouvelle guerre puisse même commencer », l'auteur de l'article s'inquiète de cette déclaration et dénonce la propagande pour la paix comme une des armes les plus dangereuses de la guerre froide ! Heureusement que les lecteurs sont toujours plus intelligents que ne le croient les journalistes, et les lecteurs de ce journal, à l'inverse du rédacteur, se sont assurément réjouis, quelles que soient leurs convictions politiques, d'apprendre que la guerre atomique pourrait être en effet dépassée... Et elle le sera si les peuples le veulent et continuent, dans tous les pays du monde, l'action entreprise pour la défense de la paix. C'est la grande espérance, et qui donne aux hommes, aux jeunes encore plus qu'aux autres, leur raison même de vivre.

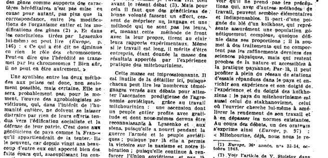
Quelques écrivains et journalistes, qui, assurent-ils, souhaitent une paix durable, ont tenu à célébrer gravement le geste de ce bien sympathique illuminé qu'est M. Garry Davis, qui interrompit une séance de l'O. N. U. pour déclarer qu' « il n'y aurait de paix réelle sur cette terre que par l'établissement d'un gouvernement mondial et la disparition des souverainetés nationales ». A ces intellectuels qui acclamèrent ce prestidigitateur, comme s'ils attendaient qu'en soufflant dans ses doigts il fasse disparaître les nations, il n'est pas venue l'idée, pourtant si simple, d'applaudir à l'action, beaucoup plus courageuse et beaucoup plus sensée, engagée par les peuples pour défendre la paix. S'unir entre hommes de bonne volonté pour faire barrage à la guerre. S'unir pour créer la vérité à qui ne veut pas l'entendre, pour s'accorder entre soi, pour préserver la démocratie et, contrairement à M. Garry Davis, qui marche les pieds au plafond, pour sauver l'indépendance nationale des peuples.

Car c'est en maintenant l'indépendance des nations qu'on défend efficacement la paix. Le premier souci du conquérant, quel qu'il soit, est de s'implanter dans le pays qu'il médite d'envahir. Les hommes d'affaires précèdent les hommes d'armes, qui précèdent les gauleiters. Est-il besoin de citer des exemples ? Chacun connaît la chanson. Il en résulte que c'est bien en préservant d'abord son indépendance nationale que chaque peuple peut contribuer à défendre la paix.

A condition qu'il préserve la démocratie du même coup. Car est-il aujourd'hui un seul peuple au monde qui désire la guerre (sinon peut-être une certaine fraction du peuple allemand encore imprégnée de nazisme) ? Assurément aucun. Le peuple américain lui-même a été touché par le mouvement général en faveur de la paix, et s'il a voté Truman aux dernières élections présidentielles, c'est contre Dewey, en qui il voyait l'homme de la guerre et de la bombe atomique. Aussi paradoxal que cela nous paraisse, à nous Européens, Truman a été élu en grande partie par les syndicats, les petits et moyens fermiers, dans l'espoir qu'il assurerait la paix.

La grande espérance est dans l'action de chaque peuple. Gouvernement mondial ? Non. Mais solidarité mondiale des paysans, des ouvriers, des intellectuels, des mères, des épouses, la solidarité des peuples, tous également intéressés au maintien de la paix sans laquelle il ne saurait plus y avoir de bonheur pour personne. Se trouvera-t-il des hommes pour dénoncer la recherche du bonheur comme une manœuvre de la « guerre froide » ?

PICASSO RETROUVÉ



PAGE 5 : Compte rendu de Julien Cazals sur l'exposition des poteries de Picasso à la Maison de la Pensée française.

Vous trouverez dans ce numéro :

Page 2 Le rôle de la Hongrie.

Page 3 L'O. N. U.

Page 4 Panorama de la peinture bulgare.

Page 6 L'Assurance nationale en Tchécoslovaquie.

Page 7 Histoires de cœur, par Tristan Rémy.

Généticiens et Mitchouriniens

par Marcel PRENANT

QUAND se termina, à l'Académie des sciences de l'U.R.S.S., le débat ouvert entre les biologistes mitchouriniens et les généticiens classiques, le président de l'Académie, Vavilov, prononça une allocution où il précisait : « Notre discussion n'a porté ni sur des résultats scientifiques isolés, ni sur des méthodes scientifiques, mais sur deux aspects exceptionnellement importants et généraux de notre travail : son idéologie et ses résultats concrets, sa pratique. »

Je crois sage de me tenir ici dans le cadre ainsi tracé par Vavilov. Nous ne sommes, en effet, pas en état de discuter les résultats scientifiques isolés, car nous n'avons pas actuellement, sur eux, les documents précis indispensables. Quant aux deux méthodes de recherches en cause, elles se sont heurtées avec violence, au cours des controverses qui ont eu lieu, notamment à l'Académie des sciences agricoles Lénine, et dont les pièces essentielles, publiées par la *Pravda* ont été traduites en partie dans la revue *Europe* (1)

Cette violence était sans doute nécessaire, de même qu'était sans doute nécessaire, dans les conditions actuelles où vit et lutte l'Union soviétique, et pour des motifs que j'envisagerai plus loin, la victoire totale des mitchouriniens sur les généticiens classiques, et le remplacement de ceux-ci dans les postes-clés de la recherche et même de l'enseignement. Mais on ne peut considérer comme définitivement ruiné l'énorme édifice expérimental dont Mendel avait jeté les bases en comptant ses pois dans le jardin du couvent de Brno. Des mitchouriniens l'ont reconnu en déclarant que « l'existence des chromosomes et des gènes comme supports des caractères héréditaires n'est pas mise en cause pour autant, pas plus que la correspondance, entre les modifications de l'organisme entier et les modifications des gènes (2) ». Et dans les conclusions tirées par Lyssenko lui-même on peut lire (*Europe*, p. 146) : « Ce qui a été dit ne diminue en rien le rôle des chromosomes. Peut-on dire que l'hérédité se transmet par les chromosomes ? Bien sûr, il ne peut en être autrement. »

Une synthèse entre les deux méthodes aux prises est donc, non seulement possible, mais certaine. Elle ne sera probablement pas, pour le moment, l'œuvre des agrobiologistes soviétiques, qui, dans l'intérêt de l'humanité entière, ne doivent se laisser distraire par rien de leurs efforts tendus vers l'édification socialiste et la défense de leur patrie. C'est donc aux généticiens de pays comme la France qu'il appartiendrait de la tenter. Ils le peuvent, car depuis vingt ans beaucoup d'entre eux ont apporté bien des faits épars qui, assouplissant les conceptions purement chromosomiques de l'hérédité, sont comme autant de ponts jetés vers les idées mitchouriniennes. Mon collègue B. Ephrussi n'a-t-il pas découvert, cette année même, un premier exemple de mutation dirigée, au même titre que sont dirigées les innombrables modifications produites par Lyssenko suivant une méthode très différente ?

N'étant pas généticien, je ne puis qu'exprimer à nouveau l'espoir d'une synthèse, comme je l'avais fait bien avant le récent débat (3). Mais pour cela il faut que des généticiens de bonne volonté fassent un effort, cessent de mépriser un langage et une méthode qui ne sont pas les leurs, et, menant cette méthode de front avec la leur propre, tirent au clair leurs rapports expérimentaux. Même si le travail est long, il mérite d'être entrepris, étant donnée la masse des résultats apportés par l'expérience pratique des mitchouriniens.

Cette masse est impressionnante. Il est inutile de la détailler ici, puisque chacun peut lire les nombreux témoignages versés aux débats pour attester l'ascension prodigieuse de l'agronomie soviétique, grâce au travail mitchourinien : une ascension dont un peuple entier profite avec gratitude et dont nous-mêmes devons être reconnaissants à Lyssenko et aux siens, puisqu'elle a nourri pendant la guerre l'armée et le peuple soviétiques ; puisque par là elle a permis la victoire sur le nazisme et notre libération ; puisqu'elle continue à renforcer l'Union soviétique, et par là à assurer la paix.

Mais pourquoi ce succès ? Pourquoi, au contraire, l'échec pratique des généticiens classiques, dans les conditions actuelles de l'économie et de la vie socialistes ?

Les mitchouriniens sont avant tout des praticiens. Ils ont le sens profond de la complexité de la culture et de l'élevage dans les conditions réelles, et, même dans les expériences de laboratoire, entendent s'écarter le moins possible de cette complexité. Quand, dans son *Agrobiologie*, Lyssenko rend compte de ses expériences, on est d'abord un peu surpris de voir qu'il ne prend pas les précautions qui, avec d'autres méthodes de travail, peuvent sembler élémentaires et indispensables. Il part d'une poignée du blé d'un kolkhoze, qui représente assurément une population génétiquement complexe, quoique définie dans ses proportions ; il la soumet à des traitements qui ne comportent pas les raffinements derniers des sciences physiques, mais qui restent proches de la nature et accessibles à la pratique paysanne. Par là, il peut profiter à plein du réseau de stations d'essais répandues dans le pays et enrichir son expérience et son doigté de l'expérience et du doigté des kolkhoziens : le pays du mitchourinisme est aussi celui du stakhanovisme, celui où l'ouvrier cherche lui-même à améliorer le rendement de son travail et à en dépasser les normes existantes. Au cours des débats, un des orateurs s'exprime ainsi (*Europe*, p. 97) : « Mitchourine, déjà, nous nous le re-

(1) *Europe*, 26e année, nos 33-34, octobre 1948.

(2) Voir l'article de V. Stoletov dans le no 5 des *Etudes soviétiques*.

(3) *La Pensée*, no 2, 1939, p. 6 ; et *Biologie et Marxisme*, 1947, p. 197.

(Suite page 5)

NOTES POLONAISES

par Edith THOMAS

RIEN ne vaut l'avion pour rompre le temps et le lieu. Me voici tombant du ciel, lâchée d'un monde dans l'autre. Et passée sans m'en apercevoir par-dessus le fameux « rideau de fer », comme on dit. Paris-Varsovie, quatre heures et demie.

Des ruines. Ce qui me frappe d'abord, ce sont les ruines. Les ruines de Varsovie qui passent du slogan au réel. De grandes chaussées bordées de ruines, bien rangées, et qui semblent mener à d'autres ruines. Mais où vont tous ces gens ? D'où sortent-ils ? Où logent-ils ? Les rues grouillent comme l'avenue de l'Opéra, au sortir des magasins, des bureaux.

Je commence à voir : des magasins sont revenus s'ouvrir au bord des ruines : le cordonnier, là où il était avant, le boucher, là où il était avant, et le coiffeur, et le marchand de meubles. Les maisons réparables ont été réparées et d'autres ont surgi des ruines mêmes. On concasse les anciennes briques sur les chantiers et l'on en fait des agglomérés qui servent à la construction des nouveaux murs. Ainsi on rebâtit la ville neuve à partir des ruines. Ainsi la vie surgit de la mort. Après 1918, il a fallu six ans pour reconstruire, sur la Vistule, le pont qui unit Varsovie à Praga. Après 1945, onze mois : voilà le rythme.

Et le matin, je suis réveillée par le bruit des marteaux et des scies, par le bruit des gravats qu'on enlève. Des équipes d'ouvriers travaillent jour et nuit ; les jeunes gens groupés dans le « service à la Pologne » reconstruisent la ville. J'ai vu aussi de petits enfants de cinq ou six ans, armés de pelles et de brouettes, qui déplaçaient des briques dans les ruines. Ils jouaient à reconstruire, comme d'autres à la guerre. Car les enfants jouent à ce que disent et font les grandes personnes. Les jeux des enfants sont significatifs.

⁂

1er mai. Jour froid et maussade. La place de la Victoire a dû être une belle place. Mais le ministère des Affaires étrangères est par terre, avec son toit à hauteur de chaussée. Le parc a repoussé plus vite que les maisons, guéri ses plaies.

Forêts de drapeaux sur la place : blancs et rouges, couleurs de la Pologne, rouge, couleur des ouvriers de tous les pays ; bleu, couleur des socialistes ; vert, couleur des paysans ; couleurs de l'arc-en-ciel : coopératives. Mais par-dessus les drapeaux, ce qui compte, c'est ce que les hommes disent. Le président du parti socialiste parle de l'unité de la classe ouvrière, de sa force quand elle est unie. Le président du parti ouvrier (communiste) parle de l'unité ouvrière, de la reconstruction du pays, du front de paix

(Suite page 6.)

Mme Joliot-Curie prenant la parole au congrès de Wroclaw.

Un Américain découvre...

par JOSEPH STAROBIN

IL fut un temps — et cela semble très loin — où la Tchécoslovaquie était célébrée dans mon pays comme une sorte de « Troisième Force », quelque chose qui était à mi-chemin entre le capitalisme et le socialisme. Que se passait-il réellement en toile de fond aux événements qui devaient mener à février 1948, nous ne le savions pas. Mais une image fut créée par ceux-là qui tâchaient de tirer en arrière les peuples tchèque et slovaque. Elle fut largement popularisée, et c'est pourquoi les mensonges à propos de février trouvèrent tant de créance, et déjà toute prête.

La vapeur alors fut renversée : on inventa l'image de l'anarchie, de la répression, de l'outrage, quelque chose d'assez semblable à la mythologie de Burke à propos de la Révolution française, qui fut si bien accueillie par nos tories dans les débuts de la république américaine. Et c'est une raison pourquoi mon voyage en Tchécoslovaquie me fut une telle expérience. J'avais à l'esprit deux images, l'une idyllique, l'autre infernale, qui, toutes deux, avaient prévalu dans mon pays.

La première impression est la plus durable : l'ordre, la propreté, le calme de la campagne et des gens. Et cela vous impressionne d'autant mieux après l'atmosphère turbulente de Rome ou l'amère nervosité de Paris. Pour un Américain qui s'incline si volontiers devant ces idoles, « ordre » et « organisation », la Tchécoslovaquie fait impression. Et cela bien qu'on n'ait qu'à se promener le long du « Prikop » (artère principale de Prague) et musarder aux librairies, ou à visiter les usines des fabriques Skoda à Pizen, pour apprécier le haut niveau culturel et politique de cette nouvelle société qui monte, si différente de l' « ordre » que nous souhaitent nos prédicateurs et qu'ils ne pratiquent d'ailleurs pas eux-mêmes. Parcourir les chantiers de chemin de fer des établissements Skoda où des affiches vous rappellent les devises de Comenius, c'est mesurer le profond courant d'istoire que le socialisme moderne est en train d'absorber.

Seconde impression : le niveau de la Tchécoslovaquie sur le plan de la technique. Les Américains sont toujours impressionnés par la technique. Cette technique, je l'ai rencontrée dans bien des usines différentes : l'impressionnant modernisme de Zlin, en Moravie slovaque, où les bâtiments vous rappellent le Massachussets ou l'Indiana. Et je l'ai rencontrée aussi derrière les vieilles enceintes de ciment et dans les vénérables ateliers de Pizen, si miraculeusement reconstruits après les sauvages bombardements d'avril 1945.

C'est un peuple qui possède des machines et sait s'en servir, se dit l'Américain quand il voit, par exemple, l'étonnant équipement des fabriques de cigarettes destinées à la Pologne et à l'Union soviétique. Cela m'est familier, se dit-il, lorsqu'il voit le caoutchouc pressé ici en feuilles, et sur un autre palier ressortir en semelles de chaussures... Mais j'ai vu aussi quelque chose d'autre, qui est exactement le contraire de la conquête de l'homme par la machine, cette accusation si souvent portée contre mon pays. Au « Spolensky Dum », la nuit où nous étions à Zlin, les jeunes ouvriers, garçons et filles, dansaient au son d'un orchestre — avec une sorte de confiance, de maturité, sans rien de cette fièvre que nous connaissons de l'autre côté de l'Atlantique. Ils dansaient comme si l'hôtel leur appartenait, comme si les usines étaient à eux, comme s'ils étaient sûrs de réaliser tous leurs projets le lendemain matin. Et ils avaient

(Suite page 6.)

... une ville où tout est ordre calme et propreté

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

LA VIE ECONOMIQUE

LES ÉCHANGES TCHECOSLOVAQUES EN OCTOBRE

LE commerce extérieur tchécoslovaque accuse, pour le mois d'octobre dernier, une balance créditrice de 1,083 milliards de couronnes.

D'après les chiffres définitifs dont nous disposons, les importations de la Tchécoslovaquie ont atteint, en octobre 1948, une valeur de 4,42 milliards de couronnes (2,28 milliards en septembre 1948 et 2,523 milliards en octobre 1947). Quant aux exportations, elles ont atteint, en octobre 1948, une valeur de 3,503 milliards de couronnes (3,126 milliards en septembre 1948 et seulement 2,668 milliard· en octobre 1947).

L'augmentation du volume des importations et des exportations e:t saisonnière. Elle correspond à l'évolution de septembre à octobre 1947. La diminution des importations de matières premières, qui ont passé de 1,356 milliard en septembre à 1,335 milliard en octobre, est due à la baisse des importations de minerai de fer, de coton et de métaux de base, tandis que les importations de graines oléagineuses, de peaux de jute et de laine ont dépassé celles du mois précédent. L'augmentation des exportations en octobre, qui atteint 160 millions de couronnes, est une conséquence des exportations de sucre (18.900 tonnes valant 130 millions de couronnes) ainsi que de malt et de houblon. On note également un développement remarquable des exportations de machines, d'appareils divers, de machines électriques et de leurs pièces détachées, ainsi que de voitures.

En ce qui concerne les exportations, l'Union Soviétique vient en tête avec 675 millions de couronnes (671 en septembre 1948 et seulement 133 en octobre 1947). Elle est suivie par la Pologne avec 331 millions de couronnes (230 en septembre 1948 et 88 en octobre 1947), la Hollande (219 millions de couronnes), la Yougoslavie (190), la Suède (156), la Suisse (148), la Roumanie (142), l'Autriche (132), la Turquie (107), l'Italie (103), etc.

Pour les importations, c'est la Grande-Bretagne qui vient en tête avec 209 millions de couronnes (236 en septembre 1948 et 450 en octobre 1947). Signalons à ce propos que les achats de la Grande-Bretagne en Tchécoslovaquie ont baissé de 198 millions en octobre 1947 à 100 millions en septembre 1948 et à 84 millions en octobre. La Pologne vient au second rang avec 187 millions de couronnes, suivie par la Suède avec 166 millions, l'Union Soviétique avec 145 millions, la Yougoslavie et la Hollande avec chacune 144 millions, l'Egypte avec 129 millions, la Suisse avec 104 millions, etc.

Pour les dix premiers mois de l'année en cours, les importations de la Tchécoslovaquie ont atteint au total 31,878 milliards de couronnes (22,907 pour la même période de l'année passée), tandis que les exportations ont atteint la somme de 29,522 milliards (22,232 pour la même période de 1947). Le bilan des dix premiers mois indique donc un passif de 2,356 milliards (0,675 pour la même période de 1947).

De ce passif, 0,436 milliards sont à porter dans la rubrique du commerce avec l'Union Soviétique. C'est là une conséquence des énormes achats de céréales qui ont permis à la Tchécoslovaquie de parer aux difficultés alimentaires causées par la sécheresse de l'année dernière. (Ces achats avaient porté à la fin de juin 1948 le déficit commercial de la Tchécoslovaquie avec l'Union Soviétique à 2,182 milliards. Des exportations ont permis de ramener ce déficit à un cinquième de cette somme.)

34 % des importations de la Tchécoslovaquie et 38 % de ses exportations ont été réalisées, pendant les dix premiers mois de l'année, avec les pays slaves et les démocraties populaires de Roumani et de Hongrie (pour la même période de l'année passée, ces chiffres n'avaient été respectivement que de 16 et 18 %).

Le commerce avec les six pays en question présente pour la Tchécoslovaquie un bilan actif de 0,494 milliards (fin octobre 1947 : 0,160 milliard).

Si l'on tient compte de la nécessité où la Tchécoslovaquie s'est trouvée, en raison de la sécheresse de l'année dernière, d'effectuer des achats massifs de céréales, si l'on analyse, par ailleurs, la situation créditrice des mois de septembre et octobre, on ne peut que constater que ce déficit est en voie d'absorption et que sa balance générale des comptes se présente sous un jour des plus favorables.

« PARALLELE 50 ».

TABLEAU DES ÉCHANGES POUR LA PÉRIODE JANVIER-OCTOBRE 1948

(Chiffres indiqués en millions de couronnes.)

Principaux clients et fournisseurs	Importations		Exportations		Bilan	
U.R.S.S.	5.028	1.031	4.593	1.001	+*436	— 30
Yougoslavie	1.861	753	2.203	1.181	+ 342	— 428
Pologne	1.531	452	2.147	452	+ 616	— 206
Hongrie	795	442	960	621	+ 125	+ 179
Roumanie	1.217	409	[illegible]	812	[illegible]	+ 403
Bulgarie	546	848	[illegible]	[illegible]	+ 70	[illegible]
Gde-Bretagne	3.323	2.738	1.203	1.365	— 12	— 1.419
Afr. du Sud	71	45	240	220	+ 170	+ 175
Turquie	534	774	709	567	+ 175	— 217
Australie	177	145	462	90	+ 285	— 55
Indes	745	446	179	226	466	220
Suède	1.674	1.650	1.114	1.812	— 560	+ 162
Suisse	1.567	1.867	1.465	2.410	— 102	+ 543
Belgique	1.047	1.184	683	1.365	— 364	+ 181
Hollande	1.662	1.226	1.912	1.812	+ 250	546
Danemark	425	688	459	587	+ 34	— 101
Israël	119	62	710	519	+ 591	+ 457
Autriche	686	409	1.162	812	+ 476	+ 403
France	772	874	796	755	+ 24	— 119
Italie	664	760	964	1.017	+*300	+ 257
Bizone allemande	139	—	556	—	+*427	—
Zone soviét. all.	450	—	307	—	+ 134	—
U. S. A.	1.701	2.617	928	974	— 773	— 1.843
Canada	608	251	179	141	— 429	— 110
Argentine	796	257	312	477	— 484	+ 220
Brésil	548	715	35	212	— 213	— 500

Dans la première colonne, chiffres de la période janvier-octobre 1948.
Dans la deuxième colonne, chiffres de la période janvier-octobre 1947.

LE ROLE DE LA HONGRIE DANS L'ECONOMIE DU SUD-EST EUROPEEN

par E. MATTYASOVSKY

LES transformations politiques et sociales qui ont suivi la deuxième guerre mondiale ont entraîné celle de notre économie. Cette dernière transformation se manifeste, outre la réforme agraire et les nationalisations, par les changements survenus dans le rapport entre notre industrie et notre agriculture.

L'industrialisation de la Hongrie n'est pas un phénomène récent; nous avions, dès avant la guerre, une industrie importante, dont la production était à peu près équivalente à celle de notre agriculture. L'époque de sa naissance ainsi que son extension correspondaient à la progression de la vague d'industrialisation qui, partie de l'Ouest européen au début du ...

Le commerce extérieur de la Hongrie est celui d'un Etat industriel

L'avenir de notre agriculture

L'évolution future de notre exportation agricole

Comment couvrir nos besoins en matières premières ?

PRODUCTION DE CHARBON

PRODUCTION D'ACIER

REVUE de la PRESSE ECONOMIQUE

LA SUISSE ET L'EST EUROPÉEN

La stabilisation du zloty

Le Plan et les traités de commerce

par Eugène LOEBL

D'un pays à l'autre

« PEUPLES AMIS »

EN SUIVANT LA ROUTE ÉTERNELLE DES SALTIMBANQUES

Histoires de cœur

par TRISTAN RÉMY

La musique adoucit...

UNE CHANSON SLOVAQUE

ÉCHECS ★ ÉCHECS ★ ÉCHECS — Godefroy Martin — ÉCHECS ★ ÉCHECS ★ ÉCHECS

Rubrique Numéro 89 — VENDREDI 3 DÉCEMBRE 1948 (Troisième année) — Reproduction autorisée avec indication de la source

PROBLÈMES (INÉDITS)

NOS PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI

CORRESPONDANCE

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

PANORAMA DE LA PEINTURE BULGARE

LA période dite de « l'art national », dans la peinture bulgare, commence avec la génération qui a fait ses débuts vers 1910. Trois guerres — la guerre des Balkans (1912-1913), la guerre de 1913 et la première guerre mondiale (1915-1919) — ont empêché ces artistes de travailler et de se développer normalement. Ils n'ont manifesté leur force créatrice qu'aux environs de 1920, et la plupart d'entre eux travaillent encore aujourd'hui.

Les guerres, qui se sont terminées malheureusement pour la Bulgarie, ont modifié complètement l'aspect de la vie bulgare. L'armée bulgare vaincue, qui combattait soi-disant pour l'unité du peuple bulgare, mais en fait au profit des intérêts étrangers, luttait vaillamment, mais l'union du peuple bulgare n'était pas réalisée. Le peuple bulgare fut déçu des résultats de la guerre. Il a compris qu'on l'avait trahi, et il s'est joint au courant démocratique de gauche, qui combattait pour la paix dans les Balkans, pour le rapprochement des peuples balkaniques et pour la vérité sociale. Il s'est alors formé de puissants groupes politiques ouvriers et paysans.

L'art a reflété ces tendances et ces idéaux.

Dans ces moments décisifs, les intellectuels sont entrés en contact avec le peuple. Ils ont combattu avec lui à la guerre. Réunis, ils ont appris à se connaître mutuellement. La dure réalité a pris la place de la sentimentalité idyllique des années d'avant guerre. Le peuple prit une place prépondérante en politique, dans la littérature et aussi dans l'art, bien qu'entre les deux guerres mondiales, c'est-à-dire jusqu'en 1944, le gouvernement n'ait pas été entre ses mains, mais entre celles d'une minorité industrielle et de la bourgeoisie commerçante.

Les artistes ont reçu le baptême du feu à la guerre. Elle les a rapprochés de la réalité. Ce phénomène est visible chez les créateurs qui ont commencé à se manifester aux environs de 1910, et qui devinrent des artistes de premier plan après 1920.

Le désir de créer « un art national » — un art bulgare — a rapproché et uni les artistes. Les paysagistes découvrent la nature bulgare : les vieilles petites villes balkaniques, aux maisons pittoresques, aux minuscules jardins pleins de géraniums et d'oléandres, les collines bulgares, les coteaux, les rivières, les couvents, les villages. Les portraitistes recherchent les traits caractéristiques des paysans et paysannes. Ils observent leurs mouvements, leur démarche, les lignes caractéristiques de leurs vêtements.

L'histoire de la peinture bulgare, entre 1920 et 1925, est extrêmement intéressante. Cette brève période est riche en idées, en nouvelles influences, en recherches.

La vieille chanson populaire redevient à la mode. Le compositeur Panco Vladigerov écrit sa « Rapsodie danubienne ». Un autre jeune compositeur, Lubomir Pipkov, compose des chansons à l'ancienne mode. Les artistes et les écrivains ornent leurs appartements de tables, de chaises, de meubles de style populaire, décorent leurs murs d'icones, de gravures sur bois, jouent au cours de soirées sur d'antiques instruments. Les plus doués se réunissent dans une des cinq organisations artistiques — l'association « L'Art national ».

par **NICOLAS MAVRODIMOV**

A cette époque, Penco Georgiev (1898-1938), qui auparavant vivait à Paris, d'où il a ramené des dessins et des tableaux remarquables, s'est consacré à la peinture murale, où il a stylisé la vie à la campagne bulgare. (Voir « Le Laboureur ».) Une de ses fresques représente « Le Mariage ». Un de ses homonymes, Boris Georgiev (né en 1890), travaille en Italie, mais ses expositions à Sofia, dans les vitrines bulgares, étaient toujours de véritables fêtes pour ses nombreux admirateurs. Les tableaux de Boris Georgiev, ses pastels et ses fresques dévoilent sa vie, celle de l'éternel pèlerin solitaire, qui vit dans les montagnes, ami des biches, ou du voyageur accompagné de l'ombre de sa sœur morte. (Voir « Ma sœur ».)

Mais le plus important des portraitistes de cette génération est Vladimir Dimitrov-Majster. Pendant que les paysagistes trouvaient les lignes, les formes ou les couleurs de la nature bulgare, Vladimir Dimitrov-Majster a considéré les visages des paysans et des paysannes bulgares dans la fertile vallée de Kustendilska, et s'est efforcé de déceler les traits typiques du caractère national. Il n'est pas pour autant réaliste. C'est un Raphaël bulgare contemporain. Ses maîtres spirituels sont Cézanne et Van Gogh. Il commence par mettre en pratique les principes de Cézanne, et les suit jusqu'au bout dans ses grandes toiles, où les arbres, les fruits et les fleurs portent leurs ombres sur les visages.

De Van Gogh, il a adopté les couleurs chaudes, où les rouges, les jaunes et les verts parlent en masses compactes.

Par sa technique et ses coloris, Dimitrov est le continuateur des deux maîtres que nous avons cités. Partant de leurs découvertes, il crée une formule nouvelle. Son art est exclusivement expressif. Son but n'est pas seulement de représenter les aspects extérieurs d'un type, mais, d'après ses propres termes, de créer des tableaux qui parleront « de la Bulgarie infinie ». Il obtient des résultats qui rapprochent ses œuvres de la vieille peinture bulgaro-bizantine. Ses œuvres sont pleines de poésie et de vitalité. Il aime tout, ce qui est rempli de la joie lumineuse de la vie : la lumière, les fleurs, les fruits, les jeunes filles, les femmes jolies, fraîches. Les hommes, dans son œuvre, sont de puissants symboles du travail, de la noblesse, de la foi intérieure. Il s'enivre de beauté, de force morale, de pureté d'âme.

Vladimir Dimitrov-Majster est le fils d'un peuple sain, qui vit des joies saines, qui recherche des plaisirs sains, qui a des goûts sains. En général, il n'achève pas ses tableaux. Sur de grandes toiles, il trace à l'huile la figuration des mariages : jeunes filles, groupes de parents, fils et filles parmi les fruits mûrs qui pendent des arbres. Paysans avec leurs femmes, puissants et symboliques faucheurs, fins visages de jeunes filles et de jeunes gars parmi les fleurs de pavot ou les pommiers fleuris. En lui vit le désir inassouvi de faire de ces traits décoratifs des tableaux achevés. Dimitrov vit comme un saint, dans un village au nord de la vallée de Kustendilska, sur les rives de la Struma. Il est le représentant le plus pur de la nouvelle peinture bulgare.

La génération la plus récente des peintres, qui débuta vers 1930, a commencé à créer à une époque où la peinture bulgare marchait sur les traces de l'art d'Europe occidentale. Cependant l'art bulgare a de nombreux traits originaux, ce qui s'explique par un désir de réaliser un art proprement bulgare, et aussi par la tradition. Une autre caractéristique : à cette époque, les artistes bulgares observent la saine forme des trois dimensions, et ils reflètent les tendances populaires de la vie sociale. La plupart sont maîtres des visages humains et ne peignent plus seulement des paysans et des paysannes.

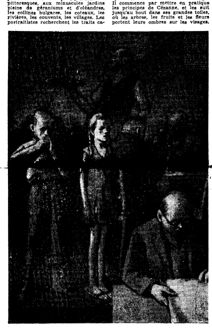
Il est très difficile de les diviser en groupes. Vasil Stojlov (né en 1904) peint de grandes compositions à l'aquarelle avec une technique originale, grâce à laquelle il parvient à rendre les effets de l'huile. Ce n'est pas un novateur — lui aussi cherche à découvrir les traits typiquement bulgares, et peint des paysans et des paysannes, des « Madones » avec des enfants, des jeunes filles et des jeunes paysans, de pauvres demeures rurales. Il subit l'influence du naturalisme expressif, avant de trouver une ligne nette. (Voir « L'Enfant ».) Zlati Bojadziev travaille dans un style qui rappelle les préraphaélites. (Voir « La Jeune Fille ».) Très intéressantes sont les œuvres de Nenko Balkanski (né en 1907), basées sur un plastique qui situe admirablement ses modèles dans l'espace. Il peint ses proches : femme, enfant, frère. Il représente de jeunes mariés. Dans ses tableaux vibre le chant de la ville au travail, la jeunesse émouvante des travailleurs, l'intimité des foyers. (Voir « Composition et familles ».)

Pour un autre groupe d'artistes, qui a des attaches visibles avec les « fauves » parisiens, les moyens principaux d'expression sont la ligne et la forme.

Cela ne les empêche pas d'être de remarquables coloristes. Ainsi Ivan Nenov (né en 1904), issu du futurisme italien, qui a su créer une belle peinture claire, aux tons blancs, roses, disposés en grandes taches : corps à moitié dévêtus dans la lumière matinale, éclairés de tous côtés et cernés d'une ligne exacte et sévère. (Voir « La Toilette ».) A ce groupe nous joignons aussi Stojan Sotirov, qui a représenté dans ses œuvres des gens au travail, mais n'a pas pu réaliser ce que lui aurait permis son talent, car la police fasciste l'a emprisonné et torturé à mort. Voir « Repos ».) Il ne fut pas le seul que les temps aient empêché de s'exprimer. La dernière guerre n'a pas permis à toute une génération de débutants de développer ses forces. Les artistes ont lutté contre le fascisme. Ils furent emprisonnés, poursuivis. Ils ne pouvaient pas créer comme ils l'auraient voulu. Ce n'est qu'à présent qu'ils peuvent faire la preuve de leur puissance créatrice. Il y a beaucoup de jeunes gens doués dans la nouvelle génération. Nous en verrons tout au moins un, la femme peintre Rada Hadzi-Petrova. (Voir « La Jeune Fille ».)

Enfin on ne peut pas ne pas rappeler le développement du dessin bulgare, ces derniers temps. La tradition, longtemps négligée, de la gravure sur bois bulgare est renouée. Et cet art, très populaire jadis, s'est renouvelé dans les magnifiques gravures sur bois contemporaines. Ainsi Basil Zachariev (né en 1895) a repris des gravures anciennes sur bois, le goût des grandes taches noires, si caractéristiques. (Voir « Le Couvent Rylsky ».) Son successeur, Veselin Stajkov, diffère de lui par le tempérament. Il grave sur bois les ouvriers et les ouvrières de la scierie perdue dans la forêt, de vieilles maisons dans les villes sur la mer Noire, le tout sous un éclairage nocturne. Gravures sur bois sombres, dessin sensible, très expressif. Un magnifique graveur, maître de la pointe sèche, est Anna Kramerova-Betharova. (Voir « Baza ».) Le nouvel art bulgare groupe de nombreux dessinateurs, illustrateurs et caricaturistes.

« La Moisson », par Eliezeralchev.



« Les Chanteurs », par Alexandre Jendov.

LE THEATRE par L.-J. KALINA

Auteurs dramatiques slovaques

C'EST, en 1919, sur le territoire slovaque, privé jusque-là de vie politique et, à plus forte raison, de vie culturelle indépendante, que s'ouvrit à Bratislava le premier théâtre professionnel. Mais ce n'est que quelques années plus tard qu'une troupe théâtrale slovaque put y exercer son activité. Avant, les représentations y étaient données exclusivement par une troupe tchèque, pour la raison bien simple qu'il n'y avait pas, auparavant, de professionnels slovaques du théâtre (acteurs, metteur en scène, etc.). Le fait même que le théâtre professionnel ne commença à se développer en Slovaquie qu'après la première guerre mondiale constitue la raison pour laquelle l'activité des troupes d'amateurs y fut d'autant plus intense avant la guerre. S'il est vrai que ces troupes s'occupèrent surtout d'éveiller le sentiment national du peuple slovaque, leur rôle fut, en général un rôle éducatif, et l'on ne saurait [illegible] tique réelle et importante du théâtre de cette époque-là sur la capacité créatrice de la Slovaquie actuelle dans le domaine de l'art dramatique. C'est sous cet aspect patriotique et éducatif que les auteurs du siècle dernier — qui n'étaient pas nombreux et qui appartenaient presque tous aux milieux intellectuels constitués surtout par les curés et les instituteurs — créèrent leurs œuvres. Palarik, Chalupka, Zaborsky, Grajchman, Palkovic sont les noms les plus marquants du siècle dernier. Urbanek, venu au déclin du siècle, est déjà l'un des plus nouveaux. Ses pièces populaires, procédant d'une construction simple et d'une mission moralisatrice, constituent aujourd'hui encore l'un des répertoires les plus recherchés des acteurs amateurs des villages slovaques.

Le théâtre professionnel né après la première guerre mondiale avait donc beaucoup rattraper. Non seulement par rapport aux autres théâtres mondiaux, mais encore dans ses relations avec la culture théâtrale tchèque, plus évoluée. Le fait que la Slovaquie n'a qu'un petit nombre de grandes villes susceptibles d'entretenir un théâtre à titre permanent détermina l'évolution de son théâtre professionnel. Aujourd'hui, il n'y a, en Slovaquie, pas plus de cinq théâtres d'Etat, parmi lesquels figurent un opéra et deux opéras-comiques. Ecrire des pièces de théâtre (profession qui nécessite de sérieuses études préalables), pour les besoins locaux, n'étant pas d'un grand rapport, peu nombreux sont ceux qui peuvent s'y consacrer à titre professionnel. Et pourtant, la Slovaquie a produit depuis la guerre quelques auteurs dont la renommée parvint à franchir les frontières. C'est là une preuve de la vitalité artistique du peuple slovaque, qui ouvre d'heureuses perspectives pour l'avenir.

Dans l'intervalle des deux guerres, deux noms se distinguèrent particulièrement dans le théâtre slovaque : Josef Gregor Tajovsky et Ivan Stodola. Tajovsky créa un bon type de comédie populaire (« Zensky zakon » (« La loi féminine »), et il tenta avec succès d'illustrer dans ses drames quelques personnages historiques slovaques, héros populaires (« Smrt Durka Langsfelda » (« La mort de Diourk Langsfeld). Son œuvre dramatique, peu nombreuse, constitue encore aujourd'hui le fond du répertoire théâtral slovaque, et elle a pénétré jusque sur la scène tchèque.

Ivan Stodola est un homme de théâtre aux conceptions plus larges. Il possède une riche expérience dramatique, qui lui permet, depuis plus de vingt ans, de produire une pièce annuellement, toujours puisée d'un milieu différent et toujours d'un genre différent, depuis le drame réaliste jusqu'à la comédie satirique. Il obtint son premier grand succès par un drame tiré du milieu paysan : « Bacova zena » (« La femme de Batch »). C'est cette pièce qui servit de fond au premier film slovaque « Varuj » (« Avertissement »). Parmi les autres œuvres marquantes de cet auteur, il faut encore citer ses drames historiques « Svatopluk », et « Marina Havranova » (sur le mouvement révolutionnaire de 1848 en Slovaquie), et une série de comédies satiriques « Jozko Pucik a jeho kariera » (« Joseph Poutchik et sa carrière »), « Caj u pana senatora » (« Le thé chez Monsieur le sénateur »), « Banking Hous Khuvitch and Cº », « Mravci a svrckovia » (« Les fourmis et les grillons »), etc. Dans ses ouvrages plus considérables, Stodola peint avec succès et avec un sens parfait du coup de boutoir satirique, le bourgeois slovaque, les types d'arrivistes, etc.

Les créations de Stodola sont connues et jouées sur les scènes tchèques, de même qu'en Yougoslavie et en Pologne. Ce qui ajoute encore à la fraîcheur de leur interprétation, c'est la bonne construction dialogique dans laquelle l'auteur excelle en raison de sa profonde connaissance de l'art théâtral.

La carrière de Bartch-Ivan, penseur, dramaturge et curé, date des années de transition qui ont précédé et suivi cette dernière guerre. Il débuta par un drame social : « Tritisic ludi » (« Trois mille hommes »), puis il se consacra au drame philosophico-psychologique, dans lequel il put donner libre cours à ses talents de prédicateur. Sa production est à la fois l'œuvre d'un penseur et d'un dramaturge, comme le prouve encore son dernier drame « Veza ». C'est son drame « Matka » (« La mère »), qui obtint le plus grand succès, et son histoire autour du triangle clownesque « Dvaja » est remarquable.

Les nouveaux courants idéologiques qui, après les années étouffantes de l'occupation, pénétrèrent largement en Slovaquie, se reflètent dans les créations de la plus jeune génération dramatique qui entre en scène. Stefan Kralik est le plus jeune d'entre eux et, jusqu'à présent, le plus fécond numériquement. Ses drames « Trasovisko », « Velrieka » (« Le grand fleuve »), « Hra o laske » (« Le jeu de l'amour »), « Hra o sloboda » (« Le jeu de la liberté »), « Posledna prekazka » (« Le dernier obstacle ») révèlent un auteur dont les succès marquent une courbe ascendante. Ses pièces portent volontiers sur les questions religieuses ou athéistiques. Mais, à la différence de Bartch, son attitude négative à l'égard de l'Eglise lui a attiré naturellement des attaques et des polémiques violentes. La nouvelle pièce que Stefan Kralik va publier incessamment sera une reconstitution historique fragmentaire de la vie du grand poète révolutionnaire Jank Kral, pendant les années 1848-1949.

Parmi les dramaturges de la génération d'après guerre, Peter Karvas, attaché au théâtre national de Bratislava, occupe un rang important. C'est un auteur d'une sensibilité peu commune, jugeant des questions actuelles avec clairvoyance et une certaine tendance au fantastique. « Météor », cette histoire dramatique de gens attendant dans l'observatoire d'une île abandonnée la chute du météore destructeur, est de sa plume, et elle rappelle le genre dramatique de Karel Tchapek. Il est aussi l'auteur d'une pièce utopique sur Adam, qui découvrit l'élixir de la paix éternelle. Son drame « Navrat de zivota » (« Le retour à la vie ») nous parle de l'incapacité où se trouve un médecin revenu d'un camp de concentration de se réintégrer dans la vie normale. Un autre de ses drames : « Basta », retrace l'histoire des trois révolutions dont la Slovaquie a été le théâtre au cours des trois siècles derniers. Il s'essaya aussi avec succès à la satire théâtrale « Hanibal pred branami, Spolek piatich P » (« Annibal est à nos portes, l'Association des cinq P »). Karvas est peut-être l'auteur slovaque le plus joué actuellement dans toute la République tchécoslovaque, et le rythme rapide avec lequel il produit une pièce après l'autre permet de pressentir qu'il apportera encore à l'art dramatique slovaque une contribution remarquable.

Sans vouloir pour cela le placer au dernier rang, je mentionnerai ensuite le plus jeune des dramaturges, c'est-à-dire le dernier venu à la production dramatique, mais qui s'est déjà affirmé avec succès, et qui, surtout, grandit d'une œuvre à l'autre. Leopold Lahola débuta il y a un an par une vision poétique de l'homme sans patrie dans la pièce « Bezvetrie v Zuele ». Cette année, il apporta une nouvelle pièce : « Styri strany sveta » (« Les quatre points cardinaux ») traitant d'un thème toujours d'actualité : Un artiste créateur peut-il se tenir à l'écart au moment où se livre une lutte contre l'esprit réactionnaire et pour le progrès ? Par la finesse de sa composition poétique et par le style alerte et châtié de sa composition dialogique, l'auteur fait preuve de dispositions rares chez les débutants. Pendant la saison actuelle, le théâtre tchécoslovaque se prépare à jouer son nouveau drame intitulé « Attentat », traitant de l'exécution du commandant allemand de la ville de Prague occupée, Heydrich. La comédie qu'il est en train d'écrire : « Nahy v trni » (« Nu au milieu des épines »), tend à démontrer que l'homme le plus honnête et le plus valeureux devient subitement impossible dès que, par un hasard malencontreux, il perd ses papiers d'identité. Ce Lahola n'est rien moins que l'auteur cinématographique en vogue, et même le premier écrivain cinématographique professionnel slovaque. Il est coauteur du scénario des films « Biela tma » (« Il faisait nuit ») et « Vlcie diery » (« La tanière du loup »), et l'auteur du film « Zabludil v Prahe » (« Il errait dans Prague »), qui vient de sortir des ateliers.

Il existe encore quelques autres auteurs dramatiques slovaques dont nous ne parlerons pas ici pour le moment. Aujourd'hui, j'ai voulu seulement me limiter aux plus importants, à ceux qui sont comme l'on dit « capables d'exporter ». Peut-être me sera-t-il donné, au moment où j'aurai l'occasion de revenir dans ces colonnes sur la littérature dramatique slovaque, d'ajouter une nouvelle série de noms portés par des auteurs qui auront su se faire valoir sur nos scènes et, je l'espère, jusque sur les scènes étrangères.

LETTRE DE PRAGUE

Une saison artistique bien remplie

PRAGUE a une grande tradition musicale. On juge parfois qu'elle est même trop grande, que Prague est sursaturé de musique... Mais malgré le grand nombre de concerts qui y sont organisés, le public ne donne pas le moindre signe de lassitude et il est rare que les salles ne soient pleines de monde.

La saison actuelle s'est enrichie de trois cycles de concerts d'orchestre : une de la Philharmonique tchécoslovaque, de l'orchestre de la Radiodiffusion tchécoslovaque et du corps d'orchestre Fok. Les philharmonistes ont fait connaître au public tchèque quelques compositions jusqu'alors inconnues chez nous. La belle 6e symphonie de Chostakovic, la 1re symphonie d'un jeune compositeur soviétique, Chrennik, et une des œuvres culminantes de l'école Schönberg, un concert pour violon d'Alban Berg. Le grand orchestre national a présenté aussi un jeune compositeur tchèque : Vaclav Dobias. Au pupitre du chef d'orchestre ont pris place successivement deux jeunes chefs d'orchestre : Jaroslav Krombholc et Vaclav Neumann. Le troisième concert fut dirigé par un Belge bien connu en France : André Franc. Le concert pour violon d'Alban Berg fut interprété par un violoniste également belge : Gertler.

Quant aux concerts de l'orchestre de la Radiodiffusion, sous la direction de Karel Ancerl, qui est rentré récemment de l'U.R.S.S., ils égalent presque ceux de la Philharmonique et se distinguent par un programme qui a su se dégager de la manière déjà usée. On peut dire la même chose de l'orchestre Fok, dirigé par J.-V. Stemacek. Ces trois orchestres, à part les soirées de concert, exécutent des œuvres dans les usines pendant les heures de détente, attirant ainsi de nouveaux amateurs à la musique.

Nous avons eu quelques artistes venus de l'étranger : à part M. Gertler, nous avons entendu la pianiste française Warrot et l'Anglais Hallis. On en attend d'autres en décembre et en janvier et notamment quelques chefs d'orchestre.

Comme dans la vie musicale, la même activité se manifeste dans le domaine des beaux-arts : une vingtaine de salles d'expositions ouvrent leurs portes à de courts intervalles. Dans ce domaine également, la participation étrangère est importante. Mais deux expositions ont attiré sur elles toute l'attention du public : en premier lieu, celle des gobelins français qui, malgré la longue durée de l'exposition, attire toujours des admirateurs. D'ailleurs, l'exemple de Lurçat et de l'école d'Aubusson a inspiré les tapissiers tchèques et les premiers gobelins des artisans de Moravie seront bientôt exposés à Prague...

La seconde exposition n'était également pas sans rapport avec la France, bien qu'il se fût agi d'un Américain : les dessins de William Gropper, le grand caricaturiste américain, sont les héritiers de la tradition de Daumier en Amérique. Ce grand peintre américain, dont toute l'œuvre est imprégnée de progrès social, ne pouvait trouver un meilleur voisinage que celui des gobelins français.

Les artistes tchèques, qui exposent actuellement, témoignent d'une évolution subite et d'un effort pour se dégager des modèles étrangers et devenir des peintres nationaux proprement dit... Le nom qui a été prononcé le plus souvent au cours de cet automne est celui de Josef Simak. C'est un artiste qui, passant par l'école française, a réussi à trouver son expression personnelle, qui tire ses racines de la peinture tchèque.

A. J. LIEHM

PICASSO RETROUVÉ

DEPUIS un an qu'on ne voyait plus rien de lui et qu'on ne le connaissait plus que par ouï-dire, ou par cet étonnant numéro de « Verve » qui nous disait qu'il était toujours vivant et non seulement toujours vivant, mais encore ressuscité, on attendait avec impatience les résultats de son exil studieux. Ces résultats dépassent aujourd'hui notre attente. Il faut voir, il faut retourner à l'exposition de ses poteries à la Maison de la Pensée Française.

Qu'un homme de son âge, de son passé, ait pu reprendre les rudiments d'un art et arriver à un degré de perfection tel dans le maniement d'une matière rétive, c'est déjà le signe d'une étonnante vitalité. Qu'il ait pu rester lui-même au milieu de ces multiples transformations, c'est mieux encore. Mais qu'il ait pu réaliser là un ensemble unique, et qui se suffit et suffirait seul à sa gloire, c'est là le signe d'un esprit supérieur.

Certes, il est facile de déceler ce qu'il doit à ses prédécesseurs, à l'art grec, à l'art mexicain, à l'art nègre. Mais lequel de nous, aujourd'hui, n'a pas sa dette à payer ? Peut-être vaut-il mieux dire qu'il s'inscrit librement dans la lignée de l'art grec, de l'art nègre. Mais reste toujours Picasso, sa couleur et son dessin.

⁂

C'est peut-être sur le sable d'Antibes qu'il vaut mieux voir ces poteries et l'attention des organisateurs de l'exposition qui ont garni de sable l'intérieur des vitrines ne peut suffire à nous donner l'illusion : il faut la Méditerranée pour cette

par **JULIEN CAZALS**

« vaisselle des dieux » dont parlait récemment Georges Limbour.

Mais, puisque aussi bien il faut nous contenter des salles froides d'un immeuble parisien et qu'il ne nous est pas même permis de toucher, alors qu'on aimerait tant caresser le lisse ou le rugueux d'une telle matière, regardons seulement : des assiettes, des plats, des cruches, des pots, une étonnante variété de formes et de couleurs, tout un service bigarré.

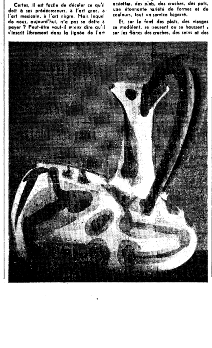
Et, sur le fond des plats, des visages se modèlent, se creusent ou se haussent ; sur les flancs des cruches, des seins et des fesses se dessinent ; des pots ont des formes d'oiseaux, d'autres des formes de femmes ; les ironies, voulues ou non, de la matière donnent la petite vérole à certains visages, d'autres se boursouflent ; mais toujours demeurent l'étrange expression, le sourire limpide, l'ironie d'un instant.

Parfois ce sont des scènes qui s'inscrivent sur la matière lisse, à peine esquissées, mais curieusement extérieures, comme si la matière même sur laquelle elles sont peintes leur donnait une qualité de poli et d'aérien à la fois que ni la toile ni le papier ne donnent.

Et ceci nous permet de déceler, à travers l'instantané de toutes ces expressions, de toutes ces situations, la longue habitude, la longue rééducation que demandait cette matière. Et si Picasso reste le peintre accidentel que l'on connaît, qui semble n'avoir jamais su que tenir un journal, et dont tout le génie semble se situer dans la réussite du trait, dans la rapidité de l'émotion, on conçoit mieux, à la nouvelle lumière de cette exposition, la patience, le travail qu'il lui a fallu pour obtenir un tel résultat.

⁂

Il est une autre leçon qui se dégage aussi de cette exposition. C'est qu'il va devenir impossible maintenant de parler d'art mineur. Après la tapisserie, voici que la poterie ne pourra plus se séparer de notre siècle. L'art se démocratise insensiblement. La notion de « l'art pour l'art » se trouve singulièrement reposée. Toute la notion de décoratif se trouve à nouveau bouleversée. Il est temps de faire perdre à ce mot le contenu péjoratif qu'il garde auprès de certains.



"parallèle 50"

L'HEBDOMADAIRE DE L'EUROPE CENTRALE
Rédaction et Administration : 18, rue Bonaparte - PARIS-6e
Téléphone : ODEon 20-20, 01-28 et 20-03
C. C. Postaux 5430-51 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom ______ Prénom ______
Adresse ______ déclare souscrire
____ abonnement de ______ à « Parallèle 50 ».
Je vous fais adresser à votre compte chèque postal 5430-51
Paris la somme de ______
montant de ______ abonnements.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de 5 francs en timbre-poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	12 mois	6 mois
FRANCE ET COLONIES .... C.C.P. 5430-51	660 fr.	350 fr.

N. B. — Nous vous adresserons un spécimen gratuit sur demande.

Les Lettres françaises contemporaines par G. GOVY

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

« Une civilisation se définit par les questions qu'elle pose, non pas par les réponses qu'elle apporte. Si diverses que soient celles-ci, la seule question qui se pose pour tous est le salut de l'homme... »

L. M.-C.

Le golfe du Morbihan. Soixante îles. Et parmi elles, en forme de croix, se dresse sur ses talons l'île aux Moines. Telle une énorme mouette posée sur une roche et prête à s'envoler, la maison de Martin-Chauffier, ancien repaire de corsaires, semble sous le jeu des lumières et des ombres se détacher du sol et s'élancer vers l'espace. Deux vieux canons pris aux Anglais gardent jalousement les abords de la demeure.

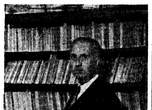
C'est là, dans cette Bretagne parfumée par l'haleine de la mer qu'est né, le 24 août 1894, Louis Martin-Chauffier. C'est vers cette île qu'il revient fidèlement chaque année et, pareil à Antée, reprend vigueur au contact du sol natal.

L'enfance de Louis Martin-Chauffier s'écoule sans histoires. Il est bon élève et déjà « un sage ». Il sépare avec soin — mais non sans tristesse — « réalité du rêve et le rêve de la réalité... Le père de Louis Martin-Chauffier, étant de son état médecin, destine tout naturellement son fils à la médecine. Nous retrouvons donc Martin-Chauffier à l'âge de 17 ans à Paris, arpentant les sombres couloirs de la Faculté. Mais Pierre Martin-Chauffier mort, son fils décide qu'il n'a plus de raison de continuer ses études de médecine. Il entre à l'Ecole des Chartes. Et ses parents, proches et lointains, de crier à la trahison et d'affirmer que le garçon n'est qu'un raté...

La guerre (guerre de 1914). Martin-Chauffier est médecin auxiliaire aux armées. A l'armistice, il sollicite et obtient un emploi dans les bibliothèques et musées de guerre. Trois jours de fonctionnariat. Et le revoilà, empruntant les rues aux voix multiples et écrivant dans les journaux qui veulent bien de sa prose. Puis c'est le grand départ pour Florence où malgré ses fonctions de bibliothécaire de je ne sais plus quelle bibliothèque, il réussit définitivement à dilapider l'héritage paternel.

Retour à Paris. Nous sommes en 1930. Louis Martin-Chauffier est assagi. Il embrasse sérieusement la carrière journalistique avant de devenir écrivain. Il sera successivement rédacteur en chef de Lu, Vu, Vendredi, Match et Paris-soir.

Une nouvelle guerre, celle de 39. Il part pour Lyon. Entre dans la Résistance en octobre 1941 et rédige clandestinement le journal Libération. Il est membre du comité directeur du Front national, membre du Bureau du Comité national des Ecrivains. Fondateur du Comité national des journalistes. Dénoncé, il est arrêté par la Gestapo le 8 mai 1944 et déporté à Neuengamme, puis à Belsen-Bergen. Le 15 avril 1945, il est libéré alors qu'il se trouve au bord de la mort. A peine remis, il reprend courageusement toutes ses activités. Bientôt il est élu président du C.N.E. et obtient le Grand Prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre.



Louis Martin-Chauffier dans son cabinet de travail.

Louis Martin-Chauffier avait débuté dans la vie littéraire avec un premier roman : La Fissure, en 1922. Correspondances apocryphes, Patrice ou l'Indifférent, l'Epervier, l'Amant des honnêtes femmes, etc. avaient suivi. Mais Louis Martin-Chauffier, avec une modestie et une probité très rare chez les gens de lettres n'admet plus comme « valables » que : son étude sur Chateaubriand ou l'Obsession de la pureté (1944) et l'Homme et la Bête (souvenirs de déportation) paru cette année : « Un de ces livres les plus propres à nourrir en nous une foi raisonnée et sans niaiserie, mais sans amertume dans l'avenir de l'homme... »

Un front vaste et blanc. Quelques petites rides tenaces. A force d'être tondus dans les camps, les cheveux ont timidement repoussé. Les sourcils sont drus. Le nez est... breton. En tout cas, Martin-Chauffier l'affirme. Les yeux : couleur de bigorneau (Martin-Chauffier dixit). La bouche spirituelle. Et enfin, un sourire fait de gentillesse et de malice.

Il y a en lui une sérénité, une force, une intensité de l'être et de la pensée. Et une sollicitude que je crois réelle pour autrui. Chrétien, il l'est, certes. Mais il demeure étranger aux manifestations extérieures de l'Eglise, à ses petits et grands calculs. Il a toujours cheminé, solitaire, vers Dieu...

— L'engagement ?

— L'écrivain n'est engagé qu'envers soi-même. Sa tâche : chercher le vrai, le juste, sans tenir compte des conséquences...

— Comment conciliez-vous christianisme et marxisme ?

Louis Martin-Chauffier sourit :

— Très bien, je vous assure. Il n'y a point d'opposition entre le marxisme et l'Evangile, quant aux fins terrestres, comme il n'y a pas d'opposition entre les données économiques et sociales du marxisme et la conception de l'homme humaniste...

— Vous voulez dire...

— Ceci : que la véritable civilisation pour ranimer la liberté et hâter la justice doit être une. Une dans sa structure ; une dans son exercice, une dans ses ambitions terrestres, mais non point uniforme ni monotone. Une civilisation est toujours un dialogue...

— Et l'homme ?

— J'ai sauvegardé intacte ma foi en lui. Si 95 % des déportés ont été écrasés sous le poids de la souffrance et de l'avilissement dirigé, 5 % ont tenu bon. N'est-ce pas magnifique ? N'est-ce pas là la vraie victoire de l'homme ?

ERRATUM

— L'auteur de l'article sur la réforme du théâtre en Tchécoslovaquie paru dans notre dernier numéro, en page 4, est Mme BUDINOVA.

— Dans notre numéro 112, le reportage, paru en page 6, sur les jardins d'enfants en Bulgarie est signé Jiri STERN ; il faut lire : Jiri STEJN.

Les Livres...

PEINTURES, Léger. Les Editions du Chêne. Paris 1948, avec une introduction de Frank Elgar.

Des cônes, des dièdres, des sphères et des hémisphères, des cercles, des tiges, des bielles, des roues dentées, tout un univers mécanisé dispose et équilibre ses formes dans l'espace : Fernand Léger, franc-tireur du cubisme, découvre la ville et l'usine et l'homme robot et le machinisme et le mécanisme des êtres et des choses. Il est halluciné par ces signes de la géométrie, mais d'une géométrie non abstraite ; par dessus cette raideur, cette pesanteur de la masse brute, nous reconstruisons facilement les fioritures de la vie et de l'accidentel. Comme le Piranèse, cet autre halluciné, reconstruisait des mondes avec ses gigantesques prisons, Léger avec les formes de la ville, de l'usine, du viaduc, avec des êtres ramenés à leur rigueur élémentaire, nous restitue toute notre civilisation de la machine...

Sous notre main, cet album des éditions du Chêne, où seize reproductions en couleur (20 x 27), d'une justesse et d'une fraîcheur qui nous enchantent ; nous expliquent l'évolution du peintre et nous exposent les diverses formes de son talent. Deux belles toiles du début : un cubisme libre : on sent des influences cézaniennes, mais on sent aussi qu'il reste en marge de Picasso ; dès la fin de la guerre 1914-1918, il est déjà pleinement lui-même. Il compose avec ses formes pures des ensembles d'objets réels, bien réels, volumineux sur le plat de la toile, d'objets nus et isolés, qui se contentent eux-mêmes, qui créent d'eux-mêmes leur magie, qui sont par eux-mêmes une valeur sans avoir besoin d'une fable, sans s'intégrer dans un sujet. Ils se définissent par leur poids, par leur densité, ils marquent par leur dépouillement de quelle puissance ils jouissent sur le monde et sur notre sensibilité. (1920-1925.)

Et l'homme l'attire aussi comme un objet. La femme au vase de 1924, massive, architecturale, libérée de toute coquetterie, de toute imperfection individuelle, de toute tentation immédiate, sait être aussi une image de la féminité et de chaque femme.

Sa manière devient plus subtile, plus variée, plus nuancée, plus vive aux alentours de 1925 ; les objets se multiplient dans l'espace : des clefs, des parapluies, des feuilles, des pointillés, des profils révélateurs : si le décorateur, l'ancien architecte industriel ne renonce pas à ses épures, sa sensibilité des formes et des couleurs, sa sensibilité charnelle et plastique s'affirme. Des plongeurs dessinent l'entrelac de leurs gestes inattendus, tracent un puzzle de couleurs simples, tandis que les « belles cyclistes » marquent leur force, leur joie de vivre et équilibrent par leur présence saine l'accord de la chair et des choses.

D'Amérique enfin, Léger nous apporte tout récemment une vision nouvelle ; vision des prés, des barrières jaunes, des racines et des feuillages, et des instruments du paysan ; ce sont selon la terminologie classique des « natures mortes », mais ces natures mortes, révèlent un paysage, plus exactement la tonalité et le rythme d'un paysage ; il s'en dégage une harmonie des êtres et des choses, même si les êtres sont absents. Il y a dans ces dernières toiles de Léger des présences inexprimées, mais infiniment sensibles.

Il convient, devant ces toiles, de mettre l'accent sur le réalisme de Léger ; certes il faut donner une nuance nouvelle à ce mot ; l'objet, quel qu'il soit, est toujours présent ; il peut, de prime abord, sembler lourd, raide, abstrait : il est, en fait, restitué à sa vérité éternelle. Léger circonscrit la forme définitive des êtres et des choses.

Un profil pressé entre deux silhouettes de mains ; deux taches de couleur; et c'est la main, la sensibilité du poète Eluard qui s'imposent à nous.

Fernand Léger, cet isolé, a aujourd'hui plus de soixante ans, mais ses dernières toiles révèlent la jeunesse et la vivacité de sa conception ; il est près de nous, il est avec nous, sa vision s'accorde à notre temps comme celle d'un Raphaël a pu s'accorder au monde de vie de la Renaissance.

Sachons gré aux éditions du Chêne d'avoir rendu un si bel hommage à un peintre modeste qui est un de nos grands artistes d'aujourd'hui.

Charles MOULIN.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE, par Louis Dollot (P.U.F., col. Que sais-je ? 1948).

Un résumé peu attrayant et assez mal écrit (« La chute du duc établissait avec Decazes l'influence anglaise ! »), des événements de 1815 à 1918. Il y a des faits, bien sûr, mais ni idées maîtresses, ni thèmes directeurs. Faut-il en accuser la diplomatie ou le diplomate historien ?

LE CAPITALISME, par François Perroux (P.U.F., col. Que sais-je ? 1948).

Il doit être fort malaisé, même pour ses tenants, de défendre le capitalisme intégral, puisque le juriste libéral, Perroux, a dû multiplier les arguties, entourer ses définitions du clair-obscur de son jargon juridique, faire appel à toutes les confusions pour aboutir piteusement à ces conclusions : il n'y a pas de civilisation capitaliste ; et « malgré ses injustices et ses crimes », il reste que que chose du capitalisme : la prospérité ! Il y a des éloges plus cruels que des condamnations directes.

...que nous avons reçus

GENETICIENS ET MITCHOURINIENS

(Suite de la première page.)

présentons non seulement entouré de fruits, d'arbres, de plantes, mais nécessairement entouré de kolkhoziens, de jardiniers, d'instituteurs, de komsomols, d'écoliers, etc. Et c'est profondément symbolique... Mitchourine partait du fait que chaque kolkhozien est un expérimentateur et un transformateur. »

Aussi, parlant de l'hérédité, les mitchouriniens sont-ils loin de ne parler que de l'hérédité, au sens que nous donnons d'habitude à ce mot. Ils parlent aussi des charrues à avant-soc et des combinés spéciaux ; ils relient leur méthode à celle de Williams sur l'amélioration du sol par le système herbaire. Ils créent un grand nombre de tours de main profitables, comme l'ensemencement du kok-saghiz en nids. Au grand scandale des généticiens, tout cela leur paraît bien plus important que de considérer uniquement les chromosomes et les gènes. Et peut-être ont-ils raison de ce point de vue puisqu'ils réussissent. Leur travail à court terme et à rendement rapide est adapté aux besoins urgents d'un pays qui, dans une période menaçante, tend toutes ses forces populaires.

Le travail des généticiens classiques est beaucoup plus lent et plus abstrait. Il exige la purification préalable des lignées, par une analyse génétique poursuivie pendant des générations, puis, pendant d'autres séries de générations, la recombinaison des propriétés héréditaires ainsi analysées. Parfois aussi il comporte la provocation de mutations par des moyens de laboratoire tels que les rayons X ou la colchicine. Nul ne peut nier qu'ainsi soient obtenus aussi des types nouveaux de plantes et d'animaux. Lyssenko lui-même le reconnaît dans ses conclusions (*Europe*, p. 147). Il suit de là que, sur le plan de la science pure, on ne peut écarter brutalement les conclusions de la génétique classique, et qu'il faudra, tôt ou tard, arriver à une synthèse entre elle et celles des mitchouriniens, car la réalité du monde est une.

par **Marcel PRENANT**

Ce que les mitchouriniens reprochent à la génétique classique est exprimé par Lyssenko dans le même passage : c'est de ne pouvoir « que très rarement et par hasard amener à de bons résultats pour l'agriculture ». Il faut les en croire, puisque les usagers sont unanimes à le confirmer au cours des débats, et ajoutent même qu'en bien des cas l'application inconsidérée de la génétique a fait sacrifier des reproducteurs éprouvés par la pratique, pour en substituer d'autres, très inférieurs ; on a fait détruire des stocks de semences dont on n'avait pas le pedigree, mais qui, de mémoire d'homme, étaient utilisées localement avec succès. On arrive ainsi à un point crucial du débat. Si la méthode mitchourinienne est souple, adaptable à toutes les circonstances de détail, la méthode génétique, elle, est particulièrement propre à la recherche d'une standardisation. Peut-être lutterait-elle avec avantage dans un pays capitaliste, où l'on viserait avant tout les profits et l'exportation, et où, ne se souciant que des meilleures terres, on chercherait à standardiser les produits pour plaire aux clients. Mais dans l'Union soviétique d'aujourd'hui, le but est tout différent : nourrir au mieux les populations de l'Union, là où elles se trouvent, et employer toutes les terres possibles pour pouvoir créer, même dans les régions déshéritées, de nouveaux centres économiques mieux abrités contre les bombes atomiques de l'agresseur. Là triomphent les mitchouriniens lorsque, prenant sur place les blés éprouvés par la pratique, et agissant sur eux minutieusement, presque kolkhoze par kolkhoze, ils réussissent à les modifier assez pour les pousser quelques kilomètres plus loin, vers l'arctique ou vers les déserts. Il n'est pas certain que, dans un monde socialiste pacifié et prospère, la pratique n'aurait pas, elle aussi, avantage à réaliser une synthèse des deux méthodes.

★

Une dernière cause de l'échec de certains généticiens apparaît clairement dans le rapport de Lyssenko, lorsqu'il attaque Doubinine (*Europe*, p. 50). Je connais et j'apprécie, du point de vue de la science pure, les travaux de Doubinine. Mais il faut avouer que lorsqu'en pleine guerre le directeur d'un laboratoire de génétique appliquait une part importante des ressources de ce laboratoire à étudier les variations de structure des chromosomes dans les populations de drosophiles, il poussait un peu loin l'isolement dans sa tour d'ivoire. Il est bien certain que, mêlés directement à la vie agricole du pays, les mitchouriniens n'auraient pu agir ainsi.

Quant à l'idéologie, je voudrais indiquer brièvement que celle des mitchouriniens comporte un rappel énergique de ce principe du matérialisme dialectique qu' « aucun phénomène de la nature ne peut être compris si on l'envisage isolément, en dehors des phénomènes environnants » (Staline) ; un rappel, donc, de l'influence du milieu, qui permet l'action humaine sur la vie et sur l'hérédité. Ce rappel est très opportun, quand il s'oppose au weismannisme, la théorie sur laquelle a pu se calquer sans difficulté la doctrine hitlérienne de l' « âme raciale ». Et, bien que weismannisme d'une part, mendélisme et morganisme de l'autre soient très loin d'être synonymes, il est sûr que trop de morganiens ont tendance à tomber dans d'absurdes déviations weismaniennes, comme je l'ai montré dans l'article de *la Pensée* cité plus haut. Il était bon de dénoncer celles-ci, même avec quelque brutalité. Les mitchouriniens l'ont fait de façon décisive.

★

La discussion de l'Académie des sciences agricoles a provoqué, dans nos milieux, beaucoup de remous qui sans doute ne sont pas près de se calmer. La synthèse qui résoudra le conflit est encore lointaine. Mais d'ores et déjà les hommes de bonne foi qui ont bien voulu se documenter arrivent certainement à quelques conclusions communes : Lyssenko et ses collaborateurs ont réalisé une œuvre pratique énorme, et, par là, ont influé puissamment sur le sort de l'humanité ; des résultats pratiques d'une telle ampleur ne peuvent pas être sans conséquences, même dans le domaine de la science pure ; ils contribuent à condamner sans appel le weismannisme, qui en biologie semblait justifier le racisme ; enfin, en nous faisant pénétrer plus avant dans la maîtrise de la nature ils exaltent chez l'homme le pouvoir de modifier sa destinée. Tout cela a été réalisé, dans des conditions méthodiques entièrement nouvelles, par les masses paysannes elles-mêmes, cherchant à améliorer leurs techniques, avec pour guides Mitchourine, Lyssenko et leurs collaborateurs ; et c'est pourquoi cet apport à la science ne pouvait venir que de l'Union soviétique.

Le Pen-Club polonais

LE Pen Club Polonais n'a pas été le seul éprouvé par la guerre. Pendant cette longue période de deuil, les autres Pen Clubs ont, eux aussi, subi de grandes pertes. Il est impossible d'en donner le détail; cependant, je dois rappeler deux noms de gloire inégale, mais l'un et l'autre liés au même degré à l'histoire de notre fédération : H. G. Wells et Benjamin Crémieux. Ce dernier a été victime de la bestialité allemande. C'était un critique éminent, un brillant connaisseur des littératures européennes, et il se dévouait au Pen Club de toute son âme. Il assistait à tous les congrès; un grand nombre de décisions importantes ont été adoptées ou bien sur son initiative ou bien grâce à son éloquent appui. Il était secrétaire général du Pen Club Français, qui est redevable à son énergie, à sa prévoyance et à son tact de sa parfaite organisation. Wells est mort pendant l'automne dernier. A la nouvelle de son décès, comme je me trouvais alors à Stockholm, j'ai adressé au siège central tout d'abord un télégramme, puis une longue lettre dans laquelle j'exprimais ce que chacun de nous avait éprouvé au départ de ce grand écrivain, l'un des créateurs de notre organisation des Pen Clubs. Après la mort de Galworthy, il avait été, pendant plusieurs années, président de l'organisme international du Pen Club.

La guerre, et surtout l'occupation allemande, a condamné le Pen Club Polonais à une inactivité totale; elle nous a coupés de tout contact avec les autres centres et le siège central de Londres. Mais, à peine le dernier soldat allemand a-t-il eu quitté notre territoire, j'ai reçu un télégramme cordial de Hercon Ould, secrétaire général de la Fédération, long télégramme dans lequel son signataire exprimait sa joie de pouvoir reprendre contact avec nous; il nous faisait savoir que, pendant toute la guerre, le siège central de Londres n'avait pas interrompu un seul instant son activité, qu'il y avait eu des réunions mensuelles et même des congrès rassemblant des membres de différents pays. J'ai répondu par un télégramme dans lequel, après avoir remercié de ces paroles amicales, je citais les pertes subies par notre Pen Club et disais les conditions dans lesquelles s'étaient trouvés les écrivains polonais qui, habitant pour la plupart Varsovie, étaient restés privés de maisons et de moyens de travail. Le Pen Club Français nous adressa peu après une lettre cordiale. Comme dans tous les pays occupés par les Allemands, les Français avaient, eux aussi, subi des pertes sérieuses; le Pen Club irritait les Allemands plus qu'aucune autre organisation littéraire; ils le détestaient à cause de son idéal et parce qu'ils avaient été éliminés de la Fédération.

Mais ce qui s'est passé chez nous ne s'est vu nulle part ailleurs. C'est un fait que la Maison Internationale, sise près des Champs-Elysées, a été pillée par les barbares, mais son immeuble n'a pas été touché et, depuis déjà un an et demi, le siège du Pen Club Français est restauré, des réunions et des réceptions y ont lieu, et quelques chambres peuvent y accueillir des hôtes de passage. Et, ce qui est plus important, Paris n'ayant presque pas souffert, les écrivains français, à de très rares exceptions près, ont gardé intacts leurs appartements. C'est pourquoi le Pen Club Français a pu reprendre ses travaux au lendemain de la guerre. Il en a été de même du Pen Club Tchécoslovaque. On sait, par contre, ce qui s'est passé chez nous. Nous avons tout perdu, notre local, acquis jadis au prix de tant d'efforts, si joliment installé, plein de souvenirs de son fondateur Stefan Zeromski, de Reymont et d'autres écrivains: nos énormes archives représentant une activité d'une vingtaine d'années et contenant une correspondance d'une très grande valeur pour l'histoire de la vie littéraire, tout cela a été perdu. La guerre a eu une répercussion encore plus grande sur la vie de notre institution, dont les membres ont été dispersés à travers toute la Pologne. Et cet état de choses persiste aujourd'hui, car les deux tiers de nos membres sont encore loin de Varsovie; aussi notre assemblée générale, qui s'est réunie pour la première fois depuis la guerre, a-t-elle eu le caractère d'un congrès.

Dans de telles conditions, la chose la plus importante était de reprendre contact avec d'autres centres. Nos rapports avec le Pen Club Américain sont particulièrement cordiaux, comme le prouve le premier télégramme qu'il nous a envoyé en nous demandant quelle aide serait nécessaire aux écrivains polonais. La correspondance qui a suivi m'a pénétré de la conviction que cette initiative peut avoir une plus grande portée et que l'aide ne serait pas limitée aux membres du Pen Club. Tout récemment, le Pen Club Américain vient de suspendre son action, ou plutôt de la réduire énormément; j'ai toutefois l'espoir qu'il l'entreprendra de nouveau et qu'il sera suivi par des centres de pays que la guerre n'a pas touchés.

Après la guerre, le premier congrès du Pen Club s'est tenu, au début de juin 1946, à Stockholm, c'est-à-dire là où nous devions nous réunir le 3 septembre 1939. J'y étais invité comme hôte d'honneur; Waclaw Rogowicz était le délégué de notre organisme. Antoni Slonimski faisait également partie de notre délégation en tant que membre de notre comité, mais il représentait l'U.N.E.S.C.O.

Pendant la guerre, il s'est produit un changement dans le régime de notre Fédération : le président international, M. Jules Romains, a laissé sa place vacante. Il n'a pas été élu de nouveau président ni avant le congrès ni pendant; on a laissé agir l'ancien comité, composé de cinq personnes.

Au début du mois de juin de cette année, un congrès du Pen Club s'est réuni à Zurich. J'y étais invité comme hôte d'honneur, mais des raisons familiales m'ont empêché d'y assister. Michal Rusinek et Alexander Wat étaient nos délégués officiels. Une nombreuse représentation polonaise avait été prévue, mais nous n'avons pu obtenir les devises nécessaires. En ce qui concerne le problème capital discuté au cours de ce congrès, c'est-à-dire la création d'un Pen Club en Allemagne, nos délégués ont accepté des postulats s'accordant avec notre position et nos opinions relatives à la question allemande. C'est lors de ce congrès qu'a enfin été élu le président international, qui est maintenant Maurice Mæterlinck. L'éloge de ce nom n'est plus à faire ; il conviendrait seulement de souhaiter que celui qui le porte ne considère pas son poste comme un titre honorifique vide de sens.

par **Jean PARANDOWSKY**
président du Pen-Club polonais

Actuellement, l'un des problèmes les plus importants consiste dans les rapports entre le Pen Club et l'U.N.E.S.C.O. Il en a été question lors du congrès de Stockholm, et, au mois de novembre de cette année, le secrétaire général de notre organisme a pris part au congrès de l'U.N.E.S.C.O., qui s'est tenu à Paris. Cette année, le congrès de Zurich a désigné un observateur spécial, M. Ducworth Barker; dans la délégation anglaise se trouvait le poète Stephen Spender, collaborateur important de la section littéraire de l'U.N.E.S.C.O. L'U.N.E.S.C.O., désigné par les Nations Unies, se rapproche, sur de nombreux plans, et principalement sur le plan littéraire, des buts et des idéaux du Pen Club; il pourrait, en particulier, contribuer utilement à trouver une solution pratique au problème des traductions. La politique suivie par le marché de l'édition porte tort aux nations dont la langue est peu répandue, alors qu'elle favorise, parfois au delà de leurs mérites, les auteurs qui écrivent en anglais ou en français. Hélas ! les travaux de l'U. N. E. S. C. O. progressent lentement, comme le prouve, par exemple, le fait que l' « Anthologie de la souffrance et de la résistance », dont la publication a été acceptée depuis déjà un an et demi, n'a pas encore paru. Voilà un an que notre Pen Club a envoyé les matériaux concernant la littérature polonaise. Je ne saurais dire quelle sera l'importance de ce volume, composé de poèmes, de récits, de fragments de romans et de souvenirs relatifs à l'occupation et rassemblés dans tous les pays qui l'ont vécue. Il convient de noter que, depuis sa fondation, l'U.N.E.S.C.O. s'efforce de collaborer avec d'autres fédérations et que, tout dernièrement, l'O.N.U. a pris la même initiative. A ce propos, il serait bon de dire quelques mots de ce dernier organisme, car ceci pourrait être important pour notre propre organisation.

★

Après plusieurs assemblées préparatoires, le 23 avril de cette année a eu lieu une réunion à laquelle ont pris part les personnes suivantes : Carl Carmer, président du Pen Club Américain ; Manuel Komroff, vice-président, représentant notre Fédération ; Benjamin Cohen, adjoint au secrétaire général du bureau d'informations des Nations Unies ; Tor Gjesdal, directeur de ce bureau ; George Barnes, directeur de la section de presse ; Jean Benoit-Lévy, directeur du bureau du film et de l'éducation visuelle ; W.J.G. Stavridi et James Corrick, chargés de la liaison en tant que représentants de l'O.N.U. Ce sont eux qui ont accepté le principe de la communauté des idéaux des Pen Clubs et de l'O.N.U., en soulignant que « plusieurs années avant la création de l'O.N.U., les écrivains groupés dans la Fédération des Pen Clubs ont fondé une sorte d'O.N.U. littéraire », que les écrivains constituent une grande force pouvant être employée à la renaissance du monde. En vue d'une collaboration étroite entre ces deux organismes — selon l'O.N.U. — la Fédération des Pen Clubs devrait désigner un observateur permanent qui serait invité à toutes les réunions des Nations Unies. C'est précisément cet observateur qui devrait coordonner l'activité des Nations Unies avec celle des écrivains appartenant à l'organisation mondiale du P.E.N. C'est par son intermédiaire que les idées émises à l'O.N.U. atteindraient les écrivains et les pays pour lesquels elles sont d'une importance essentielle ; d'autre part, l'observateur renseignerait l'O.N.U. sur l'écho que trouvent ces idées dans le monde. Dans beaucoup de cas, il aurait le rôle de conseiller. Ce serait un poste honorifique occupé par un écrivain politiquement non engagé et d'une impartialité éprouvée.

En outre, l'O.N.U. offrait aux écrivains groupés dans le Pen Club les moyens de prendre contact avec son activité.

Dans notre Pen Club, la réunion d'aujourd'hui inaugure une nouvelle période. Conformément à sa tradition, le Pen Club renouvelle l'attribution de deux prix annuels : l'un pour la meilleure traduction de langue étrangère en polonais, l'autre pour une traduction du polonais en une langue étrangère, ainsi que pour la propagation de la littérature polonaise à l'étranger. Ces deux prix ont une glorieuse histoire et ils ont eu une grande importance dans notre vie littéraire. Chez nous, des concours de traduction des chefs-d'œuvre de la littérature européenne auront une importante mission ; ils seront rendus publics l'année prochaine. Le problème des traductions attire tout particulièrement l'attention de notre Pen Club. Nous nous y sommes toujours intéressés tant au pays qu'à l'étranger. Nos délégués l'ont repris au cours de tous les congrès et nous avons pu constater le bien-fondé de leurs interventions. La section de traducteurs qui existait avant la guerre dans notre Pen Club, sera renouvelée. Maintenant, c'est précisément le moment — alors que le nombre des traducteurs n'est pas encore élevé — d'arrêter à temps le développement des habitudes immorales qui ont sévi chez nous des années durant.

Je voudrais enfin rappeler un fait important qui mérite tout spécialement notre soutien. Pendant mon séjour à Oslo, où j'étais l'invité du Pen Club norvégien, j'ai pris contact avec le secrétaire général de l'Institut Nobel, avec qui je me suis entretenu de la candidature des Pen Clubs au Prix Nobel de la Paix. Il m'a immédiatement procuré tous les renseignements nécessaires en y joignant les statuts du Prix et en exprimant sa conviction que cette candidature serait très importante, car on peut difficilement trouver une seconde organisation servant l'idéal de la paix et de l'entente entre les nations. Ceci a également été admis à Stockholm au mois de novembre de l'année passée où, au dîner du Pen Club, j'ai eu l'honneur de lire un mémoire sur cette question.

Pendant la guerre, la Fédération des Pen Clubs n'a pas subi de préjudice, du fait qu'elle était une organisation internationale. Elle groupe dans son sein cinquante centres dispersés dans le monde entier et soudés entre eux par des liens de solidarité, de camaraderie, par la communauté de leur idéal de paix et de liberté. Et, aujourd'hui plus que jamais, de tels liens sont nécessaires entre les hommes de la plume, les travailleurs de la parole, conscients de leurs devoirs vis-à-vis de l'humanité.

Quelques écrivains polonais, réunis à l'occasion du prix littéraire de la ville de Varsovie (de gauche à droite) : Watt, Iwaszkiewicz, Michalski et Knzyanowski.

La Vie, les Lettres, les Arts, la Vie, les Lettres

Succès d'une violoniste française à Bratislava.

La Société Artistique Slovaque à Bratislava a organisé mercredi un concert de la jeune violoniste française Michèle Boussinot. La jeune artiste a présenté des œuvres de Bach, Franck, Paganini, Bazzini et Ravel. Le public a réservé à Michèle Boussinot un accueil chaleureux.

Une exposition de peinture moderne française à Varsovie.

M. Dybowski, ministre polonais de la Culture et des Beaux-Arts, a inauguré l'exposition de peinture contemporaine française et de céramiques de Picasso, au Musée National de Varsovie.

La collaboration culturelle entre la Tchécoslovaquie et la Pologne.

Les représentants du Conseil des Ecoles de région de Moravska Ostrava, ainsi que les représentants des étudiants partiront samedi à Katovice, en Pologne, afin d'élaborer avec leurs collègues polonais un plan culturel commun pour l'année 1949. A l'ordre du jour figure aussi le projet de la construction d'une Maison de l'Amitié, pour rendre hommage à la mémoire des aviateurs polonais qui sont morts à Horni Tricko.

Les artistes bulgares viennent de quitter la Tchécoslovaquie.

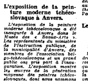
La délégation des artistes bulgares qui avait séjourné trois mois en Tchécoslovaquie est repartie jeudi dernier pour la Bulgarie. Les artistes bulgares ont pendant leur séjour en Tchécoslovaquie étudié l'art populaire tchécoslovaque et ont créé des travaux artistiques en s'inspirant de sujets tchécoslovaques. Le sculpteur Lozenski a, au nom de la délégation, remercié M. Kopecky de l'aide qui eur fut accordée.

André Gertler à Prague.

Le violoniste belge André Gertler, qui a pris part à titre d'invité au concert de la Philharmonie tchèque à Prague, a organisé, avec le pianiste tchèque Palenicek, une soirée de sonates. Le programme comprenait les sonates de Mozart, Darius Milhaud, Béla Bartok, Beethoven et Kreutzer.

Un caricaturiste américain à Prague.

William Grapper, caricaturiste et peintre américain éminent, qui a été en Tchécoslovaquie quelques semaines cet été, est de nouveau arrivé à



Prague. Le ministère de l'Information et de la Culture a organisé une exposition de ses dessins et lithographies dans les salles de l'Association des Artistes Peintres, à Manes.

L'exposition de la peinture moderne tchécoslovaque à Anvers.

L'exposition de la peinture moderne tchécoslovaque a été inaugurée à Anvers dans le Musée des « Beaux-Arts ». Les représentants du ministère de l'Instruction publique, de la municipalité d'Anvers, des membres de l'association belgo-tchécoslovaque et un grand public ont pris part à l'inauguration. L'exposition montre les œuvres de la génération moyenne des peintres tchécoslovaques, dont nous nommons surtout : V. Rabas, Vl. Rada, J. Sima, J. Styrsky, Fr. Tichy, V. Tittelbach, etc. Le secrétaire général du ministère de l'Instruction publique belge, J. Kuypers, a exprimé sa joie, dans son discours d'inauguration, d'avoir cette exposition, qui permettra aux Belges d'avoir un aperçu de la peinture moderne tchécoslovaque. Il a insisté, dans la fin de son discours, sur la nécessité des rapports culturels entre les deux pays, qui se sont accomplis si souvent entre les deux pays entre les deux pays avant la guerre, et qui seront repris maintenant. Enfin, il a exprimé l'espoir que, dans l'avenir très proche, on organisera une exposition des primitivistes flamands et tchécoslovaques.

Ce qui a plu aux acteurs britanniques en Tchécoslovaquie.

Les membres du Théâtre Workshop britannique, de retour à Manchester, ont déclaré qu'ils étaient enchantés de la condition de vie des artistes en Tchécoslovaquie. Dans la Tchécoslovaquie d'avant la révolution comme en Grande-Bretagne, le théâtre était surtout une affaire concernant les intellectuels, tandis que maintenant les travailleurs tchécoslovaques prennent part à la vie théâtrale, et cela non seulement comme spectateurs, mais comme acteurs amateurs. Le Théâtre Workshop veut mettre en pratique certaines expériences acquises en Tchécoslovaquie. Il s'agit surtout des discussions avec le public, au sujet de toutes les pièces de théâtre jouées en présence de l'auteur.

Les représentants de l'Université Charles au congrès du droit romain à Vérone.

Le Congrès international du droit romain a eu lieu à Vérone, auquel une délégation de quatre membres tchécoslovaques a pris part. Le recteur de la Faculté de Droit de l'Université Charles, Dr Milan Bartosek, a été élu au présidium du congrès, et il a dirigé la session finale de la section romantique.

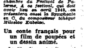
Les syndicalistes britanniques envoient des livres à leurs camarades polonais.

Trois membres du Comité exécutif du Syndicat des Métallurgistes britanniques : Roland, Burt et Dulge, de retour en Angleterre après un séjour en Pologne, ont souligné dans leur compte rendu le grand effort de reconstruction des centres sidérurgiques polonais détruits pendant la guerre, et l'importance des avantages sociaux dont bénéficient les ouvriers en Pologne.

Les syndicats de métallurgie britannique ont décidé d'organiser des envois spéciaux de livres et d'éditions techniques à leurs camarades polonais.

Les compositions tchèques au festival international de musique.

Le jury de la Société Internationale pour la Musique contemporaine, qui s'est réuni à Rome en novembre a choisi



parmi les 138 compositions du monde entier, le IVe Quatuor à cordes de Pavel Borkovec, pour être présenté au deuxième concert de musique de chambre du Festival de Palerme. A ce festival, qui doit avoir lieu en avril 1949, on présentera aussi la Symphonie en C. du compositeur tchèque Miloslav Kabelac.

Un conte français pour un film de poupées et un dessin animé.

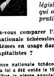
Le film de court métrage et de dessins animés tchécoslovaque a acheté à la journaliste française Claire Vervin, le conte « La Nymphe et le Petit Garçon », comme sujet pour un film. C. Vervin est la femme de l'écrivain et ami du peuple tchécoslovaque, Claude Roy.

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0

Une interview de M. ERBAN, ministre tchécoslovaque de la Prévoyance sociale

L'ASSURANCE NATIONALE GARANTIT 95 % DE LA POPULATION



Nous avons publié récemment une étude sur le système d'assurance nationale entré en vigueur en Tchécoslovaquie à dater du 1er octobre dernier. Nous sommes heureux de pouvoir publier, aujourd'hui, à ce sujet, une interview exclusive de M. Evzen Erban, ministre de la Prévoyance sociale de la République tchécoslovaque. Rappelons que M. Erban est également le secrétaire général des syndicats révolutionnaires tchécoslovaques qui ont joué un rôle déterminant dans l'élaboration de cette réforme capitale. Rappelons également que le vote de la loi avait été différé par la réaction jusqu'aux événements de février et que ce n'est qu'à partir de cette date que l'Assemblée nationale tchécoslovaque fut à même de discuter et voter l'ensemble de textes législatifs connu sous le nom d'« Assurance nationale ». Voici les réponses qui ont été faites par le ministre à nos questions concernant la théorie et la pratique de l'Assurance nationale (1).

Q. Pouvez-vous comparer l'Assurance nationale tchécoslovaque aux systèmes en usage dans les pays capitalistes ?

L'Assurance nationale tchécoslovaque, dont la loi a été votée le 15 avril 1948, constitue la pierre angulaire de notre politique sociale, non seulement en raison des avantages matériels qu'elle fournit à toute les couches laborieuses de la nation, mais aussi parce qu'elle réalise l'application concrète de principes radicalement différents de ceux qui sont en usage dans le système capitaliste.

Le but directeur de l'introduction de l'Assurance sociale obligatoire dans les pays capitalistes est de sauvegarder et protéger le régime contre l'ampleur du mouvement socialiste.

L'Assurance sociale dans le régime capitaliste impose certains fardeaux aux capitalistes. Cela ne modifie point, toutefois, le caractère de classe de l'Etat. Dans ce cas, comme dans d'autres, la classe capitaliste dans son ensemble assigne des limites aux capitalistes dans le but de protéger le système contre la pression croissante des classes laborieuses qui sont exploitées par ce système.

Le capitalisme refuse de concéder autre chose que le strict minimum et n'est disposé à accorder à la classe laborieuse que les bénéfices qu'elle peut arracher à la suite d'une forte pression.

La fonction de l'Assurance sociale, telle qu'elle est formulée par notre loi sur l'Assurance nationale, est basée sur le programme de gouvernement proclamé le 5 avril 1945 à Kosice, qui mit sur pied les principes d'une politique de prévoyance sociale protégeant toutes les couches laborieuses.

La loi sur l'Assurance nationale est également basée sur la nouvelle constitution tchécoslovaque qui édicte que tout le monde a droit à la prévoyance sociale, aux soins médicaux et à la sécurité en cas de vieillesse et dans tous les cas d'invalidité ou d'incapacité de travail.

Les femmes ont droit à des soins spéciaux quand elles sont enceintes et les enfants et les jeunes reçoivent des facilités qui permettent le plein épanouissement de leurs facultés physiques et mentales.

La loi sur l'Assurance nationale est aussi en accord avec la conception socialiste de la République tchécoslovaque. Elle est basée sur le principe selon lequel les dépenses de la Sécurité sociale ne constituent pas une charité ou un moindre mal, mais, au contraire, une part de la récompense méritée du travail effectué dans l'intérêt de la communauté.

Les allocations de la Sécurité sociale sont, non pas une récompense individuelle, mais collective, du travail accompli par la classe laborieuse et de sa contribution à l'économie nationale. Les individus ont droit à une part de cette récompense collective, en espèces ou en nature, et en accord avec leurs besoins.

Ce sont là des différences fondamentales dans le fonctionnement de la Sécurité sociale des travailleurs dans ce pays et qui contrastent avec les principes capitalistes.

Naissance, mariage, maturité, vieillesse, l'Assurance nationale protège les Tchécoslovaques à toutes les étapes de leur existence.

Q. Que doit-on entendre par le principe d'universalité inclus dans la loi sur l'Assurance nationale ?

Le droit à la Sécurité sociale est un des droits fondamentaux gaarntis par la nouvelle constitution. C'est un droit civil de base dans lequel la solidarité des travailleurs trouve son entière expression.

La loi stipule que toute personne qui travaille, ouvrier, employé, fermier, boutiquier, fonctionnaire, artisan, etc. a droit au bénéfice de la loi.

L'Assurance nationale embrasse, en fait, toute la population laborieuse, y compris les familles et les personnes dépendantes, c'est-à-dire les 95 % de l'entière population de toute la Tchécoslovaquie. Notre Assurance nationale constitue donc véritablement un service national.

Q. Est-ce que l'Assurance nationale prévoit seulement un minimum national ? Le taux des allocations est-il déterminé par le « mérite » ou le « besoin » ?

L'Assurance nationale garantit en principe aux travailleurs, en cas de maladie, d'accident ou d'incapacité, le niveau de vie dont ils bénéficient quand ils travaillent.

Il y a, naturellement, une différence concernant les besoins sociaux découlant d'une perte temporaire de la capacité de travail par suite de maladie ou de maternité, et ceux qui découlent de la perte permanente de capacité due à un accident ou à la vieillesse.

Dans la sphère de l'assurance-santé, la loi garantit aux personnes assurées à la fois les soins médicaux préventifs et curatifs en cas de maladie qui entraîne une incapacité de travail ou en cas de maternité. Ces indemnités de maladie se montent à 50 % du taux des salaires.

Si nous y ajoutons les avantages en nature qui sont fournis en cas de maladie, à la fois aux assurés et à leurs familles, nous constatons que la loi sur l'Assurance nationale couvre au maximum les besoins sociaux de tous les travailleurs.

Les allocations sont déterminées par le niveau de vie de la personne assurée. Ainsi, les taux des allocations sont automatiquement adaptés au coût de la vie existant, ce qui détermine la stabilité des dépenses de la Sécurité sociale.

Sous l'ancien système, la qualité et la quantité du travail fourni par une personne, jusqu'à la survenance de l'événement assuré, était pris en considération.

La nouvelle conception de la Sécurité sociale, aux termes de laquelle nous tenons compte du niveau de vie de l'assuré, a mené à l'acceptation du principe du « besoin », qui est plus équitable et humain.

Dans la pratique, la vieillesse et l'incapacité de travail bénéficient d'une allocation de base qui se monte à 8.400 couronnes par an, ce qui représente un minimum absolu basé sur la moyenne annuelle des salaires dans les cinq ou dix années précédentes. Les pourcentages sont fixés par un minimum fixe (28 pour cent de la moyenne annuelle des salaires) et dépendant, également, de la durée de l'assurance et de l'âge de la personne assurée. Ainsi, le principe du « besoin », pour ce qui concerne la vieillesse, est appliqué avec efficience et équité.

Q. Comment la Tchécoslovaquie a-t-elle résolu les aspects financiers de l'Assurance nationale ?

Une société qui vit dans un territoire donné constitue un organisme permanent et sans cesse renouvelé qui comprend, avant tout, tous les travailleurs, puis les personnes qui seront plus tard capables de travailler et, enfin, les personnes qui ne sont plus capables de travailler pour cause de maladie, incapacité ou vieillesse.

Ces trois groupes de la population doivent être alimentés par les produits du travail : c'est donc le devoir des travailleurs de la communauté de consacrer une partie du fruit de leur labeur à prendre soin de ces deux derniers groupes.

La capacité de travail des travailleurs de la communauté dépend de leur éducation et de leur entraînement supporté par des personnes qui, maintenant, ne sont plus capables de travailler, la capacité de production et le profit découlant du travail des personnes qui travaillent actuellement sont, dans une très large mesure, le résultat du travail de leurs prédécesseurs.

Le maintien du niveau de vie des personnes qui travaillent actuellement et sa préservation dans l'avenir dépendent de l'éducation de la jeunesse.

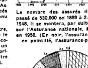
Il apparaît clairement de ces considérations que les avantages de l'Assurance sociale doivent être financés par des fonds provenant du revenu national courant.

Cette conclusion se trouve être, évidemment, en contradiction avec le système capitaliste dans lequel l'économie nationale est morcelée en un nombre incalculable d'économies privées qui ne sont pas reliées entre elles par quelque plan que ce soit.

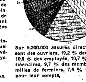
Seul un système économique basé sur un plan dont le but est l'élévation constante du niveau de vie, rend possible de se départir de l'ancien système de financement basé sur l'accumulation maximum de capital et de le remplacer par une distribution planifiée d'avantages avec un fonds de réserve minimum destiné uniquement à répondre aux fluctuations causées par des difficultés économiques.

Il résulte clairement de ces principes directeurs que le système actuel d'Assurances sociales réalise une véritable révolution concernant le système de financement.

(1) Voir « Parallèle 50 » du 29-10-48.



Le nombre des assurés directs est passé de 530.000 en 1889 à 2.410.000 en 1948. Il se montera, par suite de la loi sur l'Assurance nationale, à 5.200.000 en 1950. (En noir, l'assurance-santé ; en pointillé, l'assurance-pension.)



Sur 5.200.000 assurés directs, 38,4 % sont des ouvriers, 19,2 % des fermiers, 10,9 % des employés, 10,7 % des fonctionnaires, 9,7 % des membres de familles de fermiers, 7,6 % travaillent pour leur compte.

Choses vues en zone soviétique :

UN STAKHANOV ALLEMAND QUADRUPLE SA NORME ET DÉCLENCHE UN VASTE MOUVEMENT D'ÉMULATION

La zone d'occupation soviétique possède depuis peu un type d'ouvrier auquel on est accoutumé en U.R.S.S., mais qui était inédit en Allemagne. Elle a trouvé son Stakhanov et, à sa suite, des adeptes qui sont en train de développer un ample mouvement d'émulation au travail.

Comme son modèle soviétique, le pionnier allemand du dépassement de la norme est mineur. Il s'appelle Adolf Hennecke. C'est un homme sec et maigre, âgé de trente-sept ans. Il travaillait dans un puits du bassin de Mansfeld, en Saxe, près de la frontière tchécoslovaque. En juin dernier déjà, en vingt-quatre journées de travail, il atteignit une moyenne de 190 % de la norme imposée. Il eut les honneurs d'un petit entrefilet dans l'organe syndical des mineurs.

« C'est le résultat, disait le journal, des conditions nouvelles dans lesquelles travaillent les ouvriers des industries nationalisées dans notre zone. Nos industries minières appartiennent au peuple. Le mineur sait que c'est à lui-même que profitent ses efforts. »

Records établis et battus

La performance de Hennecke fut au début considérée comme tout à fait exceptionnelle. Il fut félicité et, le 1er septembre dernier, affecté comme instructeur au puits « Gottes Segen », près de Zwickau. Les hommes de sa nouvelle équipe l'accueillirent avec méfiance. Invité à montrer ce qu'il savait faire, il descendit au fond avec eux. L'équipe n'atteignit pas alors sa norme moyenne de 5,7 mètres cubes de houille extraite par homme. Peu de jours après, elle la dépassait de 90 %. Hennecke avait obtenu ce résultat en améliorant les méthodes de travail, en répartissant plus judicieusement les hommes et les outils, en rationalisant les gestes.

— Il n'y a là rien d'extraordinaire, déclara-t-il en réponse aux nouvelles félicitations. C'est à la portée de tout le monde. Il faut de la bonne volonté et du raisonnement. Il faut surtout avoir compris la différence entre le travail en régime capitaliste et l'effort populaire au service de notre plan biennal, dans une économie qui va vers le socialisme.

Le 13 octobre, enfin, Hennecke entreprit un assaut décisif contre la norme. Ce jour-là, dans des conditions soigneusement étudiées il est vrai, il établissait un record de 380 %.

Adolf Hennecke, le Stakhanov allemand.

Ce fut, cette fois, la gloire. Tous les journaux et tous les postes de radio de la zone soviétique s'emparèrent de l'événement. Inconnu la veille, le mineur Hennecke devint une vedette fêtée. Un mouvement dit d'activistes du travail s'est formé à sa suite. La fièvre de la compétition gagne partout les usines et les ateliers. Dans toutes les industries, c'est à qui battra le record établi la veille. Dans les charbonnages, celui de Hennecke est d'ores et déjà largement dépassé. Ses émules l'ont porté à près de 850 %. Dans les autres professions, des chiffres semblables sont atteints chaque jour. Les journaux publient des tableaux d'honneur. Les assemblées ouvrières en discutent. On critique, on loue et on voudrait en faire autant.

Le zèle sportif de l'avant-garde ouvrière continue à s'enflammer aux records de production comme il le faisait en d'autres temps pour les grands athlètes, les boxeurs, les coureurs. A ceux qui font remarquer que ces records n'ont rien à voir avec la réalité, parce qu'ils sont souvent établis dans des conditions exceptionnelles, après une préparation spéciale des hommes, des outils et des lieux, les activistes répondent qu'il en est de même pour les records sportifs ou techniques. Une automobile de course, expliquent-ils, n'a presque rien de commun avec une voiture de série. Ce sont pourtant les progrès obtenus par les grands coureurs, avec leurs bolides spécialement étudiés, qui font progresser les performances moyennes. C'est sur ce raisonnement qu'on se fonde pour prévoir, comme devant être l'une des conséquences de l'actuelle compétition, une élévation notable des moyennes de rendement.

Rendement double, salaire quintuple

Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les récompenses auxquelles les bons ouvriers ont droit soient uniquement d'ordre moral. Le système du « salaire progressif » que la zone a emprunté à la Russie soviétique, avec ses barèmes croissants selon une progression géométrique, augmente dans une proportion étonnante la somme qui figure au bas des bulletins de paye. A productivité doublée, par exemple, correspond un salaire quintuplé, sans compter des primes en nature hautement appréciées.

Les autorités, tant soviétiques qu'allemandes, s'intéressent de très près au mouvement et l'encouragent par tous les moyens. Le gouvernement de Saxe s'est transporté ces jours-ci dans la cantine d'un puits de mine pour y tenir, en associant à cette séance les meilleurs ouvriers, un conseil consacré aux questions de production. Hennecke, père du mouvement, a été invité à prendre la parole à la récente session du Conseil du peuple. Et M. Selbmann lui-même, ancien mineur, aujourd'hui vice-président de la commission économique (c'est-à-dire de l'organisme gouvernemental de la zone soviétique) a tenu à descendre au fond pour montrer, marteau-piqueur en mains, le prix qu'il attachait au mouvement des stakhanovistes allemands.

Claude CHAILLET.

NOTES POLONAISES

(Suite de la première page.)

en Europe et dans le monde. Et cet appel à la paix, ici, au milieu des ruines, prend toute sa valeur. Le secrétaire général du parti paysan, qui est vice-président du Conseil, et un jeune général de trente-deux ans, au nom de la jeunesse, exaltent à leur tour l'œuvre de redressement du peuple polonais.

Le lendemain, jour brûlant : on commémore la révolte de Posnanie, en 1848. Les Polonais ont mieux fait les choses que chez nous. C'est qu'ils ne craignent pas, eux, l'esprit de 48 : il souffle ici. Sur la petite place de Miloslav, on a dressé un autel en plein vent. Les couleurs blanche et rouge de la Pologne, verte des paysans, flottent au vent. Devant M. le président de la République populaire, devant les ministres, devant les soldats, devant la foule agenouillée dans les rues, grimpée aux fenêtres et sur les toits, le curé célèbre la messe en mémoire des insurgés. Et le soleil et le vent brûlent toute la journée la grande foule réunie dans la plaine pour commémorer la vieille insurrection d'il y a un siècle. C'est qu'on ne craint pas, ici, de se souvenir. La révolution, on la fait. A un siècle de distance, tout se rejoint : l'indépendance de la nation et celle du peuple.

∴

Car c'est l'aboutissement des idées de 1848 que l'on trouve ici à chaque pas, toutes chaudes encore. Après les expériences de laboratoire des Owen, des Fourier, des Cabet, après la construction gigantesque de l'U.R.S.S., dont la réussite est due à la sûre méthode marxiste, c'est un nouveau pays qui poursuit victorieusement sa transformation sociale. Dans des conditions historiques délicates et avec une intelligence et une souplesse remarquables. On a donné la terre aux paysans, mais en même temps on oriente ces nouveaux propriétaires vers l'organisation coopérative. On a nationalisé les grandes usines, mais en même temps on laisse au capitalisme privé la possibilité de s'investir dans de nouvelles entreprises pour la reconstruction du pays. Seulement, le profit se trouve contenu, sa malfaisance muselée. On laisse le commerce libre, mais le commerce d'Etat le contrôle. « Notre tâche, me disait le vice-ministre Szyr, c'est que l'industrie de caractère socialiste se développe plus rapidement que l'autre. »

Et en même temps que la vie matérielle, la vie intellectuelle se transforme. Il faut que les ouvriers, les paysans accèdent non seulement à la propriété de la terre et des usines, mais aussi à ce bien supérieur de la culture.

J'étais invitée, un dimanche, à l'université populaire de Gluchov. Le domaine de Gluchov comprenait, avant la réforme agraire, 600 hectares. Ils ont été partagés entre trente familles paysannes. L'université s'est installée au château et a reçu, en outre, le moulin et les étangs qui l'aident à vivre. Des cours de cinq à six mois ont pour but de développer, chez les jeunes paysans, le goût de la culture. Les universités populaires avaient été créées bien avant la guerre sur le modèle des universités populaires danoises. Mais, alors que les universités danoises sont d'inspiration protestante, les universités polonaises étaient d'esprit nettement progressiste et révolutionnaire. Aussi étaient-elles fort mal vues du gouvernement pro-fasciste. Depuis la guerre, elles ont pris un essor considérable. Mais il semble qu'elles s'orientent vers une liaison plus étroite de la vie et de la culture. Les garçons et les jeunes filles qui s'y trouvaient, lors de ma visite, suivaient des cours qui devaient leur permettre de diriger les coopératives, bases de la nouvelle organisation paysanne. Mais la comptabilité commerciale ne les empêchait pas de chanter et de danser après le déjeuner. Au milieu des antiques chants populaires et des nouveaux chants de la Pologne rénovée, on intercala cordialement, pour moi, une naïve « Marseillaise ».

∴

Ce désir de renouveler la vie paysanne, de lui donner un contenu, je l'ai retrouvé chez ces professeurs d'université populaire qui considèrent leur métier comme un apostolat, chez le vice-ministre de la Culture qui me disait : « Il faut faire entrer dans le peuple l'art de la qualité la plus haute. » Je l'ai senti réellement en passant par hasard au petit village de Zirov, un dimanche après-midi. Il y avait foule à l'école et nous sommes entrés. Les enfants d'un village voisin jouaient une pièce tirée d'une nouvelle de Sienkievicz : « Le Gardien de phare ».

Mais il ne s'agit pas seulement d'apporter la culture, il s'agit aussi de la garder là où elle est, et sous toutes ses formes. Dans les combles du ministère de la Culture, j'ai trouvé accumulées toutes les richesses de l'art artisanal polonais : des tapis de laine tissés à la main, des châles de soie, des céramiques, des vanneries, des bijoux de bois, des vierges. Il s'agit de rechercher les modèles, de les épurer, de leur rendre la classe qu'ils ont parfois perdue, de faire exécuter les plus beaux par les artisans des villages, puis de les répandre dans le commerce. Bref, de faire de ce qui n'est plus chez nous que passe-temps d'esthètes, une source de richesse, de joie et de beauté pour tous.

On me dira que ce sont des détails. Mais ce sont les détails qui font la vie des hommes, ce sont les détails qui lui donnent son prix. Et j'aime assez que, dans un monde où l'on a détruit la propriété féodale, où l'on a nationalisé les usines, où l'histoire se fait à un rythme accéléré, on pense aussi aux bagues des jeunes filles et aux vierges de porcelaine devant lesquelles prient les vieilles femmes.

Edith THOMAS.

Joseph Starobin

(Suite de la première page.)

raison. Ces puissantes usines n'appartiennent à personne, et, de ce fait, elles sont à chacun. C'est là chose inconnue à Lynn, dans le Massachussets.

Je ne veux pas être mal compris. J'ai vu à Prague une certaine tension aussi. Et à la fin de la moisson, avant que les rations ne soient augmentées, il était évident que la Tchécoslovaquie se ressentait encore des effets des sécheresses de 1946 et de 1947, et de ses efforts pour rembourser ses dettes à l'Union soviétique. Pendant la semaine des funérailles du docteur Benès, il y avait de la tension, la nuit, sur le Vaclavske Namesti. N'importe quel étranger aurait pu s'en aller en emportant une impression partiale.

Mais le lendemain matin, nous vîmes quelque chose d'autre : les ouvriers en salopettes, avec leurs patients fusils, bordant les rues et marchant le long du cortège. Les vestiges de l'ordre ancien étaient frappés de crainte. Ce soir-là, les ouvriers se tinrent tout simplement dans leurs rues, fumant tranquillement leurs cigarettes, appuyés sur leurs fusils. Cent soixante-dix ans plus tôt, les fils de fermiers qui allaient devenir les « Fils de la Liberté » dans le New-York révolutionnaire campaient de la même façon dans l'armée de Washington. L'armée de Lincoln se reposait, elle aussi, sur ses fusils, dans une semblable attitude, sur les plantations des forces esclavagistes vaincues. J'ai vu de vieilles images où les communards avaient la même pose. Ce m'était un profond plaisir.

Mais tardis qu'au siècle écoulé les ouvriers et les fermiers furent finalement frustrés de leur victoire, on sentait que le peuple tchécoslovaque n'allait pas en être frustré, lui. Le pouvoir lui appartenait. Il n'avait qu'à s'en servir, qu'à marcher de l'avant et construire. Lorsque je revins à Prague, six semaines plus tard, les vitrines des magasins étaient abondamment garnis, les rations avaient été augmentées. Il y avait une sorte de fervent tumulte dans l'air d'automne. Une nation se tirait elle-même en avant. Les Américains qui gardent au fond d'eux quelque sentiment démocratique et le respect du travail difficile ne peuvent qu'admirer cela.

On me demande sans cesse ici, au Palais de Chaillot, si Prague est une « ville intéressante » ; et ceux qui ont peur de montrer pour elle un intérêt politique se dissimulent sous leur curiosité pour ses musées et ses châteaux. Certes, il règne une sereine majesté dans ces vieux palais sur les collines surplombant le Vltava, dans les cathédrales, le vieux quartier, les grandes places où une église est en train d'être reconstruite, ou encore dans les vieux marchés. Mais j'y ai trouvé quelque chose d'encore plus intéressant : les foules d'ouvriers devant les librairies, les pleines rangées de spectateurs à l'Opéra, ou bien encore cet ouvrier que nous avons arrêté à trois heures et demie sur un pont près des établissements Skoda et qui nous a dit qu'il allait passer l'après-midi, avec sa femme et son fils, à faire du bateau sur la rivière. C'était un ouvrier de trente-neuf ans, un membre du parti communiste, et il avait combattu pour la libération de son pays dans le soulèvement de mai.

J'ai trouvé le portrait de Julius Fucik, me regardant tranquillement, au coin de la place Saint-Venceslas et de la rue Jindrizka, quelque chose qui, vraiment, méritait d'être contemplé un bon moment. Et une après-midi, mon ami, le grand artiste William Groper, m'emmena, au cours d'une longue promenade, dans la demeure où les artistes tchécoslovaques ont leur quartier général : un immense bâtiment entier, avec un restaurant et un parc où des jeunes femmes poussaient des voitures d'enfants dans le gai soleil.

Tourisme ? Cela dépend de si vous comprenez ou ne comprenez pas ce que voient vos yeux. Comme l'assure le vieux dicton : « Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. »

LE ZLOTY

(Suite de la 2e page.)

jours plus importantes consacrées aux fins sociales. Dans le budget de 1948, le ministère de l'Instruction publique se voit attribuer 25,9 milliards de zlotys, le ministère de la Culture 2 milliards, le ministère du Travail et de la Sécurité sociale 8 milliards, le ministère de la Santé 7,3 milliards.

On peut se rendre compte de la stabilisation monétaire en Pologne en comparant la courbe des prix avec le développement des crédits et le montant de l'émission des billets de banque ; l'indice des prix du marché libre, qui était de 144,2 en 1947 (100 en 1945), est passé à 149,3 à la fin de juin 1948. Les crédits d'investissement pour la même période s'élèvent de 22,4 à 142,1 milliards de zlotys et les crédits à court terme de 56,9 à 198,7 milliards de zlotys.

Les émissions de la Banque nationale subissent un accroissement et passent de 60 milliards à la fin de 1946 à 89,7 milliards à la fin de mars 1948.

Les chiffres qui viennent d'être donnés traduisent la politique prudente du gouvernement qui s'assigne pour objectif d'empêcher l'inflation en adaptant le volume des émissions à la réalisation des plans nationaux.

K. N.

Eugène LOEBL

(Suite de la 2e page.)

seuls des problèmes de prix pourraient empêcher certains contingents d'être remplis. C'est-à-dire que si certains pays nous vendaient leurs produits trop cher, nous n'obligerions pas nos sociétés à importer quand même, mais nous exigerions des prix normaux.

De ce point de vue, la Tchécoslovaquie devient un partenaire de valeur à l'étranger. Nous prenons place parmi les pays où les contingents sont respectés, parce que le gouvernement a le pouvoir d'imposer que tous les engagements commerciaux soient respectés. La majeure partie des pays avec lesquels nous concluons des traités n'ont pas ce pouvoir, ce qui constitue pour nous un désavantage certain. Mais nous sommes persuadés que la meilleure politique, c'est de remplir scrupuleusement tous nos engagements. Nous améliorons ainsi notre position dans le commerce international où nous serons considérés comme un partenaire de premier ordre, avec lequel le commerce est avantageux.

Ainsi, nous entrons dans la première année de notre plan quinquennal avec cette conception nouvelle du respect scrupuleux de nos traités commerciaux et nous sommes persuadés que c'est une politique juste, une politique à long terme, et qui sera certainement avantageuse aussi pour nous.

Dr Prochazka

(Suite de la page 3)

Quelles ont été les principales objections que ma délégation et d'autres délégations ont élevées ? Nous avons déclaré que le Comité et, particulièrement ses groupes d'observateurs avaient outrepassé leurs pouvoirs.

Nous avons en outre déclaré que le Comité avait tiré des conclusions catégoriques sur la base de conjectures, d'hypothèses ou de témoignages oraux.

Nous avons ensuite objecté que la plupart des observateurs étaient des officiers de grade élevé et même des instructeurs militaires et qu'une majorité d'entre eux — 25 sur 40 — étaient des ressortissants des deux pays qui avaient des intérêts stratégiques et des missions militaires en Grèce, et que ces observateurs étaient payés par les deux pays en question. Nous avons de plus fait remarquer qu'il existait un plan d'après lequel les deux groupes d'observateurs devaient être organisés à l'avenir dans des formations militaires.

Les faits fondamentaux de la situation grecque sont la guerre civile et l'intervention anglo-américaine. Nous pouvons formuler un jugement convenable sur la question grecque et l'étayer d'une manière satisfaisante seulement si nous tenons compte de ces faits fondamentaux. Ce caractère fondamental de la situation grecque a déjà été signalé lors de la dernière Assemblée générale par la délégation de l'U.R.S.S. dans un projet de résolution dans lequel on demande le retrait de toutes les troupes étrangères et des missions en Grèce. Ces faits de base ont été également indiqués dans la résolution de l'U.R.S.S. présentée aujourd'hui et qui procède d'une analyse claire de la situation actuelle de la Grèce et aboutit à des conclusions correctes, et de ces conclusions il ressort que la clef réelle de la situation est contenue dans l'avant-dernière résolution qui se lit ainsi :

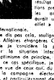
« L'Assemblée générale recommande que toutes les troupes étrangères et le personnel militaire étranger soient retirés de Grèce. »

" Vivre ensemble en paix en entretenant des relations de bon voisinage "

par Vladimir CLEMENTIS, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie

Une interview de V. CLEMENTIS :

« Les exilés réactionnaires sont politiquement insignifiants »



Le ministre tchécoslovaque des Affaires Etrangères, M. Vladimir Clementis, dans une interview accordée au correspondant de l'« Industan Times », a déclaré qu'il pensait que le résultat des élections présidentielles américaines aurait un « bon effet » sur la situation internationale.

« Je ne dis pas cela, souligna le ministre des Affaires étrangères Clémentis, parce que je considère la possibilité d'améliorer la situation internationale avec un optimisme de principe.

» Dans ce cas spécifique, je partage le point de vue de ceux qui, du déroulement de la campagne électorale aux Etats-Unis, et particulièrement des slogans employés par le président Truman, déduisent la possibilité et la probabilité de certains changements, non seulement dans la politique intérieure, mais aussi dans la politique étrangère des Etats-Unis. »

RESULTATS POSITIFS

Interrogé de savoir si, en dépit de toutes les difficultés internationales, il croyait que la présente Assemblée générale des Nations Unies serait capable de remplir les tâches pour lesquelles elle fut réunie, M. le ministre Clémentis répondit que l'Organisation des Nations Unies avait été jusqu'ici empêchée de remplir proprement sa principale fonction parce que les relations internationales n'étaient pas encore revenues à la normale et parce que la question des traités de paix avec l'Allemagne et le Japon n'avait pas encore été résolue.

Malgré l'attitude négative de la majorité des Nations Unies envers l'interdiction de la bombe atomique, la réduction des armements, la cessation de l'intervention étrangère en Grèce, etc., l'existence même des Nations Unies et le fait que ces problèmes avaient été discutés en détail étaient une contribution positive vers l'accomplissement de la mission des Nations Unies.

Les résultats positifs du travail des Nations Unies dans d'autres sphères ont aussi contribué à une amélioration politique.

« LA GUERRE AU PRESSE-BOUTON »

Comme on lui demandait s'il considérait que la bombe atomique était une arme décisive dans la guerre moderne, M. le ministre Clémentis répondit qu'il était pleinement d'accord avec les vues du savant britannique, professeur Blackett, telles que celui-ci les avait exposées dans son livre, « Les conséquences militaires et politiques de l'énergie atomique », livre où il critiquait les enthousiastes supporters de la bombe atomique comme arme stratégique décisive dans toute future guerre « au presse-bouton ».

M. le ministre Clémentis ajouta, toutefois, qu'il était totalement d'accord avec les vues de savants responsables, à l'effet que la bombe atomique était l'arme typique d'un agresseur sans pitié, qui n'arrêterait pas la destruction massive des peuples civilisés.

Comme on lui demandait quels espoirs les plans américains, visant à transformer le Japon en une base avancée de la démocratie occidentale en Extrême-Orient, pouvaient avoir, M. le ministre Clémentis répondit : « Sans tenir compte des événements en Chine, il existe — après les expériences avec l'Allemagne occidentale — une méfiance plus que justifiée dans tous plans de cette sorte. »

Comme on lui demandait quelle signification il attribuait aux groupements qui, en dehors de la Tchécoslovaquie, s'opposaient au nouveau régime, M. le ministre Clémentis répondit :

« Les actuels émigrés tchécoslovaques voudraient renverser le cours progressif des événements en Tchécoslovaquie, et l'Histoire nous montre où et comment finissent de tels émigrés. Nous ne leur attribuons donc aucune signification politique. Leurs activités tombent sous le coup de la criminologie. Cela est démontré par les activités de plusieurs agents arrêtés, qui étaient rentrés de l'étranger et qui avaient trouvé dans leur pays quelques alliés pour leurs plans de sabotages et d'assassinats. »

Interrogé sur la présente situation économique en Tchécoslovaquie, M. le ministre Clémentis répondit que le pays ressentait encore les répercussions de la sécheresse de l'année dernière.

Le problème du grain avait été résolu par les envois de l'Union soviétique, qui manifestait aussi son aide par des fournitures de viande et de matières grasses.

Le pays s'efforçait d'augmenter son rendement en améliorant constamment l'organisation de la production et en édifiant de saines relations économiques avec tous les pays qui le désiraient.

« Si cela n'avait dépendu que de notre bonne volonté et de notre rendement, nous aurions déjà franchi quelques-uns des obstacles que la guerre nous a laissés », a conclu M. le ministre Clémentis.

C'est ce principe de base de la Charte des Nations Unies que M. Clementis a défendu devant l'assemblée générale de l'O.N.U., à la séance du 26 novembre lors de la discussion sur la résolution polonaise qui se prononce contre les mesures discriminatoires de certains pays contre certains autres pays pour des raisons politiques.

NOUS devons sincèrement regretter, a déclaré M. Clementis, que la seconde Commission ait décidé, après de très longues discussions, de ne point prendre position sur les résolutions et sur les amendements qui avaient été présentés à leur sujet, spécialement parce que, dans certains pays, pour des raisons politiques, des mesures discriminatoires sont prises dans les rapports économiques contre certains autres pays, en dépit du principe de base de la Charte des Nations Unies qui dit que les Nations Unies sont « déterminées à pratiquer la tolérance et, à vivre ensembles en paix en entretenant des relations de bon voisinage ».

On a dit devant la seconde Commission que la question est très compliquée et que pour cette raison il était impossible de la régler. Mais la paix également est une chose compliquée qui requiert de grands efforts laborieux ainsi que la bonne volonté de la part de tous les membres de la famille des nations. Est-ce que cela signifie qu'en raison de craintes de complications nous devrions éluder nos responsabilités et ne rien faire ? Si nous ne prenons pas de mesures dans la situation actuelle — et aussi paradoxal que cela puisse paraître — nous agissons dans le sens d'un encouragement aux dangereuses tendances auxquelles nous assistons en ce moment.

A mes yeux, il ne peut y avoir de doute que nous fassions face à une situation de ce genre, mais la majorité nous empêche cependant de faire quelque recommandation que ce soit et ne propose même pas que l'on entame des études sur la question de savoir quelles mesures peuvent être considérées comme étant purement du domaine économique et que les mesures ne le sont pas.

En ce moment, les mesures auxquelles je me suis référé affectent spécialement les pays de l'Est européen. Mais ce n'est pas là une question qui les concerne seuls, tôt ou tard, tout représentant dans cette assemblée peut faire face à une situation semblable si nous laissons se développer des activités de ce genre au lieu d'y mettre fin en ce moment même.

Nous avons une économie planifiée, mais notre plan économique et toutes nos activités dans le domaine économique visent à promouvoir un niveau de vie plus élevé, le plein emploi et des conditions du développement du progrès économique et social ; ces activités ne sont dirigées contre personne et n'impliquent aucune nécessité de discrimination pour des raisons politiques ou stratégiques. Nous contractons des accords commerciaux avec tous les pays et nous faisons de notre mieux pour étendre notre commerce avec tous les pays. Ainsi que le rapport de la Commission économique européenne l'a clairement établi, le relèvement véritable de l'Europe n'est pas possible — et nous considérons l'Europe, en dépit de toutes les dévastations causée par la guerre, comme étant encore un facteur extrêmement important de l'économie mondiale — sans un accroissement considérable du commerce entre ce qu'on appelle l'Est et l'Ouest, sans une coopération amicale entre ces deux zones et le reste du monde.

Mais si nous ne prenons aucune mesure, un sentiment d'insécurité, de méfiance et de tension croissante demeurera aux lieu et place d'une atmosphère de meilleure coopération qui peut être ne sera pas sans influence sur la recherche tout au moins d'un modus vivendi dans le domaine de la controverse politique.

C'est un fait bien connu que la paix est indivisible et cela s'applique aussi bien à la paix économique. En permettant la naissance de discriminations dans les relations économiques, les économies des pays intéressés — et probablement tous les pays sont intéressés — seront déséquilibrées, les ressources économiques gaspillées, le progrès social et un meilleur niveau de vie entravés, en premier lieu dans ces pays mêmes qui pratiquent la discrimination.

Pour toutes ces raisons, nous insistons auprès de l'Assemblée pour qu'elle reconsidère la question et, en accord avec la Charte des Nations Unies, prenne les mesures appropriées, c'est-à-dire, à notre avis, entreprendre des études et faire des recommandations aux membres des Nations Unies.

LA QUESTION DU VETO

A la séance du 30 novembre de la commission spéciale de l'O. N. U. le docteur Clementis s'est prononcé contre l'hypocrite demande visant à la suppression du veto. Elle est soumise sous l'aspect d'un rapport détaillé et d'un projet de résolution de la commission intérimaire qui fut formée, contre les votes de plusieurs pays qui considéraient une telle commission comme une infraction à la Charte.

M. Clementis déclara :

« Le représentant de la délégation britannique semble considérer le soi-disant cas tchécoslovaque comme l'exemple typique du mauvais usage du droit de veto par l'Union soviétique dans les questions de procédure.

» Mais, d'un autre côté, nous regardons ce cas comme l'exemple classique de la tentative de se servir du Conseil de sécurité pour les besoins de la guerre froide contre l'Union soviétique et les pays de nouvelle démocratie.

» Quel était donc le réel point en discussion dans le soi-disant cas tchécoslovaque ? C'était celui-ci : sur la base de demi-évidences, d'exagérations absurdes et de mensonges délibérés de la part d'un seul individu, l'on proposait de mettre en branle tout le mécanisme d'un organisme aussi important que le Conseil de sécurité. Au même moment, les représentants de ces pays qui proposaient d'adopter cette cause avaient, ou auraient dû avoir, des informations détaillées de leurs personnels diplomatiques à Prague, où ils avaient à leur disposition de nombreux officiers du service secret, et ils auraient donc dû savoir combien sotte — pour ne pas dire plus — était l'allégation selon laquelle l'Union soviétique avait fait ingérence dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie durant les événements de février dernier.

» Accorder, sur la base d'assertions aussi irresponsables et aussi scandaleuses, la formation d'une commission d'enquête, eût constitué une grossière infraction à la lettre et à l'esprit de la Charte qui se fût exercée au détriment des Nations Unies en général. Si l'Union soviétique refusa de permettre une telle chose, elle n'exerça pas seulement le droit que la Charte lui confère, mais elle remplit un devoir que la Charte impose à tous ses membres, mais que tant de membres éludent si souvent, négligent ou enfreignent.

» Le fait que le représentant de la délégation de la Grande-Bretagne ait choisi ce cas particulier pour appuyer la résolution solidairement présentée par lui, parle plus éloquemment que n'importe quoi sur le sens et le but de la résolution. »

L'admission de nouveaux membres à l'O. N. U.

La Tchécoslovaquie votera contre les propositions américaine et australienne

A la séance du 26 novembre de la commission spéciale de l'O.N.U. le délégué tchécoslovaque Dr. **MILOS RUPPELDT** a déclaré que le Conseil de sécurité ne pourra sortir de l'impasse dans laquelle il se trouve dans la question de l'admission de nouveaux membres à l'O.N.U. que si l'on adopte une solution politique raisonnable et équitable.

Cela signifie que l'habituelle majorité devrait se départir de son attitude discriminatoire à l'égard des pays de démocratie populaire qui ont rempli toutes les conditions requises par la Charte et qui pourtant ont vu leurs demandes d'admission entièrement rejetées.

D'autre part, quand elle discute les demandes d'autres Etats que les démocraties populaires, la majorité a choisi une procédure qui a été hier à juste raison désignée comme un « dictat », le résultat étant que cette majorité est directement et uniquement responsable du fait que même ces demandes ne peuvent obtenir la majorité requise par la Charte.

C'est la raison pour laquelle la délégation tchécoslovaque votera contre toutes les propositions des délégations australienne et américaine qui ont si soigneusement exclu toutes les républiques de démocratie populaire des demandes d'admission.

Notre attitude négative à l'égard de ces résolutions n'est pas une tentative d'éviter une décision comme cela a été qualifié par le représentant de l'Australie, c'est un appel à une solution politique raisonnable.

Les troupes étrangères doivent être retirées de la Grèce

par le Dr PROCHAZKA

A l'Assemblée générale de l'O.N.U., le 27 novembre, le délégué de la Tchécoslovaquie, le Dr Prochazka, a prononcé un grand discours sur la question grecque. Il a déclaré :

Quels sont ces faits connus du monde entier — et naturellement aussi des Nations Unies — et même du Comité spécial balkanique des Nations Unies ?

Il y a le fait de l'intervention étrangère en Grèce. Vers la fin de la seconde guerre mondiale, cette intervention empêcha les forces populaires et démocratiques qui menaient un combat héroïque contre les occupants allemands et italiens — et je vous prie de vous rappeler ceci : les forces démocratiques combattaient contre les nazis — de déterminer le futur développement de l'Etat grec en accord avec la volonté du peuple grec. Cette intervention a également marqué le début de la guerre civile qui a continué depuis et qui dure depuis déjà près de quatre ans.

Ecrivant dans le « New-York Herald Tribune » du 6 avril 1947, M. Lippman déclarait que l'aide avait été accordée à la Grèce et à la Turquie non pas parce que ces pays en avaient besoin ou étaient des modèles parfaits de démocratie, mais parce que, entre eux s'ouvre la porte par où passe la route menant à la mer Noire et à l'U.R.S.S. Au cours du débat du premier Comité, qui eut lieu le 25 octobre, le représentant du Royaume-Uni, M. Me Neil, déclara en toute franchise que le Royaume-Uni avait des intérêts stratégiques en Grèce.

Comment les Nations Unies ont-elles réagi devant cette situation créée par l'intervention étrangère en Grèce ?

A l'automne 1947, c'est-à-dire au moment où cette intervention battait son plein, la seconde Assemblée générale ferma délibérément les yeux sur les faits fondamentaux de la situation en Grèce. La résolution adoptée ne tient compte que des plaintes du gouvernement d'Athènes et elle est exclusivement dirigée contre les trois voisins septentrionaux de la Grèce. Sur la base de cette résolution unilatérale, un Comité spécial des Nations Unies pour les Balkans fut créé dont les directives étaient également unilatérales.

(*Suite page 6*)

LE CANCER DE L'EUROPE

Par Julien BENDA

M. Sumner Welles, l'ancien sous-secrétaire d'Etat au département de Washington, dont nous rappelions l'autre jour le sentiment qu'il exprimait en 1944, venant de parcourir le Reich au lendemain de sa défaite, sur l'immuabilité des jeunes Allemands dans leur attachement au « credo » naziste, publie aujourd'hui, dans « Le Soir » de Bruxelles, un article intitulé : « L'Allemagne, cancer de l'Europe ». Il y signale l'état d'anxiété, selon lui pleinement justifié, que le spectre du réarmement de l'Allemagne inspire à la France, à la Belgique, aux Pays-Bas, à la Scandinavie et aux éléments démocratiques de la Pologne et de la Tchécoslovaquie (il pourrait même ajouter à ceux qui ne le sont pas, pour peu qu'ils tiennent à l'intégrité de leur pays). Il montre ces nations souhaitant que l'autorité internationale instituée dans la Ruhr « se préoccupe moins de relèvement économique que de sécurité. »

Moins de relèvement économique que de sécurité, c'est tout le nœud du conflit entre les nations voisines de l'Allemagne et les Anglo-saxons. Ceux-ci ne se préoccupent que du relèvement économique de l'Europe, dont celui du Reich leur paraît la condition cruciale, et dont ils ont besoin pour leur prospérité personnelle. Mais alors se pose un problème psychologique.

Les Anglo-Saxons se moquent-ils totalement de la sécurité des nations voisines de l'Allemagne dès l'instant qu'ils font des affaires ou se figurent-ils vraiment qu'ils vont rétablir sa puissance industrielle — militaire ; ils l'annoncent — mais qu'elle ne constituera pas une menace pour ses voisins ; mieux, qu'elle leur sera une protection. Dans le premier cas, ils sont des cyniques ; dans le second des faibles d'esprit. J'opterais pour le second. J'ai toujours surestimé mes adversaires.

∴

La volonté des Allemands de ne jamais travailler que pour eux-mêmes et leur mépris pour tout ce qui ressemble à de l'altruisme envers d'autres peuples est un article fondamental de leur psychologie, j'allais dire de leur esthétique. Il a été proclamé en toute netteté par le professeur d'Université Friedrich Lange, déclarant que la grandeur de l'Allemand est qu'il n'a aucune considération pour le non-Allemand, mais une parfaite inaptitude à ce que les eunuques appellent l'« amour de l'humanité » (1). Là encore surgit un problème.

D'où vient cette haine, on peut dire endémique, de l'Allemand pour le monde entier ? Elle tient, selon moi, à ce qu'il est atteint d'un complexe d'infériorité. Il l'est pour deux raisons :

L'une a été formulée, voici vingt siècles, par le général romain Cerialis, s'adressant à nos pères, singulièrement aux Belges, mécontents de voir l'Empire entretenir de puissants établissements militaires le long du Rhin : « Sachez, leur disait-il, que les mêmes causes attireront toujours les Germains sur vos terres ; le désir de quitter leurs marécageuses solitudes pour posséder vos champs fertiles » (2). Et, de fait, les Allemands, du point de vue de la nature, sont des déshérités. Nul plus qu'eux ne justifie le mot de Spinoza : « La haine est une tristesse. » Cette union de la férocité et de la disgrâce a d'ailleurs été exprimée magnifiquement par un de leurs grands artistes : je pense aux deux géants, Fafner et Fasolt, de l'*Or du Rhin*, révélant au Wallhall combien, au fond de leur antre et derrière la terreur qu'ils inspirent, ils sont des malheureux !

L'autre raison est le mépris dont il faut bien dire que, justement ou non, le monde les a toujours plus ou moins abreuvés : « O ma patrie, méconnue de tous » (*allverkannt*), soupire encore au dix-neuvième siècle Hölderlin. Pendant des siècles, ils s'entendent dire que leur langue ressemble à un aboiement de chien (3). Leur rancœur à ce sujet s'incarne dans ce folklore :

Je me suis battu dans ma jeunesse avec les peuples du Devonstheim, je tuai leur jeune roi ; cependant, une fille de Russie me méprise.

Je sais faire huit exercices : je me tiens ferme à cheval, je nage, je glisse sur des patins, je lance le javelot, je manie la rame ; cependant une fille de Russie me méprise (4).

L'Allemand est le parent pauvre de l'univers. Puisqu'on ne veut pas reconnaître sa valeur, il va la prouver, et on va voir ! Inutile de dire si de tels gens sont dangereux. Au reste, l'un d'eux l'a dit (5) : « Notre rôle est de ne jamais laisser le monde tranquille. »

Pour toutes ces raisons, l'Allemagne est bien, en effet, le cancer de l'Europe, on pourrait dire du monde. On ne voit pas que nos thérapeutes d'outre-mer s'appliquent beaucoup à l'extirper.

(1) Cité par Ch. Andler, dans le *Pangermanisme philosophique*. Même mépris chez Nietzsche, encore qu'il ne l'exprime pas en faveur des Allemands : « L'humanité ! Y eut-il jamais plus horrible vieille ! Si ce n'est la vérité. » (*Le Gai Savoir*.)
(2) Tacite, *Histoires*, IV, 73.
(3) Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, tome II, p. 200.
(4) Chant du Nord, cité par Chateaubriand, « Etudes historiques », VI, Mœurs des barbares.
(5) Maller van den Brucke, le grand théoricien du IIIe Reich. (Voir Edmond Vermeil, *Les doctrinaires du Troisième Reich*.)

Tchécoslovaquie - Pologne - Yougoslavie - Roumanie - Hongrie - Bulgarie - Albanie

SEPT RÉPUBLIQUES POPULAIRES VUES PAR LA PRESSE

Le drame commence avec cette liberté, car le travail est obligatoire en Tchécoslovaquie. Qui peut se nourrir doit travailler.

C'est M. Fernand Gigon, dans **Cavalcade** du 10 juin, qui fait amèrement cette constatation.

M. Gallo, dans la **Nation belge** du 14 octobre, exprime le même étonnement :

La Tchécoslovaquie a tout simplement supprimé l'oisiveté.

Et il parle de camps de concentration. **La Croix** aussi, le 27 octobre, en reproduisant un extrait de la loi du 25 octobre prévoyant des mesures visant les oisifs, les trafiquants du marché noir, les condamnés de droit commun, etc.

Observons tout d'abord que c'est par une assimilation de vocabulaire nettement frauduleuse que l'on galvaude l'expression camps de concentration en l'appliquant aux centres d'extermination massive des nazis (26 millions de morts). Et aux prisons et établissements pénitentiaires des démocraties populaires et de l'U. R. S. S. Nous posons la question : Et ailleurs, n'y-a-t-il pas des prisons, des bagnes, etc. ? Tout le monde sait très bien ce qu'il en est, mais c'est seulement lorsqu'il s'agit des démocraties de l'Europe de l'Est que l'on soulève la question en termes horrifiés et que les barreaux sont politisés.

Quant aux oisifs, libre à des journalistes « intéressés » d'en faire de purs images de la liberté. Nous pensons qu'un oisif vit **nécessairement** sur les fruits du travail d'autrui, car les biens de ce monde ne sont pas un don du ciel. On peut admettre que des fils de famille, des hobereaux et des déclassés trouvent tout à fait légitime cette liberté très spéciale qu'ils appellent la liberté, et qu'ils prennent de la vie collective tous les bienfaits qu'elle procure tout en rejetant les devoirs sociaux élémentaires. Mais que l'on admette alors que l'immense majorité ne s'étonne pas que chaque citoyen doive apporter son travail à l'effort commun et refuse d'engraisser les quelques-uns qui trouvent le travail bon pour les autres et mauvais pour eux, tout en accaparant les biens produits par le travail de tous.

TRAGIQUE LIBERTE...

Voici, dans le journal **Arts** du 29

VIVE LA LIBERTÉ !

septembre, une information bien curieuse qui mérite notre attention... et nos méditations :

En Tchécoslovaquie, le gouvernement propose aux intellectuels l'achat de maisons de campagne dans le territoire des Sudètes. Ce sont les fermes ou villas des Allemands qui s'étaient installés là-bas au beau temps du protectorat. Pour 10.000 couronnes, soit environ 40.000 francs, peintres, sculpteurs, poètes, compositeurs, peuvent s'assurer une « campagne », toit et jardin à quelques quatre-vingts kilomètres de Prague.

Nous ne saurions mieux commenter cette information qu'en reproduisant ce jugement incisif porté sur la situation en Tchécoslovaquie par l'auteur anonyme d'un copieux article du **Bulletin de France-Documents** du 10 septembre :

L'évolution de ce pays a quelque chose de tragique...

Les points de suspension sont de nous...

Ce « quelque chose de tragique » s'étend à la malheureuse Roumanie dont nous entretient M. Paul Tillard, dans **Ce Soir** du 11 septembre :

Aujourd'hui, toutes les villas, tous les châteaux ont été réquisitionnés. Aussi bien à Sinaïa qu'à Prédéal. Et ces lieux, qui servaient autrefois de lieux de loisirs aux bourgeois et aux aristocrates de Roumanie, ont vu cette année, pour la première fois, venir les ouvriers de Bucarest, de Ploesti. Chaque usine, chaque organisation a son

DRAMATIQUE LIBERTÉ...

château où les travailleurs vont en vacances. Cette année, 100.000 ouvriers et ouvrières ont connu les Karpathes. Le gouvernement de la République populaire n'a pas seulement décrété le mois de vacances obligatoire pour tous les travailleurs. Il a également donné à ces derniers la possibilité de prendre des vacances effectives et salutaires. J'ai gravi la chaussée au flanc de la montagne, regardant chacun des châteaux où vécurent dans le luxe et l'arrogance tant d'exploiteurs de la misère du peuple roumain. A l'entrée de chacun d'eux une pancarte : « Syndicat des pétroles de Ploesti »... « Postiers de Bucarest »... etc. Sur le château d'Antonesco j'ai lu : « Syndicat des employés du ministère de l'Intérieur. »

A bord d'un bateau-mouche, j'ai fait le tour du plus grand de ces lacs, celui de Shagov, dont la réputation a franchi les frontières de Roumanie. J'ai passé à moins de cinquante mètres au large de chacune de ces villas, et partout j'ai entendu le rire des enfants, partout j'ai vu des jeunes garçons et des jeunes filles plonger dans l'eau fraîche et jouer sur la plage au tennis et au volley-ball. Ces luxueuses résidences, qui abritaient il y a quatre ans encore une minorité de boyards et de capitalistes venus là pour le week-end, appartiennent au peuple maintenant. Chaque usine a la sienne et les gosses des travailleurs y viennent en colonies de vacances.

Décidément, ça va bien mal en Roumanie..

EFFICACE LIBERTE...

Toujours en Roumanie, voici ce qu'a vu Mme Jeanne Tétard, secrétaire nationale de l'**Union des femmes françaises** (dans **Femmes françaises** du 11 septembre) :

Neuf mille jeunes participent à la construction d'une voie ferrée. C'est le gouvernement fasciste roumain qui en avait commencé la construction depuis 1925 et 70 pour 100 du travail restait à faire ! Les jeunes s'y sont mis en avril dernier ; en octobre la voie ferrée va être terminée.

Joyeuse liberté...

Revenons en Tchécoslovaquie où les mêmes fleurs humaines s'épanouissent dans le sol nouveau d'une démocratie réelle et en plein développement. Enregistrons le témoignage de M. Fernand Gigon dans **Cavalcade** du 10 juin, car il vient d'un journaliste et d'un magazine fermement hostiles au régime de la démocratie populaire :

En parlant avec les intellectuels de Prague, je suis frappé par l'enthousiasme avec lequel ils discutent de la démocratie populaire. C'est comme s'ils venaient de découvrir un monde nouveau où tout aurait l'éclat du diamant. Je pense à ces douze jeunes théologiens qui se réjouissent de leurs vacances, non pas pour vagabonder à travers les montagnes du Tatra, mais pour descendre dans les mines de Most et travailler gratuitement à l'abattage de charbon afin que le pays vive. Je pense aussi à cet écrivain qui parle six ou sept langues et qui me disait : « Je termine un ouvrage sur la métaphysique et l'amour. Je dois me dépêcher car, dès la fin du mois de juin, je vais aider les paysans. »

LIBERTE CREATRICE...

Ce métaphysicien, ces séminaristes, ces jeunes intellectuels communistes, catholiques, sans-parti, ils savent (l'expérience de chaque jour le leur a enseigné pas à pas) que ce don du meilleur d'eux-mêmes, de leurs forces et de leur intelligence, qu'ils font librement et gratuitement à leur pays, constitue un enrichissement du capital collectif qui est leur bien le plus précieux. Du fait que le parasitisme social, l'injustice insolente, la routine, le truquage répété des rapports économiques ont disparu ou sont en voie de régression, il fait bon vivre la simple et quotidienne épreuve de la construction commune. Et si des difficultés surgissent, si des erreurs sont commises, ce sont des difficultés et des erreurs qui sont un matériau de l'édification, elles suscitent l'esprit de lutte qui se manifeste alors dans toute sa santé. La vie prend les couleurs vives et dansantes de l'épopée et c'est ce qu'exprime dans une magnifique formule dialectique la devise des 17.000 garçons et filles tchèques et slovaques qui construisent le chemin de fer de la jeunesse :

Nous construisons le chemin de fer et le chemin de fer nous construit.

Car, en définitive, ce qu'il s'agit de construire... C'EST DE L'HOMME.

Roger MARIA.

Autour du parallèle 50

PRAGUE

L'avenir de la ville de Prague.

Le maire adjoint de Prague, M. Adolf Rostlapil, a fait lundi devant la Commission de planification de la ville de Prague un exposé sur le plan de reconstruction de la ville.

On prévoit l'aménagement d'une place des Travailleurs dont l'étendue sera de huit hectares. La « Place des Travailleurs » pourra contenir plus de 250.000 personnes. Un grand hôtel sera construit sur les bords de la Vlatava.

M. A. Bures, ingénieur-architecte, a ensuite déclaré que toute une série de terrains de jeux seraient construits. Un « parc du Repos » sera créé dans la région septentrionale de Prague qui comprendra outre le jardin zoologique, la Sarka. La construction de certains hôpitaux et instituts sera terminée et la construction d'autres hôpitaux et instituts sera tout prochainement amorcée. Un certain nombre de localités seront rattachées à Prague, mais la population de Prague ne dépassera pas de beaucoup le million. La population actuelle de Prague est de 930.000 personnes, soit un peu plus du 6e de la population de toute la Bohême.

La ville, elle-même, changera de physionomie. Les vieux quartiers seront supprimés et leurs populations seront transférées dans de nouveaux quartiers modernes et confortables. La ville ne sera plus encerclée par les faubourgs qui disparaîtront pour faire place à des parcs et à des terrains de jeu.

Seule la gare Wilson restera dans le centre de la ville. Toutes les gares du centre seront déplacées vers la périphérie. Un vaste tunnel qui joindra les lignes de chemin de fer qui traversent Prague sera percé dans le nord de la ville.

Les anciens monuments historiques de Prague seront conservés. Les travaux de la reconstruction de Prague seront commencés au cours du plan quinquennal.

M. Nègre, chef de la délégation des coopératives agricoles françaises, parle de la Tchécoslovaquie.

La Fédération des Coopératives agricoles de France avait récemment envoyé une délégation composée des membres de différents partis politiques, afin d'examiner les changements économiques et politiques intervenus en Tchécoslovaqui. M. Nègre, chef de la délégation, avant son retour en France, a prononcé un discours au cours duquel il a dit notamment :

« Vos coopératives, vos écoles pour les ménagères, pour les conducteurs de tracteurs, vos maisons de culture, et vos fermes agricoles ont fait sur nous une forte impression. Nous sommes enchantés de l'enthousiasme de la nation, qui travaille pour le bien-être du pays et qui accomplit les tâches fixées par le gouvernement, tâches, qui tendent à faire augmenter le niveau de vie des citoyens. Nous comprenons que la nation tchécoslovaque, fière de son passé historique et jalouse de son indépendance, soit contre l'aide problématique du plan Marshall.

Zlin et ses faubourgs s'appelleront « Gootwaldov ».

Lors d'une fête organisée à l'occasion du 52e anniversaire du président de la République, on a annoncé que la ville de Zlin, ses faubourgs et les communes voisines, qui fusionneront pour former un grand centre industriel, prendront le nom de « Gottwaldov » à partir du 1er janvier 1949.

La résolution du Comité exécutif de l'Organisation internationale des journalistes.

La presse tchécoslovaque accorde un vif intérêt à la résolution adoptée par le Comité exécutif de l'Organisation internationale des journalistes, lors de sa session qui vient de se tenir à Budapest.

« Le monde a vécu, au cours de ces dernières années, dit notamment la résolution, dans une atmosphère de crainte et de tension allant sans cesse en augmentant. C'est le résultat de la guerre des nerfs, de la prétendue « guerre froide ». Les agences d'information et les journaux des monopoles de presse de l'Occident en portent la plus grande responsabilité. Malgré la résolution adoptée l'année passée par les Nations Unies pour condamner les fomentateurs de guerre, la propagande guerrière se développe d'une façon effrénée dans une grande partie de la presse de l'Occident. »

La presse tchécoslovaque met particulièrement en relief l'appel adressé par l'Exécutif de leur organisation internationale à tous les journalistes pour les inviter à lutter courageusement contre les agences monopolistes de la presse capitaliste et contre tous les organes, par l'intermédiaire desquels une minorité influence de grands journaux quotidiens qui diffusent ainsi des idées mettant en danger la vie de millions de simples gens. »

La justice au service du peuple.

Le ministre de la Justice, M. A. Cepicka, a prononcé récemment un grand discours au cours de la réunion des cadres des fonctionnaires de la C.G.T. tchécoslovaque et de l'Association des Employés des services de la Justice. Le ministre a dit notamment :

« Les juges professionnels devront collaborer avec les juges du peuple, les accueillir avec amitié, bien les renseigner et en revanche utiliser les expériences des juges du peuple.

» Les juges du peuple viendront en aide aux juges professionnels afin que ceux-ci restent en contact avec la vie même et avec le peuple. »

VARSOVIE

La Pologne s'associe aux déclarations du président Auriol au sujet de la Ruhr.

Au cours d'une conférence de presse, qui s'est tenue à Varsovie et à laquelle plusieurs questions furent posées par les journalistes étrangers concernant le problème de la Ruhr, le porte-parole du gouvernement polonais a rappelé que la Pologne a, depuis longtemps, averti les pays intéressés du danger que présenterait pour eux la remise de la Ruhr aux Allemands. Il a déclaré en outre que la Conférence des huit ministres des Affaires étrangères qui a eu lieu à Varsovie en avril dernier a indiqué la seule solution possible de ce problème et qu'aujourd'hui la Pologne ne peut que s'associer à la déclaration du président Auriol.

Prochaine coopération polono-tchécoslovaque dans le domaine de la médecine.

Mgr Piotr Plojhar, ministre de la Santé tchécoslovaque, est arrivé à Varsovie, accompagné de plusieurs hauts fonctionnaires de son ministère, dans le but de se familiariser avec les services polonais de santé et prendre contact avec les responsables de ces services, et de mettre au point la coopération polono-tchécoslovaque et les échanges dans le domaine médico-sanitaire.

La lutte contre la tuberculose en Pologne.

31.265 nourrissons seulement ont été vaccinés en Pologne, au B.C.G., de la période de 1926 à 1935, alors que depuis le 1er mai 1947 au 1er octobre 1948, un million 330.218 malades ont été auscultés, dont 526.204 vaccinés au B.C.G.

Il existe actuellement, en Pologne, 9 dispensaires centraux antituberculeux et 590 dispensaires régionaux.

La somme de 550 millions de zlotys a été destinée, cette année, à la lutte contre la tuberculose : pour 1949, une somme de 1 milliard et demi de zlotys est prévue, et pour 1955 celle de plus de 9 milliards et demi.

BUCAREST

Percement d'un nouveau canal.

Le gouvernement roumain a décidé de faire creuser un canal adjacent à la rivière Buzau qui permettra d'irriguer plus de mille cinq cents hectares de terres arides.

Approved For Release 2006/02/01 : CIA-RDP83-00415R001900070003-0